



A44a

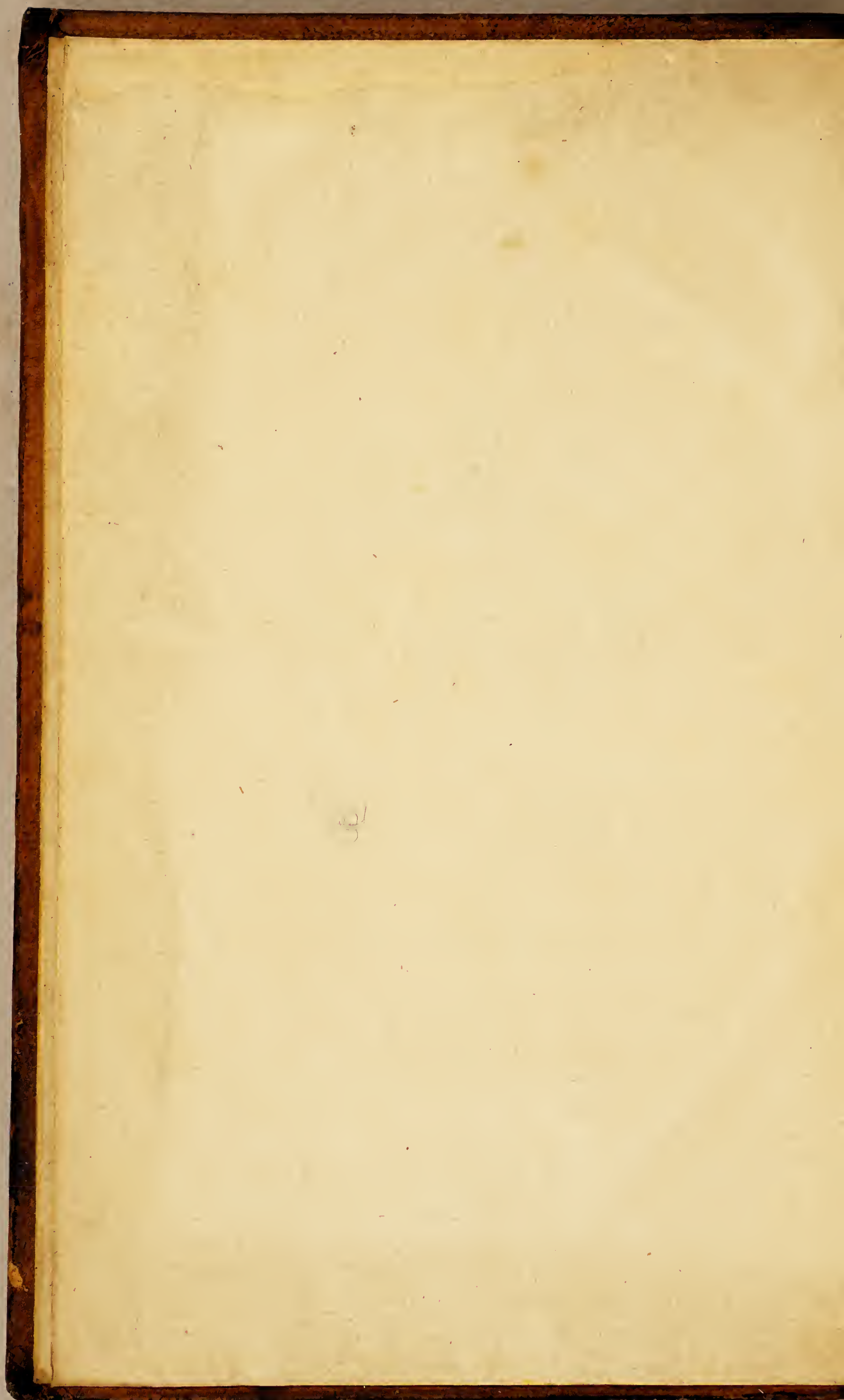


John Carter Brown.















78.5



**HISTOIRE**  
**DES TROUBLES**  
*DE*  
**L'AMÉRIQUE ANGLAISE.**



PLATE 1

THE GARDEN

THE GARDEN

1871

# HISTOIRE

DES TROUBLES

D *JOHN CARTER BROWN*  
L'AMÉRIQUE ANGLAISE,

*Écrite sur les Mémoires les plus authentiques ;*

DÉDIÉE

A SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE ;

*Par FRANÇOIS SOULÈS.*

TOME SECONDE.

*Avec des Cartes.*

---

*Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.*

VIRG. *Æneid.* Lib. I.

---



A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny,  
rue des Poitevins, N<sup>o</sup>. 13.

---

1787.





IN THE

COURT OF

COMMONS

OF GREAT BRITAIN

IN PARLIAMENT ASSEMBLED

THE PETITION OF

THE EAST INDIA COMPANY

SHOULD COME IN

AND BE HEARD

AT THE BAR OF

SAYED

THE PETITIONERS



IN WITNESS WHEREOF

THE SECRETARY OF THE

SAID COMPANY

DOES SIGN

THIS PETITION

THIS 10th DAY OF

APRIL 1801





---

# HISTOIRE

## DES TROUBLES

### DE

## L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

---

### CHAPITRE VIII.

**R**ETOURNONS à présent au Canada, où nous 1776.  
avons laissé le Général Carleton travaillant à équiper des vaisseaux pour passer le lac Champlain. Cette entreprise étoit des plus difficiles, & devoit être exécutée par les Officiers de ce département. Le zèle, l'activité & la constance qu'ils firent paroître en cette occasion, est incroyable. Il falloit, pour ainsi dire, créer une force de trente vaisseaux. Il est vrai qu'ils avoient des matériaux en abondance de la Grande-Bretagne, ce qui manquoit aux Américains ; mais il ne falloit pas moins de tems & de travail pour la construction des bâtimens. Quand on considère, outre cela, qu'on fut obligé de transporter par terre, & ensuite de traîner, contre les torrens de Sainte-Thérèse & de Saint-Jean,



1776. trente longs vaisseaux, un nombre considérable de bateaux plats, une gondole de trente tonneaux, avec plus de quatre cens chaloupes, on avouera que le tout offroit une multitude de difficultés & de travaux, capable de décourager les hommes les plus intrépides. Les matelots & les soldats ne purent suffire à tous ces travaux; on força les Canadiens de quitter leurs charues, afin de les aider.

Quoique ces vaisseaux fussent équipés en trois mois, la nature du service demandoit encore plus de diligence, parce que l'hiver approchoit; il y avoit deux lacs considérables à traverser, & les forces de l'ennemi à combattre. Outre cela, il falloit se rendre maître des deux forts de *Crown-Point* & de Ticonderoga, qui étoient défendus par une armée formidable. La communication entre le lac Champlain & le lac George, n'admettoit point le passage de ces vaisseaux de force, qui, après avoir réduit le premier, étoient également nécessaires à la réduction du second. En supposant même que ces deux lacs eussent été passés, il restoit encore une marche longue & dangereuse à travers des forêts presque impraticables, des marais immenses & des pays qui n'étoient point défrichés, pour se rendre à Albany, qui étoit le seul poste vers le midi où ils pouvoient commodément cantonner.

Le nombre des difficultés ne fit qu'augmenter le courage des Commandans. L'objet qu'ils avoient



en vue étoit grand , & la gloire qu'il y avoit à ac- 1776.  
quérir devoit les tenter. S'ils pouvoient s'emparer  
des lacs , & se rendre maîtres d'Albany avant les  
rigueurs de l'hiver , l'armée septentrionale auroit  
l'honneur de terminer la guerre ; car il étoit alors  
en son pouvoir de porter le fer & le feu dans les  
Colonies septentrionales , & dans celles qui leur  
sont contiguës.

La possession de la rivière d'Hudson rendoit la  
jonction sûre avec le Général Howe , & cou-  
poit la communication entre les provinces mé-  
ridionales & les septentrionales ; ces dernières étant ,  
par ce moyen , obligées de succomber sous le poids  
des deux armées , & d'accepter les conditions qui  
leur feroient proposées , sans que les premières  
pussent leur être d'aucun secours. Il étoit même im-  
possible que le Général Washington pût tenir au-  
cun poste dans la Nouvelle York , ou dans les Jer-  
seys , ayant une force supérieure devant lui , &  
l'armée du Canada par derrière.

Le succès de leurs compagnons à la Nouvelle  
York augmentoit leur impatience , & excitoit la  
jalousie de cette armée , chacun ayant peur que la  
guerre ne fût terminée avant qu'il eût le tems de  
contribuer à cet heureux événement.

Malgré cette ardeur & l'industrie avec laquelle  
les travaux furent continués , la flotte ne fut pas en  
état de paroître sur le lac avant le mois d'Octobre.



1776. Si l'on considère la place où elle étoit, & le peu de tems que l'on avoit employé à la former, on sera forcé d'avouer qu'elle étoit considérable. Le vaisseau de l'Amiral, appelé l'Inflexible, portoit dix-huit canons de douze livres de balles, un autre en portoit quatorze aussi de douze livres, & un troisième douze de six. Il y avoit sur un radeau six pièces de vingt-quatre, & six de douze, outre les pierriers, & une gondole de sept pièces de neuf. Outre cela, vingt vaisseaux plus petits étoient remplis de canons de fonte, depuis neuf livres jusqu'à vingt-quatre, & armés de pierriers. Plusieurs bateaux longs étoient équipés de la même manière, & un nombre égal de grandes chaloupes servoient d'allèges. Je ne fais ici mention que des navires de guerre; car, outre cela, il y avoit une multitude de transports pour les soldats, les vivres, l'artillerie, le bagage, & les autres provisions.

Le Capitaine Pringle étoit à la tête de cet armement, & avoit sous son commandement sept cents bons matelots, dont deux cents étoient volontaires. Ces derniers quittèrent les bateaux de transport, auxquels ils appartenôient; &, après avoir essuyé toutes les fatigues de l'équipement, s'offrirent aussi à participer au danger de l'entreprise. Les canons étoient bien servis par des détachemens d'artillerie; en un mot, tout sembloit annoncer le succès de l'entreprise.



Les forces des Américains étoient beaucoup inférieures par rapport à la bonté des vaisseaux , au nombre de canons , aux provisions de guerre & à bien d'autres choses. Quoiqu'ils n'ignorassent pas la nécessité de conserver la domination des lacs , qu'ils eussent plusieurs vaisseaux de prêts avant les Anglais & qu'ils eussent eu plus de tems que ces derniers pour augmenter leur flotte , cependant , ils étoient retardés dans leurs opérations par le défaut de plusieurs articles essentiels. Ils n'avoient point de bois de charpente , ni d'artillerie ; en un mot , ils manquoient de tous les matériaux nécessaires à un tel armement. Les constructeurs de vaisseaux étoient d'ailleurs assez occupés dans leurs ports de mer à équiper des corsaires , & quand même ils auroient été oisifs , la difficulté de faire passer des matériaux dans ces déserts , étoit grande , à cause des mauvais chemins , des bois , & des marais fangeux.

Si l'on considère donc les difficultés que les Américains avoient à surmonter , on sera contraint d'admirer leur industrie & leur constance , puisqu'ils équipèrent une flotte formidable. Elle étoit composée de quinze vaisseaux de différentes sortes , dont le plus grand portoit douze pièces de canons de six & de quatre. Ces vaisseaux étoient commandés par M. Benedict Arnold , qui , après s'être acquis tant de réputation dans l'expédition du Canada ,



1776. devoit alors combattre sur un nouvel élément , & remplir la place d'Amiral.

Le Général Carleton s'embarqua aussi à bord de la flotte anglaise , & s'avança dans le lac Champlain. Le 11 Octobre, il découvrit la flotte américaine très-avantageusement postée , & formant une forte ligne pour défendre le passage entre l'île de Valicour , & le continent à l'Ouest. Arnold avoit placé ses vaisseaux avec tant d'art & de jugement derrière l'île, qu'il n'y eut qu'un accident qui découvrit leur position. L'escadre du Général Carleton , sans cette découverte , les auroit laissés derrière : événement qui auroit eu sans doute des suites funestes pour lui.

Il y eut pour lors un combat furieux , qui continua pendant plusieurs heures , & fut également bien soutenu des deux côtés. Le vent, en cette occasion, étoit en faveur des Américains ; car le navire l'Inflexible , & plusieurs autres bâtimens de force , ne purent être d'aucun service ; mais , malgré cela , les Anglais eurent toujours la supériorité , ce qui prouve que les Républicains firent des prodiges de valeur pour pouvoir résister à une force si considérable. Ils perdirent néanmoins dans cette action le plus grand de leurs vaisseaux , qui fut brûlé , & une gondole de trois ou quatre canons fut coulée à fond , d'où on peut juger du dommage que reçut le reste de la flotte.



Le Brigadier-Général Arnold voyant qu'il étoit 1776. impossible de faire face à une force si formidable, résolut de profiter de l'obscurité de la nuit, & de sauver le reste de son armée sous le canon de *Crown-Point*. Il exécuta ce dessein avec beaucoup d'habileté, & la fortune sembla d'abord le favoriser; car, le lendemain matin, les Anglais l'avoient perdu de vue: mais ces derniers ayant continué la poursuite pendant deux jours, & le vent se déclarant ensuite en leur faveur, atteignirent les fuyards à quelques lieues de *Crown-Point*, le 13, à midi.

Le combat fut alors renouvelé avec beaucoup de fureur, & continua deux heures. Pendant ce tems-là, les vaisseaux, qui étoient les plus avancés, passèrent *Crown-Point* avec la plus grande diligence, & se sauvèrent à Ticonderoga; mais deux galères, & cinq gondoles, qui restèrent avec Arnold, firent une résistance désespérée. Dans cette action, la galère le Washington, où étoit le Brigadier-Général Waterbourg, qui tenoit le second rang dans cette armée, mit pavillon bas, & se rendit. M. Arnold s'apercevant enfin qu'il étoit impossible de résister à une flotte si supérieure à la sienne, dont les canons étoient beaucoup plus forts que ceux qu'il avoit à bord, qui étoit commandée par des Officiers très-expérimentés; & étant d'ailleurs mal secondé de la plupart de ses Capitaines, résolut néanmoins, dans cette extrémité, de ne point



1776. souffrir que ses gens fussent faits prisonniers, ni que ses vaisseaux tombassent entre les mains des ennemis. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de fermeté & d'adresse, & échoua la galère qu'il montoit, & les cinq gondoles, de manière à pouvoir débarquer ses troupes en sûreté. Il fit ensuite sauter les bâtimens en dépit des Anglais, qui firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'exécuter sa résolution.

Cette défaite, loin de nuire au Brigadier - Général dans l'esprit de ses compatriotes, augmenta, au contraire, sa réputation. Ils dirent qu'il s'étoit non - seulement comporté en brave soldat, mais même en habile marin; que les Amiraux les plus expérimentés n'auroient pu trouver plus de ressources que lui, par la dextérité de ses manœuvres, de ses évolutions, & du choix de ses postes, pour compenser le défaut de force; que, lorsque ses vaisseaux étoient, pour ainsi dire, en pièces, il ordonna la retraite avec la même fermeté qu'il avoit combattu, &, avec autant de jugement que d'habileté, empêcha que ses troupes ne tombassent entre les mains des ennemis. Ils se glorifièrent surtout de l'attention dangereuse qu'il donna à un point d'honneur, en gardant son pavillon haut, & restant à bord de sa galère, jusqu'à ce qu'elle fût en flammes, de peur que l'ennemi ne l'eût abordée & mis bas.

C'est ainsi que les Anglais recouvrèrent la pos-



session du lac Champlain, & détruisirent presque 1776.  
toute la flotte américaine. Les Colons, après cette  
défaite, mirent le feu aux maisons, & aux provi-  
sions qu'ils ne purent emporter de *Crown - Point*,  
évacuèrent la place, & se retirèrent vers leur grande  
armée à Ticonderoga.

Le Général Carleton prit possession des ruines,  
où il fut, peu de tems après, joint par l'armée.  
Comme il resta dans ce poste jusqu'à la fin du mois,  
& qu'il envoya de forts détachemens des deux côtés  
du lac pour faire des reconnoissances; que plu-  
sieurs vaisseaux vinrent jusqu'à la portée du canon  
de Ticonderoga pour examiner le canal, & en son-  
der la profondeur; il n'y a point de doute qu'il  
n'eût dessein d'attaquer cette dernière place; mais  
la force des ouvrages, la difficulté des approches,  
& le maintien des Américains, dont il ignoroit le  
nombre, l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

Il étoit évident que cette place ne pouvoit être  
forcée dans son état présent, sans une perte considé-  
rable de la part des assiégeans, tandis que l'avantage  
qu'ils en retireroient auroit été de peu de consé-  
quence. La saison étoit alors trop avancée pour  
passer le lac George, & il auroit été fort imprudent  
d'exposer l'armée aux dangers d'une campagne  
d'hiver dans des pays marécageux, & des déserts  
affreux. Comme il étoit impossible de garder le fort  
de Ticonderoga durant l'hiver, tout ce que l'on



1776. pouvoit espérer du plus grand succès, c'étoit de réduire des ouvrages que la nature autant que l'art avoit rendus inaccessibles, & de prendre quelques pièces de canon. Cela n'auroit été d'aucune utilité; car les Américains pouvoient les rétablir, & remplacer une nouvelle artillerie avant que l'armée anglaise eût été en état de les interrompre, la campagne suivante. Si, au contraire, la défense de la place étoit obstinée, quand même M. Carleton eût réussi à la fin, son armée auroit été tellement affoiblie, que tout espoir de succès auroit été perdu pour le printems prochain. D'ailleurs il paroissoit impossible de garder une communication ouverte avec le Canada : chose absolument nécessaire pour la subsistance des troupes. Le Général Anglais jugea donc à propos de s'en retourner vers le Canada, où il mit ses soldats en quartiers d'hiver.

Vers le midi, on a vu que l'armée du Général Howe avoit parcouru les Jerseys, & qu'il n'y avoit que la rivière Delaware qui eût retardé ses progrès, & empêché la prise de Philadelphie.

Le Général Washington n'avoit plus avec lui qu'environ trois mille hommes. C'étoit tout ce qui restoit d'une armée qui, à l'ouverture de la campagne, étoit forte de vingt - cinq mille hommes. Le tems de leur engagement étant expiré, il ne fut pas possible de retenir des troupes découragées, peu accoutumées à la subordination & à



une longue absence de leurs familles & de leur pays. Ces forces étoient trop peu considérables pour inspirer aux Américains un esprit de confiance. Le secours qu'ils pouvoient espérer de nouvelles levées étoit trop éloigné, & trop précaire, pour leur donner beaucoup de consolation. 1776.

Dans cet état de découragement la prise du Général Lee sembla ruiner toutes leurs espérances. Cet Officier, à la tête des troupes qu'il put assembler, étant en marche pour joindre M. Washington, qui étoit alors occupé, avec la milice de la Pensylvanie, à protéger les rives de la Délaware, se crut tellement en sûreté à cause de la distance des cantonnemens des ennemis, qu'il fixa son quartier loin de son armée, & ne garda avec lui que fort peu de gardes. Un des habitans ayant communiqué cette situation au Colonel Harcourt, qui commandoit les chevaux légers, & étoit alors à la tête d'un petit détachement, pour observer les mouvemens de ce corps, ce Colonel se conduisit avec tant d'adresse & d'activité qu'il passa les gardes des ennemis, saisit sans bruit les sentinelles, força les quartiers du Général, & l'enleva, quoique cette partie du pays fût en sa faveur, & qu'il y eût plusieurs patrouilles & plusieurs postes sur son passage.

La prise d'un Officier, dans d'autres circonstances, auroit été assez indifférente; mais dans un tems où les Américains manquoient de discipline



1776. & de bons Officiers, la perte d'un Général si entreprenant & si expérimenté, étoit de la dernière importance, & d'autant plus fâcheuse, qu'il n'y avoit point lieu d'espérer qu'elle fût bientôt réparée.

Les courtisans firent paroître autant de joie à cette occasion, que les Républicains de découragement. Il est vrai que l'animosité & l'inimitié personnelles entre les premiers & M. Lee, étoient plutôt la cause de leur allégresse que le bien public, comme on le verra dans la suite.

L'esprit tyrannique des *Tories* leur fait traiter avec la dernière rigueur tous ceux qui s'opposent à leurs desseins, quand ils ont le malheur d'être en leur pouvoir. Lee, qui s'étoit opposé aux mesures des Ministres, ne tarda point à éprouver leur ressentiment. Il fut mis en prison, & gardé avec toute la rigueur & la jalousie d'un prisonnier d'Etat, coupable des plus grands crimes. Le Général Howe reçut ordre de ne point l'échanger, & le cartel, qui étoit alors établi entre lui & le Général Washington pour l'échange des prisonniers, fut rompu. Ce dernier, qui n'avoit point en son pouvoir d'Officier d'un rang égal à M. Lee, offrit, en sa place, six Officiers de l'état major, ayant dessein de compenser l'inégalité du rang par le nombre. En cas que cette offre fût refusée, il insista que le prisonnier fût traité avec tous les égards dûs à sa qualité, suivant



les coutumes établies chez les nations civilisées : 1776.  
coutumes que les Américains avoient exactement  
suivies par rapport au traitement des Officiers An-  
glais , jusqu'à ce que l'occasion se présentât de faire  
un échange égal.

Le Général Howe fit réponse, que, comme  
M. Lee étoit déserteur du service de sa Majesté  
Britannique , il ne devoit pas être considéré comme  
prisonnier de guerre, & qu'il ne pouvoit point être  
compris dans les conditions du cartel, ni en rece-  
voir aucun bénéfice. J'ai déjà dit, que M. Lee  
étoit Anglais. Au commencement des troubles de  
l'Amérique, il avoit résigné sa demi-solde, & s'étoit  
retiré au-delà des mers. Je laisse au Lecteur à juger  
s'il étoit déserteur ou non. Quoi qu'il en soit,  
M. Washington traita ces raisonnemens avec beau-  
coup d'indignation, & le Congrès résolut d'user de  
représailles envers les prisonniers anglais.

Le Colonel Campbell, qui avoit jusqu'ici joui  
de toute la liberté possible dans la ville de Boston,  
fut mis au cachot, & traité avec une rigueur égale  
au bon traitement qu'il avoit jusqu'alors éprouvé.  
Les Officiers, qui étoient dans les Provinces mé-  
ridionales, furent aussi remis en captivité, & privés  
de plusieurs privilèges qui auparavant avoient rendu  
leur condition moins désagréable. Le Congrès dé-  
clara, outre cela, que par la fuite, leur traite-  
ment seroit réglé par celui du Général Lee, & que



1776. leurs personnes feroient responsables de ce qui arriveroit à ce dernier.

Ce n'étoit pas le seul exemple de fermeté que cette Assemblée eût donné. Au milieu des dangers qui l'environnoient, loin d'être intimidée, elle ne fit aucune ouverture de paix. Les Anglais, de leur côté, n'en firent point non plus. Les Républicains se préparèrent donc à renouveler la guerre, & à réparer avec toute la diligence possible leurs forces dispersées. Ils étoient alors convaincus de l'inefficacité d'engager des armées pour peu de tems, qui pouvoient, à la vérité, servir à repousser une invasion soudaine, mais qui étoient incapables de résister aux efforts continuels d'un ennemi puissant, assisté de troupes réglées. Il n'y avoit point lieu d'espérer qu'avec des soldats changés tous les ans, il fût possible de faire face à des vétérans; & leur situation présente leur offroit un exemple frappant de l'état de foiblesse, où ils étoient dans le cas de se trouver, pendant le tems nécessaire à l'établissement d'une nouvelle armée. Pour prévenir cet inconvénient, auquel il étoit pour lors impossible de remédier, ils donnèrent des ordres vers le milieu du mois de Septembre, pour lever quatre-vingt-huit bataillons, & pour engager des soldats pour le tems de la guerre.

Le Congrès donna ici une nouvelle preuve de sa sagesse, en taxant chaque province avec une exactitude admirable relativement à ses moyens. Les



provinces de Massachusset & de Virginie furent 1776  
taxées à quinze bataillons chacune; celle de Pensyl-  
vanie, à douze; la Caroline septentrionale devoit  
en fournir neuf; Mariland & Connecticut, huit  
chacune; la Nouvelle Yorck & les Jerseys, à cause  
de leur mauvaise situation, ne furent taxées qu'à  
quatre bataillons.

La libéralité de cette Assemblée fut aussi égale  
au besoin, & à la nécessité, qu'il y avoit de former  
une armée avec toute la diligence possible. Outre  
vingt *dollars* d'engagement, chaque soldat, ou son  
héritier, si le premier étoit tué dans une action,  
devoit avoir à la fin de la guerre une certaine  
étendue de terres. Les portions étoient depuis cinq  
cens arpens, ( part d'un Colonel ) jusqu'à cent  
cinquante, ( part d'un Sous-Lieutenant ). Les parts  
des simples soldats, & des Officiers subalternes,  
étoient de cent arpens.

Comme le soldat est ordinairement imprudent  
& prodigue, le Congrès, pour empêcher qu'il ne  
vendît pour peu de chose ces récompenses dues à  
la bravoure & au courage, & que les gens rusés  
ne profitassent de sa mauvaise conduite, rendit ces  
terres inaliénables.

Afin d'encourager leurs troupes par terre & par  
mer, les Américains avoient passé un décret par  
lequel tous ceux qui seroient blessés en bataille,  
devoient recevoir la moitié de leur paye leur vie



1776. durant. Malgré tous ces encouragemens, les nouvelles levées ne se faisoient que lentement. Il semble que le terme indéterminé, de servir durant la guerre, ne plaisoit pas à un peuple peu accoutumé à la subordination & à la contrainte. C'est pourquoi ils furent obligés de choisir une autre forme d'engagement pour trois ans. Ceux qui s'enrôloient pour ce tems-là recevoient autant que ceux qui devoient servir pendant la guerre, avec cette différence, qu'ils n'avoient point de terres. Malgré tout cela, leur armée ne se recruta que très-lentement, & elle ne fut jamais complète; c'est-à-dire, qu'ils ne purent lever le nombre d'hommes qu'ils avoient voté.

Les impôts levés tous les ans par les différentes Assemblées Provinciales, ne se trouvant pas suffisans pour fournir aux frais d'une si grande armée, & aux autres dépenses inévitables de la guerre, le Congrès emprunta sur la foi des Colonies-Unies cinq millions de *dollars* à quatre pour cent.

Comme la prise de Philadelphie paroissoit alors inévitable, puisque Milord Cornwallis avoit parcouru les Jerseys, & que les Anglais étoient maîtres de tous les postes sur la Delaware, cette Assemblée publia une requête au peuple, & particulièrement aux habitans de la Pensylvanie, & à leurs voisins. Le but de cette requête étoit de les faire sortir de leur léthargie; de ranimer leur courage abattu, & de les persuader à continuer la guerre, puisqu'ils n'avoient



n'avoient point d'autres moyens de préserver ces 1776.  
droits & cette liberté, qui avoient été dans le prin-  
cipe la cause de leurs querelles. C'étoit aussi d'exciter  
les jeunes gens au service, & d'attirer les Peuples  
voisins au secours de Philadelphie.

Le Congrès fit donc l'énumération des causes de  
la guerre, des griefs que les Colons avoient soufferts,  
des loix cruelles passées contr'eux, représenta le  
mépris qu'on avoit montré pour leurs requêtes; &  
pour convaincre les Américains qu'ils n'avoient  
point d'autre alternative que de continuer la guerre,  
ou de renoncer à tout ce que les hommes ont de plus  
cher, il assura que ces Commissaires si vantés pour  
rétablir la paix dans les Colonies, n'avoient jusqu'ici  
offert que d'accorder des pardons à ceux qui se  
soumettoient sans condition.

De ces prémisses, il concluoit que l'acte d'in-  
dépendance étoit absolument nécessaire; autrement,  
il auroit été impossible de résister à un ennemi si  
puissant, assisté d'un grand nombre d'auxiliaires  
étrangers, & d'obtenir des autres Puissances les se-  
cours dont les Colonies avoient tant de besoin pour  
leur conservation. Il faisoit voir que les efforts des  
Américains avoient été couronnés de succès; que  
l'état de foiblesse où ils se trouvoient à présent,  
n'étoit point occasionné par aucune défaite, ou perte  
extraordinaire; qu'il ne provenoit pas non plus du  
manque de courage dans les soldats, mais unique-



1776. ment de ce que le tems de leur engagement, qui étoit de si courte durée, étoit alors expiré. Il les assuroit que les Puissances étrangères lui avoient déjà rendu des services essentiels, & qu'il avoit tout lieu d'espérer qu'elles feroient beaucoup plus en faveur des Colonies.

Il excitoit ensuite l'indignation du peuple, en représentant la manière cruelle & inhumaine avec laquelle non-seulement les troupes étrangères, mais même les Anglais faisoient la guerre. Il y avoit dans toutes les publications du Congrès des plaintes de cette nature. Quelques-unes même ne contenoient que des détails de ravissemens, de rapine, de cruauté, & de meurtres. Il y a tout lieu de croire que ces plaintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement. Les Hessois étoient, à la vérité, traités avec plus d'amertume que les Bretons, & il est probable qu'ils étoient plus coupables; car ces gens-là, naturellement cruels, ne connoissant d'autres droits que ceux du despotisme, ni d'autres coutumes que celles qui sont établies dans leur petit Gouvernement, étoient incapables de former aucune distinction entre ravager & détruire un pays ennemi, où il n'y a rien à espérer que le pillage, & affoiblir un peuple mécontent qui, quoique révolté contre son Souverain, est encore dans le cas d'être ramené dans le devoir. On leur avoit dit en Allemagne, pour les engager à ce service, qu'ils auroient de grandes



portions des terres qu'ils conquerroient en Amé- 1776.  
rique; & cette idée, quelque absurde qu'elle fût,  
leur fit d'abord considérer les anciens propriétaires  
comme leurs ennemis naturels; mais quand ils re-  
connurent leur erreur, ils regardèrent le butin qu'ils  
pouvoient faire, non-seulement comme leur appar-  
tenant de droit, mais comme une récompense peu  
proportionnée aux dangers qu'ils avoient courus  
en entreprenant un tel voyage, & en s'engageant  
dans cette guerre.

Il est aisé de concevoir le dégât qu'une armée est  
capable de faire avec de semblables principes. On a  
pu voir d'ailleurs, dans le commencement de cette  
Histoire, que la plus grande antipathie subsistoit  
entre les Américains & les Hessois; les premiers,  
combattant pour la liberté, & ayant les plus grandes  
idées des droits du genre humain, regardoient avec  
le dernier mépris, & la plus grande horreur, des  
hommes qu'ils considéroient comme les plus vils  
esclaves, en résignant ainsi toutes leurs facultés à la  
volonté d'un petit despote, & en devenant les ins-  
trumens de sa cruauté & de sa tyrannie.

Ils accusoient les Hessois de la plus grande bas-  
sesse, leur reprochoient dans les termes les plus in-  
jurieux, d'avoir pris parti dans une guerre civile, où  
ils n'avoient aucun intérêt. Pourquoi, disoient-ils,  
abandonnez-vous vos habitations dans l'ancien  
monde, pour venir massacrer, dans le nouveau,



1776. des hommes qui ne vous ont jamais fait aucune injure? Au contraire, depuis plus d'un siècle, nous avons offert à vos compatriotes opprimés un asyle sûr contre la tyrannie, & nous leur avons permis de jouir avec nous des douceurs d'une vie libre & tranquille, quand il leur a plu de quitter l'esclavage où ils gémissent dans leur propre pays.

De tels sentimens & de tels reproches ne manquoient pas d'augmenter la haine & la rapacité des autres; & l'on dit qu'ils firent tant de butin par le pillage, qu'à la fin il étoit difficile de les faire agir de concert avec les Anglais, tant ils prenoient de soin de conserver ce qu'ils avoient gagné.

Quelque averfion que les Généraux Anglais eussent pour de pareils procédés, il leur étoit impossible de les empêcher. Il auroit été fort imprudent de différer avec des Alliés presque aussi nombreux que leurs propres troupes, dans des circonstances si critiques. Ils étoient donc obligés d'accorder quelque chose à la différence de mœurs, d'opinions, & d'idées du service militaire. Le Général Howe avoit même besoin de toute la prudence possible pour prévenir les effets de ces animosités, & de ces jalousies, qui existoient entre les deux nations.

Le dégat commis par les Allemands avoit quelque influence sur la conduite des soldats Anglais. Ces derniers s'imaginoient avoir autant de droit au butin que les premiers, &, voyant qu'ils pilloient



impunément, suivoient aussi leur exemple. Il n'étoit pas possible de punir les Bretons pour des énormités que les Hessois commettoient sans crainte & sans remord. Quand la discipline n'est pas exactement observée dans une armée, la licence s'y introduit rapidement. Lemoindre relâchement a des suites funestes. Le soldat qui, dans le commencement, n'ose commettre une petite faute, passera bientôt aux plus grandes extrémités, si elles demeurent impunies.

Les ravages commis dans les Jerseys furent donc considérables, & excitèrent avec raison les plaintes du Congrès. Ils furent aussi très-nuisibles aux Anglais; car les troupes ayant pillé sans distinction ceux qui étoient attachés à la cause du Roi, & ceux qui étoient du parti contraire, les premiers crurent qu'ils ne pouvoient trouver de sûreté que dans les armes & se réunirent aux derniers pour défendre leurs biens & leurs familles.

Les détails de ces cruautés s'étant ensuite répandus dans tout le pays, excitèrent la plus grande indignation, & augmentèrent les partisans du Congrès. Les Européens même ne purent s'empêcher de blâmer la barbarie, & la férocité avec laquelle cette guerre étoit conduite: & l'on doit avouer que ce n'étoit pas sans fondement; car il sembloit que l'armée Anglaise fît la guerre aux Arts & aux Sciences, la bibliothèque publique de Trenton fut détruite, celle de *Prince-Town*, & du Collège,



1776. eurent le même sort, ainsi qu'un célèbre instrument solaire fait par Rittenhouse, que l'on regardoit comme le plus beau, & le meilleur de l'univers.

Ce qui fut encore fatal à la cause du Roi d'Angleterre, c'est que ses Ministres n'exécutoient aucune des promesses qu'ils faisoient aux Américains. Environ un mois après la prise de la Nouvelle York, les habitans de cette province présentèrent une requête à Milord Howe, & à son frère le Général, Commissaires envoyés pour rétablir la paix. Cette requête étoit signée de MM. Daniel Horsmanden, Olivier de Lancy, & de neuf cens quarante-six personnes, qui déclaroient par-là leur loyauté, & reconnoissoient la suprématie de la Grande-Bretagne sur les Colonies. En conséquence, les supplians demandoient que cette Colonie fût remise dans la paix du Roi, & sous sa protection, suivant les déclarations faites par les Commissaires.

Les habitans de *Queen's-County* présentèrent aussi une requête à ce sujet; mais on n'y fit point du tout attention; & ces provinces ne furent point rétablies dans leurs anciens droits, quoiqu'elles eussent levé un corps de troupes pour le service du Roi, établi une forte milice pour la défense commune, & donné plusieurs autres marques de leur attachement aux Royalistes.



La situation critique où se trouvoit alors Philadelphie, qu'une gelée de deux ou trois jours auroit rendu accessible aux forces des ennemis, obligea le Congrès à quitter cette place, pour se retirer à Baltimore dans la province de Maryland. Les dissensions qui regnoient entre les Membres de cette Assemblée n'étoient point d'une nature moins alarmante que les dangers du dehors. Nous avons déjà dit que la déclaration d'indépendance avoit été fortement opposée à Philadelphie, non-seulement par les *Tories*, mais même par un grand nombre de ceux qui avoient montré le plus de violence contre les prétentions de la Grande-Bretagne.

Quoique la majorité en faveur de cette résolution fût considérable dans toutes les Colonies, cependant cela ne diminuoit en rien l'aigreur de ceux qui s'y étoient opposés; entre lesquels il y avoit un grand nombre de *Quakers*, ou Trembleurs. Cette secte est nombreuse dans la province de Pensylvanie; & les mécontents, oubliant pour le présent leur ancienne animosité, & la cause de leurs querelles, se réunirent aux Royalistes, & formèrent, par ce moyen, un parti formidable.

En conséquence de ces dissensions, & du mauvais succès des Républicains dans la dernière campagne, M. Galloway, la famille des Allens, & d'autres personnes de distinction des provinces de Pensylvanie & des Jerseys, dont quelques - uns



1776. avoient été Membres du Congrès, vinrent à la Nouvelle York , & se présentèrent aux Commissaires pour profiter du pardon général qui étoit offert. Ils s'imaginoient, sans doute, suivant l'état des affaires, retourner dans peu en triomphe. Ces fugitifs ne furent néanmoins pas si incommodes aux Républicains , après leur départ , que les Royalistes qui restèrent sur les lieux, dont le nombre étoit si grand, qu'ils empêchèrent d'abord que l'ordre pour fortifier la ville de Philadelphie ne fût mis en exécution

Cette faction au Siège de l'Empire obligea le Général Washington , tout faible qu'il étoit , à détacher trois régimens , sous le commandement de Milord Stirling , pour rendre efficace la résolution de fortifier la ville. Cette conduite décisive eut tout l'effet désiré ; l'opposition cessa , quoiqu'ensuite le dessein de fortifier Philadelphie fût abandonné , comme étant impraticable.

C'étoit alors que le Chevalier Howe auroit dû passer la Delaware , sa présence auroit permis aux amis du Gouvernement d'agir avec vigueur , & empêché les nouvelles levées des Républicains. Les Membres du Congrès étoient divisés ; M. Washington n'avoit pas plus de trois ou quatre mille hommes de troupes réglées ; & , cette petite armée une fois dispersée , il n'auroit guère été possible d'en former une autre capable de s'opposer aux



Anglais la campagne suivante. D'ailleurs il auroit, 1776.  
par ce moyen, coupé la communication entre les  
Colonies Méridionales & les Septentrionales; &  
il y avoit tout lieu de croire que, dans l'état de dé-  
couragement où étoient les Américains, plusieurs  
Colonies se feroient soumises au pouvoir Britan-  
nique. L'on dira peut-être que le Général Anglais  
n'avoit point de bateaux; mais, en remontant vers  
la source de la Delaware, on trouve plusieurs en-  
droits où on peut la passer sans beaucoup de diffi-  
culté. Il y avoit, outre cela, sur ses rives assez de  
bois pour faire des radeaux; & nous avons des  
exemples où une armée a passé des rivières beau-  
coup plus difficiles, quoiqu'il y eût eu des troupes  
formidables pour s'opposer à son passage. La né-  
gligence de cette occasion doit être regardée comme  
la première cause de tous les malheurs qui arri-  
vèrent ensuite aux Royalistes, & conséquemment  
de la perte des Colonies.

Le Général Howe s'imagina, sans doute, qu'il  
feroit assez tems de passer la Delaware, lorsqu'elle  
feroit couverte de glace, c'est pourquoi, en atten-  
dant la gelée, il mit ses troupes en quartier d'hi-  
ver. Il forma une chaîne de postes depuis la ville  
de Brunswick, sur le Rariton, jusqu'à la Delaware;  
de sorte qu'il occupoit toutes les villes, postes, &  
villages, qui s'étendoient le long de cette ligne,  
& avoit, outre cela, possession des rives de la De-



1776. laware l'espace de plusieurs milles : par ce moyen le front de son armée avoit la perspective de la Pensylvanie.

Les affaires étoient dans une telle situation qu'il paroissoit presque impossible d'empêcher les progrès des Anglais, ou de relever le courage abattu, & de réparer la foiblesse des Américains. Dans cet état de désespoir, un coup hardi qui, dans le principe, promettoit plus d'éclat que d'effet, fut, par la suite, capable de changer toute la fortune de la guerre. Telle est l'incertitude des affaires du genre humain, dans lesquelles les plus petits évènements sont quelquefois suffisans pour produire les effets les plus extraordinaires.

Le Colonel Rall étoit posté avec une brigade d'Hessois, un parti de chevaux légers anglais, & cinquante chasseurs, le tout montant à quatorze ou quinze cens hommes, à Trenton, ville située sur les rives de la Delaware. Le Colonel Donop étoit avec une autre brigade à *Borden-Town*, quelques milles plus bas, le long de cette rivière, & à environ sept lieues de Philadelphie il y en avoit un autre corps. Ces troupes, en partie par la connoissance qu'elles avoient de la faiblesse des ennemis, & en partie par le mépris qu'elles entretenoient des Américains, se croyoient aussi en sûreté que si elles avoient été en garnison en tems de paix. Il est probable que cette sécurité contribuoit



à ce relâchement de discipline dont j'ai parlé plus haut. Il est certain toutefois que les Officiers Alle-1776.  
mands ne s'attendoient nullement à une surprise ,  
& c'est cette confiance , qui n'est jamais excusable  
dans le voisinage d'un ennemi , quelque forte que  
soit la situation , qui produit les effets suivans.

Le Général Washington , avec sa vigilance ordinaire , profita de ces circonstances. Il voyoit le danger auquel Philadelphie & toute la province alloient être exposées aussi-tôt que la rivière Delaware seroit couverte de glace , si les ennemis restoient maîtres de la rive opposée , tandis qu'il étoit incapable de leur résister en pleine campagne. Pour éloigner ce danger , il résolut de battre leurs quartiers ; & , pour remédier au manque de force , il réunit ses troupes , dans le dessein d'attaquer séparément ces différens corps , auxquels il n'étoit pas capable de faire face , lorsqu'ils étoient rassemblés. Si son dessein ne réussissoit qu'à demi , c'étoit au moins suffisant pour obliger les ennemis à resserrer leurs cantonnemens & à quitter le voisinage de Philadelphie , lorsqu'ils s'appercevroient que la rivière n'étoit pas une barrière suffisante pour couvrir leurs quartiers ; & , par ce moyen , cette capitale , qui étoit alors l'objet de son attention , seroit en sûreté.

Pour exécuter ce projet M. Washington prit les mesures nécessaires pour assembler ses forces , qui



1776. étoient principalement composées de détachemens de milice de la Virginie, & de la Pensylvanie. Elles étoient en trois divisions, & devoient arriver à leur rendez-vous sur le bord de la rivière Delaware la nuit du 24 au 25 Décembre, avec autant de silence & de diligence qu'il seroit possible.

Deux de ces divisions étoient aux ordres des Généraux Erwing & Cadwallader; le premier devoit passer la rivière à environ un mille de Trenton, & l'autre un peu plus bas vers *Borden-Town*. La plus grande division d'environ deux mille cinq cens hommes, pourvus d'un train d'artillerie de vingt petits canons de fonte, étoit commandée par le Général Washington en personne, accompagné des Généraux Sullivan & Green.

Avec ce corps, il arriva au passage de M'kenky's, environ neuf milles au-dessus de Trenton, au tems marqué, espérant de pouvoir passer ses troupes & son artillerie avant minuit. Par ce moyen, il auroit été fort facile de gagner cette place avant le jour, & de surprendre la brigade de Rall; mais la rivière étoit si remplie de pièces de glace que ce ne fût qu'avec la plus grande difficulté que les bateaux purent arriver à l'autre bord, & cela, joint au froid excessif qu'il faisoit alors, retarda tellement les opérations des Républicains, qu'il étoit près de quatre heures quand ils arrivèrent de l'autre côté. Ils ne furent pas moins incommodés dans leur marche



par un orage de neige & de grêle ; ce qui rendit le chemin si glissant , qu'ils eurent peine à parvenir à la place de leur destination sur les huit heures. 1776.

Les troupes , après avoir traversé la rivière , se formèrent aussi-tôt en deux divisions , dont l'une , tournant à droite , prit la basse route vers Trenton , tandis que l'autre , commandée par M. Washington , marcha par la haute. Quoique le jour fût déjà fort avancé , les Hessois n'eurent aucune connaissance de leur approche , que lorsque la division du Général attaqua un de leurs postes à quelque distance de la ville , tandis que l'autre chassoit de son côté les piquets de l'ennemi.

Le régiment de Rall , ayant été détaché pour secourir le parti qui avoit été le premier attaqué , fut mis en désordre par la retraite de ce parti , & obligé de rejoindre le corps d'armée. Le Colonel Rall chargea alors les Américains avec impétuosité ; mais étant mortellement blessé au commencement de l'action , ses troupes furent mises en déroute , & abandonnerent leur artillerie , qui consistoit en six pièces de campagne. Se trouvant entourées , elles essayèrent de gagner *Prince - Town* ; mais cette mesure étant impraticable , les régimens de Rall , de Losberg & de Knyphausen , se rendirent prisonniers de guerre. Comme la route de Trenton à *Borden-Town* le long de la rivière étoit la plus éloignée des ennemis , les chevaux légers , les chaf-



1776. feurs, & un grand nombre de fantassins, s'échappèrent par là. La perte des Hessois, tués ou blessés, ne fut que de trente ou quarante, & le nombre de prisonniers étoit de neuf cens dix-huit. Celle des Américains étoit si petite, qu'elle ne vaut pas la peine d'être rapportée.

C'est ainsi que le projet du Général Washington fut, en partie, couronné de succès; car les deux autres divisions, sous Erwing & Cadwallader, trouvèrent la rivière si remplie de glace à l'endroit où elles devoient la passer, qu'elles ne purent exécuter leur dessein. Sans cela, si le premier, suivant les instructions qu'il avoit reçues, avoit pris possession du pont situé à la crique de Trenton, aucun de ceux qui se réfugièrent à *Borden-Town* n'auroit pu échapper; mais si le projet avoit été exécuté dans toute son étendue, & que les trois divisions se fussent réunies après l'affaire de Trenton, il est probable qu'elles auroient balayé tous les postes des Anglais le long de la rivière Delaware.

Le manque de succès des Généraux Erwing & Cadwallader empêcha M. Washington de continuer ses progrès. Les forces qu'il avoit avec lui n'étoient pas même capables de garder la ville de Trenton: car il y avoit un corps d'Infanterie légère à *Prince-Town* qui n'est qu'à quelques milles de cette ville, & s'il avoit été joint par la brigade de Donop, ou d'autres troupes des cantonnemens les



plus voisins , cette force auroit pu détruire sa petite 1776.  
armée. C'est pourquoi il repassa la rivière le même  
soir avec ses prisonniers, leur artillerie & leurs dra-  
peaux ; & cette vue excita dans Philadelphie, la  
plus grande joie imaginable , & fut un jour de  
triomphe pour les Américains.

Ce petit succès releva considérablement le cou-  
rage de ces derniers. Les hommes ont ordinaire-  
ment plus peur de ceux qu'ils ne connoissent pas  
que de ceux qu'ils ont coutume de fréquenter : la  
différence d'habits, d'armes, de couleur, de barbe,  
de cheveux, de sourcils, & de coutumes, ont sou-  
vent eu des effets extraordinaires sur des armées  
fort braves & bien disciplinées. Jusqu'ici les Hessois  
avoient paru terribles aux Américains, & la prise  
de toute une brigade paroïsoit tellement incroyable,  
que pendant même qu'ils entroient dans Philadel-  
phie, on dispuoit de l'authenticité de cette nou-  
velle dans plusieurs quartiers de la ville, & on  
traitoit le tout de fiction. Le charme étoit cependant  
passé, & les Hessois n'étoient plus alors formi-  
dables. Washington fut aussi-tôt renforcé par plu-  
sieurs régimens de la Virginie, de Maryland,  
& de la Pensylvanie, qui, avec ceux qu'il avoit  
déjà, se distinguèrent beaucoup dans la campagne  
d'hiver,

La surprise de Trenton n'excita pas moins d'éton-  
nement dans les quartiers des Anglais, & de leurs



1776. Alliés , que de joie dans ceux des Américains. Le blâme ne fut pas épargné : il paroissoit si extraordinaire que trois vieux régimens d'une nation qui fait de la guerre sa profession , sans , pour ainsi dire , aucune perte , eussent mis bas les armes devant une milice sans discipline , que cet événement excitoit des soupçons , des conjectures malicieuses , & les exposoit à la censure de toute l'armée.

Le Général fut aussi accusé de manque de conduite , & fortement blâmé en Angleterre d'avoir étendu ses cantonnemens si loin , Rall fut censuré pour être sorti de la ville , & avoir marché à la rencontre de l'ennemi ; en un mot , les Hessois perdirent en général la bonne opinion de leurs Alliés.

Quant au premier , il avoit certainement prévu cette objection ; mais il se fioit sur la faiblesse des Républicains , la bonne disposition des habitans , les forces considérables de postes avancés , & avoit , outre cela , en vue de couvrir le comté de Monmouth , où il y avoit un grand nombre de sujets bien affectionnés à la cause du Roi. D'ailleurs il n'y a , peut-être , point de ligne de cantonnemens , quelque resserée qu'elle puisse être , qui soit tout-à-fait à l'abri d'une invasion , même par-tout , par une force inférieure.

Quant au Colonel Rall , si la faute dont on l'accuse est bien fondée , il ne fut en cela coupable  
que



que d'une erreur commune à toute l'armée anglaise. 1776.  
Les succès que les Royalistes avoient eus la dernière campagne, leur avoient inspiré le plus grand mépris pour les Américains; & ils attribuoient à leur bravoure, & à leurs autres qualités personnelles, ces avantages qui provenoient de causes bien différentes. La supériorité qu'ils avoient eue sur les Colons pouvoit plutôt être attribuée à la connoissance de l'art militaire, à l'expérience, & à la discipline, qu'à aucune autre chose. Ils avoient d'ailleurs des armes beaucoup meilleures que ces derniers, & toutes sortes de provisions de guerre en abondance; tandis que les Républicains étoient mal équipés, n'avoient presque point de baïonnettes, & ne savoient pas en faire usage.

L'alarme que cette affaire répandit dans toute l'Armée Royale engagea le Chevalier Howe à rassembler ses troupes. Le Général Grant, qui étoit à Brunswick, s'avança aussi-tôt avec ses forces vers *Prince-Town*; & Mylord Cornwallis, qui étoit alors à *New-York*, dans le dessein de partir pour l'Angleterre, fut obligé de différer son voyage, & de retourner en poste à la défense des *Jerseys*. M. Washington leur donnoit de l'embarras; car il avoit repassé la Delaware, & étoit posté à Trenton avec toute son armée.

Cette démarche du Général Américain paroît ne pas s'accorder avec sa précaution ordinaire; mais



1776. plusieurs raisons l'engageoient à agir de cette manière. Il falloit éloigner les ennemis du voisinage de Philadelphie , la plus grande partie de son armée étoit obligée de se tenir dans les campagnes & dans les bois , parce qu'il n'y avoit que très-peu de maisons sur le rivage où elle étoit postée ; il avoit reçu des renforts, & Trenton dont les Anglais n'avoient point repris possession , offroit avec les villages d'alentour , d'assez bons quartiers d'hiver à ses troupes.

Cette ville est située sur un terrain incliné , à un quart de lieue de la Delaware, du côté des Jerseys. Un petit ruisseau la partage en deux parties , & va ensuite se décharger dans la Delaware. La division la plus élevée , qui est celle du Nord-Est , contient environ quatre-vingt maisons, la plus basse en contient à-peu-près cinquante. Le terrain sur lequel ces maisons sont bâties , s'abaisse des deux côtés , par une pente insensible , qui se termine au ruisseau ; & les deux divisions de la ville , élevées comme en amphithéâtre , se présentent , l'une à l'autre , un agréable point de vue : il y a un pont de pierres d'une seule arche sur le ruisseau qui les sépare.

Le Général Washington avoit à peine pris poste, il n'avoit pas même encore rassemblé les différens partis de milice dont les uns étoient en détachemens , & les autres en route pour le joindre , que les Anglais , par une marche rapide , tombèrent



soudainement sur Trenton, & l'attaquèrent par le quartier du Nord-Est. Il y eut une escarmouche entre ce corps avancé, & un parti d'Américains, ce qui donna le tems au Général Washington de faire transporter de l'autre côté du ruisseau les équipages & les provisions. Mylord Cornwallis arriva, cependant, peu de tems après, avec le reste de la division, & s'empara d'une partie de la ville; de sorte que les deux armées n'étoient séparées que par le ruisseau. On ne pouvoit imaginer de situation plus critique; la Delaware, chariant des glaces immenses, ne pouvoit plus être traversée. La retraite en Pensylvanie étoit, par conséquent, devenue impossible, & quand même la saison auroit permis le passage, ce n'étoit pas une entreprise qu'on pût tenter sous les yeux de l'ennemi. Les routes détournées étoient rompues, ou rendues impraticables par la gelée, & le grand chemin étoit occupé par les Anglais.

Mylord Cornwallis envoya sur les quatre heures du soir, un détachement pour s'emparer du pont; mais il fut repoussé. Le Général Washington avoit tiré tout l'avantage possible du terrain, & avoit placé son artillerie avec beaucoup de jugement. Une canonnade commença de part & d'autre, & dura jusqu'à la nuit.

Il auroit été possible de passer le ruisseau; mais Mylord Cornwallis avoit bien des raisons de ne point exposer ses troupes qui étoient trop inférieures



1776. en nombre à celles des ennemis, à un combat trop inégal. Il favoit qu'il y avoit de gros détachemens en marche pour le joindre, & il s'imaginoit que, suivant la position des deux armées, il n'étoit pas possible à M. Washington, d'éviter une bataille, ni même de s'échapper. L'armée américaine ne fut jamais, à la vérité, dans une situation aussi critique. Une brigade de troupes anglaises resta cette nuit-là à *Maidenhead*, à six milles de Trenton; & une autre, qui étoit partie de Brunswick sous le commandement du Colonel Mawhood, coucha à *Prince-Town*.

Dans cette situation des deux armées, le Général Washington, qui n'avoit aucune envie de risquer une bataille, ayant pris les précautions de conserver ses feux allumés, laissant aussi des partis pour faire les rondes, garder le pont & les passages, se retira avec le reste de ses forces, au milieu de la nuit, dans le plus grand silence. Il marcha avec tant de diligence vers *Prince-Town*, que, quoiqu'il fût un long circuit, afin d'éviter les criques de Trenton & d'Assumpink, ainsi que la brigade qui étoit à *Maidenhead*, son avant-garde engagea, au lever du soleil, le Colonel Mawhood, qui venoit de commencer sa marche. Cet Officier, n'ayant pas la moindre idée de la force qui l'attaquoit, & le brouillard, ou l'inégalité du terrain, l'empêchant de voir son étendue, s'imagina que c'étoit seulement



un parti détaché qui avoit dessein de le harasser dans sa marche : c'est pourquoi, après avoir dispersé ceux qui l'avoient attaqué, il s'avança sans appréhension ; mais en peu de tems il s'aperçut que le régiment qu'il conduisoit étoit entouré par une force supérieure, & que sa communication avec le reste de la brigade étoit coupée. Il découvrit aussi, par la distance des feux, qu'un autre régiment, qui le suivoit, n'étoit pas dans une meilleure situation. 1776.

Dans ces circonstances désespérées, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de passer sur le corps de l'ennemi, pour éviter d'être fait prisonnier : c'est ce que fit le Colonel ; il chargea les Américains, la baïonnette au bout du fusil, & après avoir rompu leurs rangs, il continua sa marche vers *Maidenhead*. L'autre régiment, voyant qu'il étoit impossible de pénétrer, retourna à Brunswick par la route d'*Hillsborough*. Les troupes qui étoient encore à *Prince-Town* quand l'action commença, souffrirent moins, & se retirèrent aussi à Brunswick.

Quoique le nombre des tués & des blessés ne fût pas si grand qu'on auroit dû l'attendre de la chaleur de l'action, néanmoins ces trois régimens souffrirent beaucoup ; ils eurent cent hommes de tués & de blessés, & deux cens de faits prisonniers. Les Républicains eurent plus de soldats tués : ils perdirent plusieurs braves Officiers, & entr'autres



1776. le Général Mercer, de la Virginie, qui étoit fort estimé, & qui fut beaucoup regretté.

Ceux qui ont lu l'histoire de cette guerre avec attention, ont dû s'appercevoir que les pertes des Américains étoient ordinairement plus grandes que celles des Anglais. L'ignorance de l'art militaire, le défaut d'expérience, de jugement, de conduite & d'habitude, feroient des causes suffisantes pour produire de tels effets; mais il y a, outre cela, une autre raison satisfaisante; on peut attribuer le nombre des morts à ce qu'ils ne chargeoient pas bien leurs fusils : circonstance qui est des plus fatales à une armée, & à laquelle il est des plus difficiles de remédier parmi de nouvelles troupes, puisque les vétérans sont eux-mêmes souvent coupables de cette faute dans la chaleur de l'action. On peut ajouter, que les Colons ayant des armes de différentes fortes, & telles qu'ils pouvoient les trouver, il étoit impossible que les balles fussent propres pour tous les calibres.

Ce mouvement rapide & inattendu du Général Américain rappela sur-le-champ Mylord Cornwallis de la rivière Delaware; car il avoit alors de justes craintes pour les magasins de Brunswick. Les Républicains, n'ayant point dessein d'en venir à une action générale, & contents de leurs avantages présents, passèrent la rivière *Millstone* sans rien tenter de plus. Dans peu de jours, cependant, ils par-



coururent les deux Jerseys , & s'étendirent le long 1776.  
du Rariton , jusqu'au comté d'Essex , où ayant pris  
possession des Villes *Newark* , *Elisabeth* & *Wood-*  
*bridge* , ils étoient , par ce moyen , maîtres de la  
côte opposée à l'île des Etats. Ils prirent leurs postes  
avec tant de jugement , & les fortifièrent avec tant  
d'habileté , qu'il fut impossible de les déloger.  
L'armée royale ne retint que les deux postes de  
Brunswick & d'Amboy ; le premier situé à quelques  
milles de la mer , le long du Rariton ; & le dernier ,  
sur une langue de terre à son embouchure , ayant  
communication avec la Nouvelle-York par mer.

C'est ainsi que , par quelques actions hardies &  
bien concertées , Philadelphie fut mise en sûreté ; la  
Pensylvanie délivrée du danger qui la menaçoit ;  
les Jerseys , pour ainsi dire , recouvrés ; & une armée  
supérieure , & jusqu'ici victorieuse , réduite à agir  
sur la défensive , & renfermée même dans des  
bornes très-étroites. Ce changement soudain de  
la plus grande foiblesse à un état formidable , releva  
beaucoup la réputation de M. Washington comme  
Général , tant en Europe qu'en Amérique. Il est  
vrai que sa conduite précédente , & ce qu'il a fait  
depuis , servent à confirmer cette opinion , & à  
donner sanction au surnom qui lui a été depuis  
accordé , de *Fabius* Américain.

Les Généraux Anglais avoient , à la vérité ,  
commis des fautes ; mais ce changement soudain



1776. doit plutôt être attribué à un concours d'événemens heureux, dont le Général Américain fut profiter, qu'au défaut de pénétration dans les premiers. Les Membres de l'Opposition avoient prédit, dès le commencement, ce qui arrivoit alors : ils avoient représenté, comme on a pu voir, l'étendue immense de ce continent entremêlé de terres incultes, de pays sauvages, & de nations civilisées ; l'étendue de la côte & les déserts impénétrables, qui étoient sur les derrières, offrant toujours un asyle sûr aux Républicains en cas de malheur. Ajoutez à cela le nombre infini de postes inaccessibles, & de barrières naturelles, formées par les bois, les montagnes, les rivières, les lacs & les marais ; & il faudra avouer que toutes ces circonstances étoient seules capables de protéger les Américains contre une armée beaucoup supérieure, & contre les meilleures troupes.

Durant l'hiver & le printems suivant, les troupes de Mylord Cornwallis furent fort resserrées à Brunswick & à Amboy, & eurent beaucoup à souffrir à cause de la sévérité du service. Il y eut plusieurs escarmouches, qui ne servoient qu'à affaiblir les Anglais, & à enhardir les Américains : en un mot, les premiers furent à la fin obligés d'acheter au prix du sang le fourage & les provisions qu'ils prirent dans les Jerseys.

Ils s'apperçurent alors des suites funestes de la



licence des soldats dans ces deux provinces ; car 1776.  
aussi-tôt que la fortune fut changée, & que ceux  
qui avoient souffert furent en état de se venger,  
les *Tories* se réunirent aux *Whigs* contre les Bre-  
tons, & devinrent leurs plus cruels ennemis. Ceux  
qui n'étoient pas en état de porter les armes,  
devinrent espions, de sorte qu'il n'étoit point  
possible à l'armée royale de faire la moindre dé-  
marche sans être découverte. C'est ainsi que l'ar-  
mée anglaise perdit les fruits d'une campagne  
victorieuse, pour avoir négligé de passer la De-  
laware en tems & lieux, & pour avoir eu une idée  
trop défavantageuse de ses ennemis.

Nous avons déjà parlé du mauvais succès  
qu'avoient eu les Emissaires des îles Britanniques  
dans leurs efforts pour exciter à la guerre les Régu-  
lateurs & les Sauvages qui habitent les derrières  
des Colonies ; nous avons aussi fait mention des  
plaintes des Virginiens, & du mauvais effet qu'avoit  
eu dans toute l'Amérique le système de Mylord  
Dunmore, d'armer les nègres contre leurs maîtres :  
tout cela ne fut pas capable de décourager les Agens  
Anglais chez les Indiens. Ils ne perdirent point  
l'espérance de leur persuader d'attaquer les Colo-  
nies Méridionales par derrière. Ces Sauvages, tou-  
jours avides de présens & de dépouilles, & aussi  
prêts à oublier qu'à signer un traité, rompirent



1776. enfin l'alliance qu'ils avoient faite avec les Colons, & devirent tout-d'un-coup leurs ennemis.

On leur fit entendre qu'une armée anglaise débarqueroit dans la Floride Occidentale ; & , après avoir pénétré à travers les pays de Creek , Chickesaw & de Cherokee , où elle seroit renforcée par les guerriers de ces nations , elle devoit envahir la Virginie & les Carolines , tandis qu'une autre armée formidable attaqueroit les côtes par terre & par mer. M. Stuart , qui étoit le principal Agent , envoya aussi une lettre circulaire à tous les *Tories* qui demeuroient sur les derrières , & à tous ceux qui vouloient éviter la fureur des Indiens , par laquelle il leur commandoit de se préparer à joindre les troupes du Roi , d'amener avec eux leurs chevaux & leur bétail , & d'apporter leurs provisions , promettant en même tems qu'ils seroient payés pour tout ce qu'ils apporteroient. Il leur conseilla aussi , pour leur propre sûreté , & afin qu'ils fussent distingués des ennemis de Sa Majesté Britannique , de signer un papier , par lequel ils déclaroient leur fidélité.

Ce plan étoit si plausible , & avoit tant d'apparence de succès , qu'il eut beaucoup d'effet sur les Indiens , & les disposa même à former une alliance contre les Colonies.

Les Six Nations , qui avoient promis de demeurer



neutres , commencèrent les hostilités ; mais leurs 1776.  
Chefs désavouèrent ensuite ces procédés. Les Creek-  
Indiens , qui sont les plus violens , attaquèrent les  
Colonies Méridionales avec leur barbarie accou-  
tumée , mais s'apercevant bientôt après , que le  
secours prétendu n'arrivoit point , avec une pré-  
voyance fort peu commune à ces Sauvages , ils s'ar-  
rêtèrent tout court , & se repentirent de ce qu'ils  
avoient fait. Dans les circonstances présentes , les  
Colons les excusèrent volontiers. Lorsque les Che-  
rokees demandèrent ensuite leur assistance , ils  
firent réponse , qu'ils s'étoient tiré une épine du  
pied , & qu'ils pouvoient la garder , si bon leur  
sembloit.


Ces derniers tombèrent , néanmoins , sur les  
Colonies voisines avec la dernière furie , portant  
par-tout le fer & le feu , balafrant & tuant les  
Colons , ou détruisant leurs plantations. Ils furent  
pourtant bientôt arrêtés , & payèrent cher leur  
cruauté. Ils éprouvèrent alors qu'ils n'étoient plus  
aussi formidables qu'autrefois , & que les Colons  
étoient plus forts. Ils furent défaits par la milice  
de la Virginie & des Carolines , & poursuivis  
jusque dans leur pays , où leurs villes furent dé-  
molies , leur grain détruit , & plusieurs de leurs  
guerriers tués , jusqu'à ce qu'enfin ceux qui échap-  
pèrent , furent obligés d'accepter les conditions  
que les vainqueurs voulurent proposer.



1776. Cette guerre Indienne eut un mauvais effet pour la cause royale ; car non-seulement ceux qui étoient bien affectionnés désapprouvèrent cette mesure , mais même les *Tories* les plus zélés se joignirent alors aux Républicains , & blâmèrent les cruautés qu'elle avoit causées.

Rien n'étoit capable d'ébranler la fermeté des Membres du Congrès ; car c'étoit au milieu des dangers de la guerre , & dans un tems où la fortune sembloit contr'eux , peu après la prise de *Long-Island* & de *New-York* , lorsqu'une armée formidable par terre & par mer portoit par-tout la terreur & l'effroi , qu'ils signèrent le traité remarquable d'une union perpétuelle entre les Treize-Colonies.

Ce traité contient un système de règles & de lois pour leur Gouvernement dans les affaires publiques , & par rapport à chacune d'elles , soit en tems de paix , soit en tems de guerre , & s'étend même à leur commerce avec les Puissances étrangères. Il fut publié sous le nom d'Articles d'Alliance & d'Union entre les Treize-Provinces , & a depuis reçu la ratification de chaque Colonie. Tel étoit en général l'état des affaires en Amérique à la fin de l'année 1776.





## C H A P I T R E I X.

**L**E Peuple Anglais , à cette époque , étoit dans 1776. une espèce de létargie. Les mécontents n'offroient que des plaintes , & les *Tories* ne s'en soucioient guère. La distance du siège de la guerre en rendoit les effets moins intéressans ; car les meurtres , les cruautés & les malheurs , qui feroient dans le cas de faire la plus grande impression sur le cœur humain lorsqu'ils arrivent près de nous, ne touchent que foiblement quand ils se passent à deux ou trois mille milles. Les dépenses de la guerre n'étoient que peu senties , & la plupart des hommes pensent rarement à des conséquences éloignées.

Le Ministère , comme nous l'avons déjà dit , avoit une majorité considérable dans les deux Chambres du Parlement ; par ce moyen , il se trouvoit capable de continuer la guerre avec vigueur , & de défier le pouvoir de l'Opposition.

Plusieurs des isles Occidentales souffroient cependant beaucoup , & les provisions y furent extrêmement rares. En un mot , on ne craignoit rien moins qu'une famine. Comme une partie de la garnison de la Jamaïque avoit été envoyée en Amérique , les nègres de cette isle crurent que c'étoit une occasion favorable de recouvrer leur liberté. Ils



1776. formèrent donc le dessein d'assassiner tous les blancs, & ils n'attendoient, pour l'exécuter, que le départ d'une flotte de cent vingt vaisseaux marchands, qui étoit alors dans le pays.

Le complot fut découvert, & les vaisseaux furent retenus pendant un mois, afin d'en empêcher les effets. Cette mesure nécessaire à la sûreté de l'isle fut néanmoins fort pernicieuse aux négocians, & donna le tems aux corsaires Américains de se préparer à intercepter la flotte; de sorte que plusieurs riches vaisseaux tombèrent entre les mains de ces derniers. Le commerce des autres isles fut aussi beaucoup interrompu, & la perte des Anglais, dans l'année 1776, montoit à beaucoup plus d'un million sterling.

Les Français & les Espagnols recevoient favorablement les Républicains, & les prises de ces derniers furent pendant quelques tems vendues publiquement dans ces deux royaumes; mais sur des représentations de la Cour de Londres on observa un peu plus de *decorum*, & on les vendit plus secrètement.

*La majesté du Peuple Anglais* souffrit alors une éclipse, & son orgueil fut bien puni; mais il falloit céder à la nécessité. Dans les Colonies Françaises, les Américains y étoient reçus à bras ouverts, & y trouvoient une protection assurée contre leurs ennemis. On dit même qu'il y avoit plusieurs cor-



fares français à la Martinique , avec des commif- 1776.  
fions du Congrès.

Les armemens confidérables que l'on faisoit en France & en Espagne donnèrent, cependant , l'alarme aux Miniftres anglais, & ils commencèrent le 25 Octobre, à mettre feize gros vaisseaux de guerre en commission, outre ceux qui y étoient déjà. Il y eut auffi un édit du Roi pour rappeler tous les matelots qui étoient dans le service étranger, pour mettre un embargo fur toutes les provisions de la Grande-Bretagne & d'Irlande, & un autre pour ordonner un jeûne général.

Dans ces circonstances défagréables , la Nation Britannique fut alarmée par un danger d'une nouvelle nature. Un enthoufiaste, connu communément sous le nom de *John the painter*, ou Jean le peintre , avoit formé la réfolution de mettre le feu aux magasins royaux de Plimouth & de Portsmouth, & à tous les principaux ports de l'Angleterre.

Cet homme extraordinaire, dont le vrai nom étoit Jacques Aitken , étoit né à Edinbourg en Ecoffe. Il étoit peintre de profession, & avoit voyagé presque par toute la Grande-Bretagne. Le manque d'argent dans fes différens pélerinages l'avoit souvent obligé d'avoir recours à des moyens peu honnêtes. Quand il ne pouvoit point trouver d'ouvrage, il s'adreffoit aux Officiers - Recruteurs, voloit fur



1776. le grand-chemin, ou dans les maisons. Enfin, la crainte d'être pris, ou le désir de voir le nouveau-monde, le fit passer en Amérique, où il resta deux ou trois ans. Comme c'étoit dans le commencement des troubles, les discours qu'il entendit contre la Nation Britannique, lui inspirèrent la plus grande horreur pour son Gouvernement, & il forma la résolution de détruire tout seul les forces maritimes de l'Empire.

Dans ce dessein, il visita les différens chantiers pour examiner de quelle manière ils étoient gardés. Il prit aussi beaucoup de peine à composer des matériaux combustibles, & des machines pour exécuter ses projets; mais il ne réussit guère dans ces essais, & c'est à ce défaut de succès que l'Angleterre doit sa conservation: car on trouva, quelques semaines après, une de ses machines dans le magasin à chanvre à Portsmouth, qui s'étoit éteinte d'elle-même. Il mit pourtant le feu au magasin à cordages, qui fut entièrement consumé. Il alla ensuite à Plimouth; mais il ne put y mettre à exécution aucune partie de son projet, & pensa même être découvert. Il se transporta de-là à Bristol, ville très-commerçante, & qui étoit alors fort divisée. Il y avoit dans cette place un nombre à-peu-près égal de *Whigs* & de *Tories*, & les premiers étoient toujours sûrs de désapprouver ce que faisoient les derniers.

Tandis



Tandis que les habitans se querelloient ensemble, *John the painter* entreprit de mettre le feu aux vaisseaux; ce qui auroit infailliblement brûlé la ville. La mauvaise qualité de ses matériaux l'empêcha de réussir dans cette entreprise; &, trouvant ensuite que le port étoit très-bien gardé, il se tourna vers la ville, & mit enfin le feu à plusieurs magasins près du quai; mais les habitans l'éteignirent avant qu'il eût eu le tems de consumer plus de six ou sept maisons.

Les deux partis s'accusèrent alors l'un l'autre avec la plus grande violence. Les *Tories* attribuoient cet incendie aux *Whigs*, & ceux-ci disoient que les premiers en étoient les auteurs, afin de trouver des raisons de les calomnier, & de les noircir.

*John the painter* fut, cependant, pris peu de tems après avoir quitté Bristol, sur plusieurs soupçons, & se comporta avec beaucoup de hardiesse, d'art, & de prudence. Il refusa de donner aucune réponse aux questions qui avoient la moindre apparence de pouvoir lui nuire; & il ne fut pas du tout déconcerté par la présence de plusieurs Seigneurs de l'Amirauté, mais il répondit sans embarras à ce qu'ils lui demandoient.

La confiance qu'il plaça en un Peintre Américain, fut, cependant, cause de sa ruine. Cet homme, en prétendant d'ailleurs être de même



1776. sentiment que lui, & prendre part à ses peines, s'insinua tellement dans son esprit, qu'il s'ouvrit entièrement à lui, & lui raconta toute sa vie.

Quand il vint devant les Juges, quoiqu'il fût surpris de voir paroître son ami prétendu comme témoin contre lui, il se comporta, cependant, avec la même fermeté, & la même adresse, qu'il avoit montrées jusqu'ici. Il se défendit fort habilement, fit plusieurs remarques sur la nature des dépositions contre lui, & sur la bassesse de ce témoin, & reçut sa sentence de mort avec la dernière indifférence. On dit que, lorsqu'il fut près d'être exécuté, il demanda à parler à un des principaux Officiers de la marine, lui avoua son crime, & lui donna aussi quelques avis pour la conservation des magasins Royaux à l'avenir.

A la rentrée du Parlement, le discours du Roi aux deux Chambres étoit des plus violens contre les Américains. Sa Majesté auroit reçu beaucoup de satisfaction d'apprendre que les troubles des Colonies fussent terminés, & que les Colons, revenus de leur folie, se fussent délivrés de l'oppression de leurs Chefs; mais ces Chefs, disoit-on, étoient si déterminés, & si désespérés, qu'ils avoient ouvertement renoncé à la fidélité dûe au Roi, & à tout commerce avec la Grande-Bretagne; qu'ils avoient refusé avec indignité & insulte les moyens de recon-



ciliation qu'on leur avoit offerts, & avoient pré-  
sumé d'appeller leurs factions des *États indépen-*  
*dans.* 1776

Cette rebellion auroit des conséquences funestes, si on permettoit qu'elle prît racine, non-seulement par rapport aux autres Colonies fidelles, & au commerce de l'Empire, mais aussi par rapport au système général de l'Europe. Il étoit cependant avantageux de connoître à présent l'objet des rebelles, parce que cette connoissance produiroit l'unanimité entre les Anglais, & justifieroit la nécessité des mesures que l'on avoit prises.

Le Roi informa aussi les deux Chambres de la conservation du Canada, & du succès qu'avoient eu ses armes du côté de la Nouvelle York, succès qui étoit de telle importance qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il produiroit les meilleurs effets. Il ajouta néanmoins que, malgré cela, il falloit se préparer pour une nouvelle campagne.

Il dit, qu'il avoit reçu des assurances d'amitié des autres Cours, & qu'il faisoit tous ses efforts pour la réconciliation de l'Espagne & du Portugal. Malgré cela, continuoit-il, il est convenable d'avoir des forces suffisantes sur pied pour se défendre en cas d'attaque. Il paroissoit fâché de ce que ces mesures coûteroient beaucoup à la Nation; mais il ne doutoit pas que, considérant les objets qu'il



1776. avoit en vue, ses fidèles sujets ne contribuassent volontiers aux dépenses nécessaires

Sa Majesté déclaroit ensuite qu'elle ne pouvoit avoir d'autre motif dans cette querelle, que le bien de tout son peuple, qu'aucune nation ne vivoit sous un Gouvernement plus doux que les Colonies révoltées, & que leurs progrès dans les arts, leur nombre, leur puissance, leurs forces par terre & par mer étoient des preuves évidentes de ce qu'elle avançoit. Elle finissoit enfin, en disant, que son dessein étoit de rétablir les lois & la liberté dont chaque sujet de l'Empire Britannique jouit, & auxquelles ils avoient follement préféré toutes les calamités de la guerre, & la tyrannie de leurs Chefs.

Les adresses des deux Chambres au Roi produisirent, comme à l'ordinaire, de grands débats, & furent enfin faites suivant la volonté des Ministres.

Mylord Jean Cavendish proposa une clause, qui étoit plus grande que l'adresse même. Dans cette clause, qui offroit une peinture de la conduite des Ministres envers l'Amérique, ce Seigneur, après avoir témoigné beaucoup de zèle pour le service de Sa Majesté, & la gloire de son règne, faisoit paroître la plus grande affliction, en voyant qu'une grande partie des sujets du Roi avoient renoncé à son Gouvernement. Il concluoit



que la révolte de tout un peuple ne pouvoit provenir que de fautes essentielles dans la conduite que l'on avoit tenue envers lui. 1776.

Il attribuoit ces fautes à ce que le Parlement n'avoit pas été suffisamment informé, & à ce que l'on avoit placé trop de confiance en des Ministres, qui, quoiqu'obligés d'être instruits de la disposition des Américains, & de prendre les mesures nécessaires pour concilier les esprits, avoient négligé de s'acquitter de leur devoir. C'étoit à cette confiance mal placée, disoit-il, qu'on devoit attribuer la poursuite d'un plan formé pour soumettre *une bande de prétendus factieux*, & un parti peu considérable, & qui avoit mis au désespoir treize grandes provinces.

Chaque acte du Parlement, pour procurer la paix, étoit devenu une nouvelle cause de révolte, jusqu'à ce qu'enfin la Nation étoit plongée dans une guerre sanglante, qui, outre qu'elle épuisoit les forces de Sa Majesté, exposoit ses Alliés & ses fidèles Sujets, aux desseins de ses ennemis, laissoit le Royaume dans l'état le plus dangereux, menaçoit le peuple Anglais des suites les plus funestes & des plus grands malheurs.

Mylord Cavendish affuroit que le seul moyen qui restoit au Parlement de regagner la confiance de tout le peuple, c'étoit de ne plus placer la sienne en des gens qui en avoient si grossièrement abusé.



1776. Pour cela, ajoutoit-il, il faut examiner les griefs des Colonies, la conduite des Ministres, & les raisons pourquoi le commerce des îles Britanniques fut laissé aux représailles des Américains dans un tems où leurs pêcheurs & leurs matelots étant empêchés de suivre leurs occupations paisibles, n'avoient point d'autre alternative que d'avoir recours au pillage, & de se déchaîner sur le commerce de la Grande-Bretagne.

Il concluoit enfin avec la déclaration suivante : *Nous regarderions avec honte & avec horreur tout évènement qui tendroit à abattre le courage d'une grande partie des Sujets de l'Empire Britannique ; à les soumettre, sans condition, à quelque Puissance quelconque ; à les priver de leur liberté avec l'aide de mercenaires étrangers ; & à les rendre bas & serviles. Dans les excès & les abus qui sont arrivés dans le cours de ces disputes, nous sommes, néanmoins, obligés de respecter les principes des Américains.*

*Nos intentions ne sont pas de les détruire, mais de les gouverner ; car, quoique leurs principes diffèrent en quelque chose des nôtres, ils ont, cependant, une telle ressemblance avec ceux qui servent de fondement à la meilleure partie de notre Gouvernement, qu'on ne sauroit, sans injustice, former la pensée de les anéantir dans aucune Province, sous la domination de Sa Majesté. D'ailleurs des choses*



*de cette nature auroient des suites funestes, & éta-* 1776.  
*bliroient des exemples dangereux à la liberté de ce*  
*Royaume.*

Dans la Chambre haute, le Marquis de Rockingham fit une proposition à-peu-près semblable, touchant l'adresse. Les débats furent longs & intéressans. Le discours du Roi, qui est toujours regardé comme celui du Ministre, y fut traité avec la dernière rigueur & le plus grand mépris.

On demanda où les Américains avoient trouvé ces puissans Chefs auxquels ils obéissoient avec tant de soumission, & qui les gouvernoient d'une manière si despotique? Ils n'avoient point de Seigneurs parmi eux. Il n'y avoit point de Nation dans le monde en possession d'une si vaste étendue de pays & de tant de biens, ou qui avoit un si grand commerce avec le reste de l'univers, où les fortunes fussent plus égales. M. Hancock n'étoit qu'un bon & honnête négociant de Boston. Il n'avoit point de prééminence sur ses confrères, ni d'autorité sur le peuple, avant les troubles présens. M. Washington avoit une fortune indépendante, & ressembloit à nos Gentilshommes de campagne qui sont capables de pratiquer chez eux l'hospitalité, & de se faire respecter par leurs tenanciers & leurs voisins, mais qui sont inconnus dans le reste du monde. D'autres, qui étoient à présent Membres du Congrès, ou dans le service des Colonies, feroient encore restés



1776. dans une plus grande obscurité. Par quel enchantement, donc, pouvoit-il se faire que ces hommes, que l'on représentoit comme de violens Républicains, qui avoient en horreur les coutumes établies dans les autres parties du monde, qui étoient ennemis de toute autorité & de toute subordination, par quel enchantement, disoit-on, pouvoit-il se faire qu'ils eussent tout d'un coup changé de nature, & ce qui étoit encore plus fort, surmonté leurs préjugés au point de se soumettre entièrement à un petit nombre de despotes inconnus ?

La réponse, ajoutoit-on, étoit fort claire. C'est que cette assertion étoit fausse, & en même tems si absurde, qu'elle ne méritoit pas d'être réfutée. Les Américains avoient été forcés, par l'oppression, à maintenir leurs droits, & à la fin, par la persévérance des Ministres dans leurs procédés injustes, à les défendre à main armée. Dans cette situation, réduits à la dernière ressource dont la nature humaine est capable, le danger commun les avoit mis dans la nécessité, où tous les peuples de la terre & même les nations les plus sauvages se trouvent en pareil cas, d'élire des Chefs pour conduire leurs affaires & commander leurs armées.

Ces Chefs, continuoit-on, n'ont point plus de pouvoir qu'il ne plaît au peuple de leur confier. Les Représentans des Assemblées provinciales sont élus tous les ans. Le Congrès Général est de même



dissous au bout d'une année. Le pouvoir retourne 1776.  
donc au peuple, qui le redonne, comme bon lui  
semble, aux personnes qu'il juge les plus propres ;  
de sorte que ces supposés tyrans que l'on représente  
comme foulant aux pieds toutes les lois, gouver-  
nant les Colons avec une verge de fer, & un despo-  
tisme à peine connu dans les plus anciens Gouver-  
mens de cette nature, ne sont d'autres personnes  
que les serviteurs du peuple, choisis par lui, &  
qu'il peut changer à son gré. Comment donc le  
Ministre a-t-il osé insulter le Parlement & Sa Ma-  
jesté avec des absurdités & des faussetés de cette  
espèce ?

Dans la même intention, disoient les Membres  
de l'Opposition, d'en imposer au public, & d'ir-  
riter la Nation, les Ministres & leurs Partisans  
avancent que les Américains ont rejeté avec mépris  
les termes d'accommodement qu'on leur a offerts.  
Cela est aussi faux que tout le reste. Les Commis-  
saires n'avoient d'autres pouvoirs que d'offrir des  
pardons ; de sorte que les termes que les Colons  
n'ont point voulu accepter, ne sont autre chose que  
des offres de pardon. Les Ministres savoient bien  
qu'ils n'accepteroient jamais ces conditions ; mais  
leur dessein étoit de les mettre au désespoir, & de  
les obliger à avoir recours à la force : cependant ils  
déclaroient au peuple, qu'on avoit offert des condi-  
tions équitables aux Américains, & que ceux-ci les



1776. avoient rejetées avec hauteur. Leurs vues étoient d'irriter les Anglais contre leurs concitoyens du Nouveau-Monde, & de forcer ces derniers à une soumission aveugle.

Comme dans le discours du Roi il y avoit : qu'aucun peuple ne jouissoit d'une plus grande félicité, ou ne vivoit sous un Gouvernement plus doux, que les Colonies révoltées, & que leurs progrès dans les arts & les sciences, le nombre de leurs habitans, leur puissance & leurs forces, tant par terre que par mer, étoient des preuves de cette assertion, les Membres de l'Opposition prirent de là occasion de blâmer les Ministres. Pourquoi, dirent-ils, ces Colonies ont-elles été forcées à se révolter? Cette puissance, cette grandeur, qui étoient en partie la nôtre, & dont l'histoire fournit à peine un exemple, devoient être attribuées au système juste & équitable des lois anglaises, & du Gouvernement Britannique. Pourquoi s'est-on écarté de ce système sage & admirable dont les effets étoient si surprenans? On nous allègue, continuoient-ils, que le but des mesures présentes est de redonner la paix & la liberté à l'Amérique. Pourquoi en a-t-on interrompu la jouissance? En vaudront-elles davantage, lorsqu'elles seront offertes au bout de la baïonnette? Pourquoi a-t-on détruit cette belle fabrique qui avoit été l'ouvrage de tant de siècles, afin de rétablir, l'épée à la main,



ce que la prudence & un Gouvernement sage sem- 1776.  
bloient avoir fixé pour toujours ?

Cette partie du discours où il étoit dit que les autres Puissances de l'Europe avoient les intentions les plus pacifiques , fut aussi blâmée. Comment est-il possible, s'écrioient-ils, que les Ministres osent nous avancer de telles faussetés ? Toute l'Europe arme à présent avec la plus grande diligence. Cela annonce-t-il la paix ? D'ailleurs leurs propres actions contredisent leurs paroles.

Au tems même où ils font ces assurances des bonnes intentions de leurs voisins , la Nation est en confusion , & le commerce ruiné par la levée soudaine des matelots que l'on force de servir sur les vaisseaux de guerre. Leur conduite paroît ici dans tout son jour , & ce voile trompeur qui a jusqu'ici couvert leurs actions , est à la fin levé.

Y a-t-il rien de plus ridicule , continuoient-ils , & même de plus impertinent , que de dire que nous serons tous unanimes à poursuivre les résolutions présentes ? Est-ce donc parce qu'elles ont produit tous les maux que nous avons prévus & prédits ? En nous opposant à ces projets funestes , nous avons donné les raisons de notre conduite ; nous en avons prévu les suites ; & tous les maux que nous avons annoncés , sont arrivés. Il n'y a point de prophétie qui ait été plus exactement accomplie. Maintenant , que l'Empire est divisé ,



1776. l'Amérique perdue, la Nation en confusion & menacée des plus grands dangers du dehors, les Ministres, nous disent, avec un air de plaisanterie, qu'ils espèrent que nous serons tous unanimes à suivre ces mesures dangereuses qui sont la cause de nos malheurs. Non, ajoutoient-ils, rien ne peut sauver ce royaume qu'en rappelant sur-le-champ les armées qui sont en Amérique, en révoquant les lois pénales passées contre les Colons, & en leur rendant leurs chartres & leurs privilèges. Cette conduite aura plus d'effet qu'aucune autre chose sur les coutumes & sur l'affection des Américains, & fera peut-être capable de réunir cet empire divisé. Mais si les pertes qu'ils ont souffertes, les cruautés qu'ils ont éprouvées, la connoissance de leur force, & l'expérience des douceurs qu'il y a à commander, ont assez d'influence sur l'esprit des Américains pour leur faire refuser ces moyens d'accomodement; si nous sommes réduits à cette malheureuse situation, nous n'avons plus d'autre alternative que de reconnoître sur-le-champ leur indépendance, & en faisant avec eux un traité d'alliance & de commerce, de conserver la petite partie qu'il est encore possible de retenir de ces avantages glorieux que notre orgueil, notre injustice, & notre folie, nous ont fait perdre.

Il ne sert de rien, disoient-ils, de penser à ce que nous étions autrefois, ou à ce que nous avons



perdu ; il vaut mieux nous conformer à notre con- 1776.  
dition présente , de peur qu'elle ne devienne pire.

L'imprudence & les mauvais conseils ont ordinairement leurs punitions. Il faut donc que nous nous soumettions à ce châtiment que nous n'avons que trop mérité , quelque désagréable qu'il puisse être. Plus nous persisterons dans notre opiniâtreté , plus notre punition sera grande , & elle sera bientôt sans bornes.

Les Membres de l'Opposition assuroient aussi que si les Ministres persistoient dans leurs folles résolutions, toute la Maison de Bourbon se joindroit bientôt aux Américains , & ne tarderoit point à déclarer la guerre. Le Roi de Portugal , que la Nation étoit obligée d'assister , se trouvoit déjà menacé ; & si les Anglais étoient assez lâches que de sacrifier leur Allié au danger présent , & de se rendre par-là méprisables à toute l'Europe , cela ne pourroit leur être d'aucun service , parce que la conduite de la France & de l'Espagne , la nature de leurs préparatifs & les secours qu'ils donnoient déjà aux Américains , montroient clairement le parti qu'ils avoient résolu de prendre dans ces malheureuses querelles.

Sommes-nous donc en état, disoient-ils de faire tête aux forces réunies de la Maison de Bourbon , & des Américains , tandis qu'avec le secours des Auxiliaires Allemands nous n'étions pas même



1776. capables de réduire ces derniers? La force de la Nation est à présent en Amérique, & en quelque sorte à la merci de nos ennemis. Est-ce à présent le tems, avec une dette énorme, lorsque le revenu de l'Empire diminue, que nos ressources sont, pour ainsi dire, épuisées, nos conseils divisés, & nos Colons irrités au dernier degré, de nous engager dans une nouvelle guerre? Dans une situation si terrible, ajoutoient-ils, le meilleur parti est de se réconcilier au plutôt avec les Colonies, à quelques conditions que ce soit. Quoique la perte de l'Amérique soit pénible & douloureuse; ce n'est point, cependant, le dernier des malheurs, mais si, au lieu de rechercher son amitié, nous souffrons qu'elle s'allie avec nos ennemis naturels, peut-être que cela anéantira notre existence comme Nation.

Les Membres de l'Opposition blâmèrent les adresses des deux Chambres, en disant que c'étoit souscrire servilement aux panégyriques mal fondés, que les Ministres avoient fait dire au Roi sur leur conduite, & plonger la Nation dans une ruine inévitable. Ils ajoutèrent qu'il étoit indigne de donner sanction en Parlement à un nombre de faussetés, calculées pour amuser, tromper, ou enflammer le peuple. Ils soutinrent, au contraire, que le changement qu'ils offroient de faire à ces adresses donneroit le tems au Parlement de s'informer diligemment de l'état de la Nation,



de remonter à la source des malheurs présens , & 1776.  
de chercher les moyens d'éviter les dangers dont  
ils étoient environnés de tous les côtés.

D'autre part les Partisans du Ministre défendoient le discours de Sa Majesté à tous égards. Ils en vantoient la vérité , la prudence , la justice , & la magnanimité. Ils assuroient qu'il étoit conforme à la sainte politique , & rempli de la plus grande tendresse , & du désir le plus ardent qu'Elle avoit pour le bonheur , la prospérité , & la liberté de tous les sujets de l'Empire , en quelque endroit du monde qu'ils fussent situés. Ils rejetèrent le changement à l'adresse , parce qu'il tendoit à engager le Parlement dans des matières qui n'avoient point de rapport aux affaires présentes :  
« Si les Ministres , disoient-ils , ont négligé leur  
» devoir ; s'ils se sont laissé tromper , ou s'ils ont  
» trompé le Parlement ; il y aura un tems convenable pour examiner tout cela : mais maintenant , il n'est point question de cette affaire : il s'agit seulement de savoir si nous voulons abandonner tous les avantages que nous tirons de nos Colonies , avantages auxquels les sommes que nous avons dépensées , & le sang que nous avons répandu , tant pour leur fondement que pour leur défense , nous donnent des droits incontestables , & , en nous soumettant aux insultes des Américains , épuiser à la fois les



1776. » sources de notre pouvoir & de notre opulence ;  
» & perdre le rang que nous tenons dans le sys-  
» tème politique du monde ; ou si nous sommes  
» déterminés à faire un usage vigoureux de nos  
» forces pour conserver ces avantages , défendre  
» notre ancienne gloire , rétablir l'autorité su-  
» prême du Corps législatif , & ramener dans le  
» devoir des sujets ingrats & rebelles. Voilà les  
» grands objets qui sont soumis à la considération  
» du Parlement. Les Américains , en se déclarant  
» indépendans , n'ont plus laissé d'autre alternative :  
» il n'est plus question de taxes , de droits , de  
» chartres , ni d'acte de navigation ; ces objets sont  
» tous devenus étrangers à la cause par le système  
» formé & soutenu de l'indépendance. Ce n'est  
» que par le secours que cette Nation tire de ses  
» Colonies qu'elle est capable de tenir un rang  
» distingué entre les Puissances de l'Europe : si  
» nous les abandonnons , nous ferons bientôt mé-  
» prisables ; peut-être même nous ne demeurerons  
» pas long-tems indépendans. Il est donc à présent  
» question de savoir si nous sommes résolus à nous  
» soumettre avec bassesse , & sans aucun effort , à  
» une ruine inévitable , ou à retenir notre première  
» grandeur , en la soutenant avec courage.  
» Quand même nous n'aurions aucun motif  
» d'intérêt pour adopter ce dernier parti , la bas-  
» sesse inouïe & l'ingratitude des Colons sont assez  
» capables



capables d'exciter le ressentiment des Anglais , 1776  
» & de les engager à les punir comme ils le mé-  
» ritent. Il est pourtant à souhaiter , quoiqu'il n'y  
» ait point de punition trop sévère pour l'énormité  
» de leurs crimes , que , lorsqu'ils reconnoîtront  
» leur erreur , ils soient traités avec bonté , loin de  
» les réduire à une obéissance aveugle , suivant  
» l'insinuation qu'en avoient donnée les Membres  
» de l'Opposition dans le changement qu'ils pro-  
» posoient ».

Plusieurs jeunes Seigneurs parlèrent sans ménagement de l'esprit de faction qui régnoit en Angleterre , ainsi qu'en Amérique , & attribuèrent les démarches des uns aux discours séditieux des autres. Ils dirent que , comme l'opposition que l'on avoit jusqu'ici faite aux mesures du Gouvernement étoit fondée sur l'idée que les Américains n'avoient aucun dessein de se rendre indépendans , & que ceux qui les avoient défendus avoient rejeté toute insinuation de cette nature , ils ne doutoient pas qu'ils ne se joignissent à eux pour soutenir les mesures nécessaires à les faire rentrer dans le devoir. Voilà , ajoutoient-ils , sur quoi nous fondons cette unanimité , dont le Roi fait mention , & que l'on a traitée avec tant de ridicule , quoiqu'il n'y ait point de raisonnement plus juste. C'est en vous réunissant pour soutenir les mesures du Gouvernement que vous pouvez faire quelque compen-



1776.

sation à la Nation pour l'encouragement que vous avez malheureusement donné à ces troubles ; & nous espérons, qu'en avouant généreusement votre erreur, vous convaincrez le monde qu'elle n'étoit point volontaire.

Ces idées de désespoir que les Membres de l'Opposition avoient données, étoient, disoient-ils, aussi chimériques que l'état alarmant des affaires publiques étoit mal fondé ; car le succès qu'on avoit déjà eu en Amérique donnoit lieu de croire que ces querelles domestiques feroient bientôt terminées : il étoit probable qu'elles feroient même avantageuses, puisqu'elles serviroient à rendre fixe & permanent le Gouvernement des Colonies, & à régler toutes les questions qui leur avoient donné lieu.

La campagne prochaine, continuoient-ils, terminera certainement cette guerre ; & il est inconcevable comment il se trouve quelqu'un qui puisse désirer, dans les circonstances présentes, d'affaiblir le pouvoir du Gouvernement, ou hésiter un moment à donner son approbation à l'adresse, puisque les mesures que l'on y approuve sont les seuls moyens qui restent de sauver l'Empire Britannique.

Les apparences de danger des Puissances étrangères furent niées en partie, & palliées en partie. Les Partisans du Ministère dirent que la France



donnoit les plus grandes assurances d'amitié ; que 1776.  
les disputes entre l'Espagne & le Portugal étoient  
presque accommodées , & que les armemens de la  
nation engageoient les autres Puissances à s'armer  
aussi par des motifs de prudence & de précaution.  
Ils eurent ensuite recours à leur ancienne doctrine,  
& avancèrent, que, comme il étoit contraire à  
l'intérêt de la France & de l'Espagne, qu'il y eût  
aucune Puissance indépendante dans le Nouveau-  
Monde , il n'y avoit point lieu de croire que ces  
deux Royaumes fussent enclins à se déclarer en  
faveur des Colonies.

Un pareil événement seroit nuisible à leur com-  
merce. L'idée d'indépendance pouvoit devenir con-  
tagieuse, & se répandre dans leurs propres Colonies ;  
& d'ailleurs elles pouvoient être en danger du pou-  
voir & de l'ambition d'un nouvel Empire ; mais  
au pis-aller , disoient-ils , s'il y a quelques desseins  
cachés de favoriser nos Sujets rebelles , ils n'ont  
point échappé à la pénétration de nos Ministres ,  
qui , par leurs préparatifs vigoureux , n'ont point  
laissé au pouvoir de nos ennemis, de nous attaquer  
à l'imprévu , & de nous prendre par surprise : con-  
duite des plus sages , & qui , loin de mériter la  
censure de l'Opposition , étoit , au contraire , digne  
des plus grandes louanges.

Tel étoit l'état des affaires dans les deux Chambres  
du Parlement. Le nombre de voix en faveur des



1776. Ministres, se trouvoit à-peu-près le même, mais on remarqua que leurs discours n'étoient plus si animés. Les adresses n'étoient point défendues avec autant de force qu'auparavant. Les grands succès de la campagne n'ayant point produit les effets que l'on en attendoit, & les Américains ne faisant aucune ouverture pour la paix, les plus zélés partisans des mesures coercitives commençoient eux-mêmes à désespérer.

Les armemens que l'on préparoit dans les ports de la Grande-Bretagne, faisoient plus appréhender des Puissances étrangères, que les argumens des Ministres ne donnoient de sûreté. On prévoyoit une dépense immense, & il étoit reconnu que l'on ne devoit plus regarder la réduction de l'Amérique comme l'ouvrage d'une campagne.

D'un autre côté, il paroissoit absurde d'abandonner la poursuite d'un grand objet au milieu de la victoire. Outre cela, la déclaration d'indépendance empêchoit l'accommodement. Cette déclaration avoit beaucoup aliéné les Anglais des Américains, & ils ne pouvoient plus alors aimer leur cause, ni leurs prétentions. Il faut avouer que cela n'augmenta pas peu les forces du Ministère.

Enfin le changement que l'on vouloit faire à l'adresse étant proposé pour être décidé à la pluralité des voix, dans la Chambre des Communes, il fut rejeté par une majorité de presque



trois contr'une, deux cens quarante - deux contre 1777.  
quatre - vingt - sept. On proposa alors l'adresse  
originale, qui fut approuvée par un nombre à-  
peu-près égal.

La majorité dans la Chambre haute, fut encore  
plus grande en faveur de l'adresse. Le change-  
ment fut cependant mis dans les Journaux, &  
signé par quatorze Pairs, comme une espèce de  
protestation.

Les Commissaires qui avoient été envoyés en  
Amérique, y firent publier une proclamation pour  
engager les Colons à se soumettre. Comme le Par-  
lement n'avoit pas été informé de cette mesure, les  
Membres de l'Opposition prirent de-là occasion  
d'attaquer violemment les Ministres, & les accu-  
sèrent de traiter le Grand Conseil de la Nation  
avec le plus souverain mépris.

Mylord Cavendish offrit alors plusieurs propo-  
sitions pour engager les deux Chambres à reviser  
les lois des Colonies. Il y eut à ce sujet des débats  
considérables ; mais, comme ce n'est qu'une répéti-  
tion des argumens que nous avons déjà inférés dans  
le cours de cet Ouvrage, nous ne les répéterons pas.  
Il y eut aussi quarante-cinq mille matelots de votés  
pour le service de l'année 1777 ; & les Membres  
de la minorité n'eurent d'autre satisfaction que de  
censurer dans les termes les plus sévères, le Ministre  
pour le département de la marine, qu'ils accusèrent



1777. d'incapacité & de mensonges , premièrement , parce qu'il n'avoit pas une force maritime suffisante pour faire tête à la Maison de Bourbon , & qu'il avoit assuré le contraire à la Nation.

Ils dirent que les sommes qu'on avoit votées pour l'entretien de la marine , étoient énormes , puisqu'elles montoient à plus de huit cens seize millions tournois , & qu'ils ne savoient pas à quoi on avoit pu employer cet argent , si non à de mauvais usages.

Les dépenses des forces de terre étoient à-peu-près aussi considérables , & furent accordées quelque tems après , sans aucun débat ; ensuite le Parlement ajourna jusqu'au 21 Janvier de l'année suivante.

A la rentrée du Parlement , la première affaire de cette Assemblée , fut d'accorder des lettres de marque & de représailles aux Capitaines des vaisseaux marchands , pour les autoriser à prendre les vaisseaux qui appartenoient aux Colonies - Unies. Le Ministre fit le même jour , dans la Chambre des Communes , une proposition pour donner au Roi le pouvoir de saisir , & de faire emprisonner , les personnes accusées ou soupçonnées de trahison en Amérique , ou d'être pirates sur les hautes mers. Il soutint sa proposition , en disant que , « depuis » le commencement des troubles des Colonies , on » avoit fait plusieurs prisonniers qui étoient coupables des crimes ci-devant mentionnés ; qu'il y



» en avoit d'autres, également coupables, qu'on ne 1777.  
» pouvoit prendre, faute de preuves suffisantes ;  
» qu'on avoit toujours eu coutume, dans les tems  
» de révolte ou de danger, de donner au Souverain  
» le pouvoir d'arrêter les personnes suspectes.

» Il ajouta qu'il ne prétendoit pourtant pas dire  
» qu'il y eût à présent aucune nécessité de confier  
» aux Ministres un tel pouvoir en général, c'est  
» pourquoi il ne demandoit pas qu'on le leur ac-  
» cordât dans toute son étendue ; mais, suivant les  
» lois actuelles, continuoit-il, il n'étoit pas permis  
» de se saisir même de l'homme le plus suspect.  
» Il y avoit d'ailleurs un autre inconvénient, c'étoit  
» que le Roi ne pouvoit faire mettre les rebelles,  
» ou les pirates, que dans les prisons ordinaires :  
» chose qui devenoit impraticable. Il étoit néces-  
» faire, dans les circonstances présentes, que  
» Sa Majesté eût le droit de les traiter comme pri-  
» sonniers de guerre, jusqu'à ce qu'on pût procéder  
» criminellement contr'eux ».

Le bill, que le premier Ministre avoit dessein de  
faire passer, fut donc lu, pour la première fois, ce  
jour-là, 6 Février, & on en remit la seconde lecture  
au 10 du même mois. Il est visible que le Roi acqué-  
roit par-là un pouvoir presque absolu, puisqu'il avoit  
droit de faire arrêter, sur de simples soupçons,  
ceux qui ne lui plaisoient pas, & de les retenir en



1777. prison sans caution, ou sans examen, jusqu'à ce que bon lui sembleroit. Il est vrai qu'il y avoit dans le bill une clause qui autorisoit un certain nombre du Conseil privé à permettre que les prisonniers donnassent caution, ou fussent examinés; mais on fait fort bien que les gens, qui composent ce Conseil, sont la plupart dévoués au Prince.

M. Dunning, l'un des plus fameux Avocats d'Angleterre, fit paroître le plus grand étonnement de ce qu'une affaire de cette importance, un acte, qui tendoit à fapper les fondemens de la Constitution Britannique, & à détruire la loi de l'*Habeas corpus*, seul rempart du peuple pour sa sûreté, & le maintien de ses droits, fût proposé si soudainement. Il dit qu'il étoit extraordinaire qu'on précipitât tellement les choses, & qu'on en fixât la seconde lecture dans trois ou quatre jours. Il ajouta qu'il étoit choqué, & alarmé en même tems, de voir qu'un bill, qui devoit suspendre toutes les fonctions des anciennes lois, fût offert de cette manière, & qu'on voulût profiter de l'absence d'un grand nombre de Membres, afin de le passer, pour me servir de son expression, comme une marchandise de contrebande. Le peuple, continua-t-il, va abandonner les fondemens de ses droits, sans en être informé, & sans que nous ayons même le tems de le consulter. Voyant ensuite que la Chambre alloit



se diviser au sujet de la seconde lecture, & que le 1777. Ministre l'emporterait, il proposa que le bill fût imprimé, ce qui fut accordé.

L'alarme que cette proposition avoit excitée, rappella quelques-uns de ceux qui s'étoient depuis quelque tems absentés. Les débats furent longs, intéressans & animés, & fort souvent remplis des farcafmes les plus piquans.

Les Membres de l'Opposition soutinrent que, de l'aveu même du Ministre, le bill étoit tout-à-fait inutile; car, comme il n'y avoit point de rebellion dans l'intérieur du Royaume, ni de guerre avec l'étranger, il n'étoit point nécessaire de donner au Souverain de tels pouvoirs. Une guerre même avec l'étranger ne pouvoit pas justifier de pareilles mesures, à moins qu'on ne fût menacé d'une invasion, & qu'il n'y eût lieu d'appréhender qu'elle fût encouragée par quelque faction dans le Royaume. C'étoit une résolution qu'on ne devoit prendre qu'à la dernière extrémité, & lorsque la Constitution de l'Empire, & la liberté du peuple, seroit dans le plus grand danger. Le pouvoir de Dictateur étoit un couteau à deux tranchans, dont on ne devoit pas faire un jeu. La Couronne avoit déjà tellement passé les bornes qu'on lui avoit prescrites au tems de la révolution, que les vrais Patriotes avoient lieu d'en être alarmés. Il étoit donc fort



1777. imprudent de la mettre tout à la fois au-dessus des lois & de toute contrainte.

Ce bill, ajoutèrent-ils, ne pourroit produire que de mauvais effets, il ne serviroit qu'à augmenter les animosités entre les Américains & les Anglais, & ne laisseroit plus aucune espérance de réconciliation; sous prétexte de représailles, il donneroit lieu aux injures personnelles & aux cruautés les plus horribles de part & d'autre. Il s'étendoit non-seulement aux vaisseaux de guerre, mais même aux navires marchands. Mais, continuèrent-ils, ce n'est point pour l'Amérique que ce bill a été fait, c'est bien plutôt pour notre pauvre patrie. Les Ministres qui ont en vue le despotisme le plus absolu, & qui ne sont pas encore assez hardis pour lever le masque, couvrent ici la peau du lion de celle du renard, & suppléent au manque de courage par la ruse. Ils veulent faire passer sous un faux titre, & introduisent sous un préambule trompeur, compliqué & ambigu, un bill insidieux, qui ne tend à rien moins qu'à sapper les fondemens de notre liberté, tandis qu'ils amusent le peuple par des contes de *haute mer*, d'*Américains*, & de *pirates*.

Dans le même dessein, pour essayer jusqu'où leur influence peut s'étendre, dans une mesure de cette nature, ils fixent la durée de cet acte à une année ;



mais qui ne voit pas que ceux qui ont été ca- 1777.  
pables de se faire accorder un pouvoir de Dic-  
tateur sans aucune nécessité, sont également en  
état de le rendre perpétuel, sans même donner  
de prétexte? Le peuple est cependant amusé par  
le nom spécieux d'une loi pour punir les rebelles  
de l'Amérique; circonstance qui lui est si indif-  
férente, que la plus grande partie de ceux qui  
le composent ne se donnera pas même la peine  
de la lire; tandis que tout Sujet des îles britan-  
niques, résidant dans les Indes Orientales ou  
Occidentales, dans les provinces du Nouveau-  
Monde, qui ne sont point en guerre, sur les côtes  
d'Afrique, &, en un mot, tous ceux qui sont  
obligés d'aller sur mer, seront compris dans cette  
loi extraordinaire. Ceux même que leur santé  
fait passer de Douvres à Calais, afin de visiter  
le continent, ceux qui feront des parties de plai-  
sir par eau, ne seront pas plus à l'abri; & il suffira,  
pour être pros crit, d'avoir passé les bornes que la  
mer nous prescrit.

Que les Anglais qui habitent au centre de  
l'île, & qui n'ont jamais vu la mer, ajoutoient-  
ils, ne se croient pas plus en sûreté. Ils trouve-  
ront bientôt à leurs dépens jusqu'où les Avocats  
subtils de la Couronne peuvent porter leur génie  
inventif. Il n'y a rien qui soit plus ingénieux que  
l'ambition & l'esprit de vengeance. Ces hommes



1777. innocens peuvent se trouver tout-d'un-coup saisis, & arrachés du sein de leurs familles, transportés dans les montagnes d'Ecosse, sur les roches de Gibraltar, sur les côtes brûlantes d'Afrique, dans les cachots les plus empestés des marais du Bengale, ou dans tout autre lieu de ce vaste Empire, où l'on jugera à propos d'établir des prisons. Ils pourront y rester durant la continuation de ce bill, sans aucune possibilité de l'interposition des lois, du secours & des avis de leurs amis. A son expiration, pourvu toutefois qu'il ne soit pas renouvelé, & que ces malheureux n'aient pas perdu la vie par les horreurs de leur captivité, & la puanteur de leurs cachots, ils feront, à la vérité, en droit de retourner dans leur patrie; ils auront peut-être envie de savoir pourquoi ils ont été mis en prison, & bannis de leur pays. La réponse est toute prête : pour trahison. Se sentant innocens, ils s'efforceront alors d'avoir recours aux lois de l'Empire, & de demander justice, & défieront leurs accusateurs de prouver ce qu'ils avancent; mais les Emissaires des Ministres, ceux mêmes qui les avoient enlevés à ce qu'ils ont de plus cher, leur riront au nez, en disant, qu'il n'y a point de preuve, mais qu'ils ont été arrêtés sur des soupçons. Voilà la satisfaction que ces malheureux pourront recevoir pour toutes les injures qu'ils auront souffertes. L'Angleterre ressemblera pour



lors aux royaumes les plus despotiques, & nos 1777  
Ministres seront aussi arbitraires que ceux de Portugal & d'Espagne.

Il y eut encore des argumens sans nombre pour faire voir la mauvaise intention du Ministère. D'un autre côté, le bill fut défendu avec chaleur, & les argumens ne manquèrent point à ceux qui entreprirent sa défense. Les Membres de l'Opposition eurent cependant assez d'influence dans cette occasion, pour y faire un changement qui étoit de la plus grande importance à la sûreté du peuple. C'étoit, qu'il ne devoit avoir rapport qu'aux prisonniers qui étoient dans les Colonies, ou sur la haute mer, au tems que les offenses dont ils étoient accusés avoient été commises.

Le 30 du mois de Mai, Mylord Chatham, dont les talens sont si connus, & dont l'influence avoit autrefois été si grande en Parlement, vint encore dans cette Assemblée, malgré ses infirmités, & fit une proposition en faveur des Américains, pour tâcher de rétablir la paix entre la Grande-Bretagne & les Colonies; mais ses efforts n'eurent aucun effet, & sa proposition fut rejetée par une majorité considérable, quatre-vingt-dix-neuf voix contre vingt-huit.

Le 6 Juin, le Roi prorogea le Parlement, après lui avoir fait des remerciemens de l'attachement qu'il avoit pour sa Personne, & de la générosité



1777. avec laquelle il avoit accordé des sommes considérables que la nécessité l'avoit obligé de demander pour le service de l'année présente. Le discours de Sa Majesté Britannique finissoit ainsi : J'espère , qu'avec le secours de la Providence , les forces que vous m'avez confiées , tant par terre que par mer , seront capables de mettre fin , dans le cours de cette campagne , à la rébellion de l'Amérique , & de rétablir cette obéissance , que tous les Sujets d'un Etat libre doivent à l'autorité des lois.

---

## C H A P I T R E X.

**T**ANDIS que ces choses se passoient en Angleterre , le Général Howe , & son frère l'Amiral , ouvrirent la campagne en Amérique. Dans un pays entrecoupé de rivières spacieuses , leur marine leur donnoit un grand avantage sur les Républicains. Ils avoient aussi formé plusieurs régimens de provinciaux & de réfugiés Anglais , Irlandais ou Ecoffais , qui se trouvoient dans le Nouveau - Monde : de sorte que leur armée étoit réellement formidable.

Le Chevalier Howe ayant distribué ses nouvelles troupes dans les places de garnison , fut , par ce moyen , capable de paroître en campagne avec de plus grandes forces. Les Américains , de leur côté , avoient élevé des moulins , & établi leurs princi-



paux magasins dans un terrain escarpé & monta-  
gneux, qu'on appelle le Manoir de Courtland. La 1777.  
force naturelle de cet endroit, le voisinage de la  
rivière du Nord, & sa situation convenable par  
rapport au siège de la guerre, les avoient engagés  
à n'épargner ni peine, ni argent pour les remplir  
de routes sortes de provisions de bouche & de  
guerre. Une place appelée *Peek's-Kill*, à environ  
cinquante milles de *New-York*, sur la rivière du  
Nord, servoit, comme de port, au Manoir de  
Courtland, & les provisions passaient ordinaire-  
ment par-là.

Le Chevalier, voyant qu'il étoit, pour ainsi  
dire, impossible d'attaquer avec avantage le Ma-  
noir de Courtland, résolut de tomber soudaine-  
ment sur *Peek's-Kill*, s'imaginant que les Colons  
y avoient un grand dépôt. Le Colonel Bird fut  
chargé de cette expédition avec un détachement  
de cinq cens hommes, & s'avança sur la rivière  
du Nord, sous la protection d'une frégate, & de  
plusieurs vaisseaux armés.

A l'approche des Anglais, les Américains ne se  
trouvant pas en état de défendre la place, &  
voyant d'ailleurs qu'il étoit impossible de rien  
sauver, mirent le feu à leurs magasins, & prirent  
poste à deux milles de-là, près d'un passage qui  
commandoit l'entrée des montagnes, & couvroit  
un chemin qui conduisoit à quelques-uns des



1777. moulins, & de leurs dépôts. Là-dessus les ennemis ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin, retournèrent vers leur camp, après avoir tout incendié.

Ce service n'ayant pas rempli le dessein du Général, qui croyoit qu'il y avoit plus de provisions à *Peek's-Kill*, qu'on n'en avoit trouvé, & étant d'ailleurs informé que les Républicains avoient encore des dépôts au village de Danbury, & dans d'autres endroits, sur les frontières du Connecticut, près du Manoir de Courtland, il résolut de les détruire. Le commandement de cette expédition fut donné au Gouverneur Tryon, qui devoit être secondé par le Général Agnew & le Chevalier Erskine. On dit que le Gouverneur en avoit lui-même fait le plan, & qu'il croyoit être joint, par un grand nombre de Royalistes du pays, à son approche.

Le détachement destiné à ce service, étoit composé de deux milles hommes qui, après avoir passé le *Sound*, débarquèrent près de Norwalk, dans la province de Connecticut, à environ vingt milles de Danbury. Comme les Américains n'avoient aucun soupçon de ce dessein, & que le pays n'étoit point préparé, les troupes anglaises s'avancèrent sans interruption, & arrivèrent le lendemain au village. S'appercevant alors que les Républicains se préparoient à intercepter leur retour, & ne voyant aucun moyen



moyen d'emporter les provisions, elles résolurent 1777 de les détruire, & mirent le feu à Danbury, & aux magasins. En même tems les Généraux Wooster, Arnold & Silliman, étant arrivés de différens quartiers, & ayant rassemblé ce qu'ils avoient pu de milice, s'efforcèrent de les harasser dans leur marche, jusqu'à ce qu'ils reçussent des renforts pour couper entièrement leur retraite. Le premier observa l'arrière-garde du détachement, tandis qu'Arnold, en traversant le pays, gagna le front, pour leur disputer le passage de *Ridge-Field*.

L'apparence formidable de troupes réglées & bien disciplinées, couvertes d'ailleurs par des partis considérables, avec de l'artillerie en flanc & par derrière, ne fut pas capable de rallentir l'ardeur de la milice Américaine. Quand ils appercevoient un avantage de terrain, les soldats attaquoient les Anglais avec intrépidité. Dans une de ces escarmouches, le Général Wooster, âgé d'environ soixante-dix ans, fut mortellement blessé en faisant des prodiges de valeur, & mourut avec autant de fermeté qu'il avoit vécu. A peine les Royalistes furent-ils débarrassés de Wooster, qu'ils rencontrèrent Arnold, qui étoit depuis une heure, en possession de *Ridge-Field*, & avoit déjà levé des retranchemens pour couvrir le front de son armée. Les Anglais étant cependant en plus grand nombre & mieux disciplinés, chassèrent les Américains du village.



1777. Le Général Arnold donna ici de nouvelles preuves de son intrépidité : son cheval ayant été tué sous lui près des premiers rangs des ennemis , il se dégagea sur-le-champ , & , d'un coup de pistolet , étendit à ses pieds un soldat qui venoit pour le percer de sa baïonnette.

Le Gouverneur Tryon s'arrêta cette nuit-là à *Ridge - Field* , & reprit sa marche le lendemain ( 28 Mars ). Arnold , ayant reçu des renforts & quelques pièces de campagne , le harassa terriblement durant toute la journée. Chaque poste avantageux étoit disputé, tandis que des partis de troupes légères attaquoient les Royalistes en flanc & par derrière , profitant de tous les avantages du terrain , & s'efforçant de les mettre en désordre. A la fin ils gagnèrent, cependant, le mont Compo , à une portée de canon des vaisseaux. Il étoit tems , car la nuit approchoit , & ils n'avoient plus de munitions. Les troupes se formèrent sur le mont ; mais les Américains les attaquèrent avec plus de fureur qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Le Général Anglais , réduit à la dernière extrémité , ordonna à ses soldats de charger l'ennemi avec la baïonnette : ce qu'ils firent avec tant d'impétuosité qu'ils rompirent les rangs ; & leurs compagnons étant prêts à les recevoir sur le rivage , ils se rembarquèrent sans être incommodés davantage. La perte des Royalistes en cette occasion , fut de deux cens hommes tant tués



que blessés, & celle des Américains de cent. Entre 1777.  
les morts étoient le Général Wooster & plusieurs  
Officiers de distinction. Les Républicains perdirent  
en cette occasion un nombre considérable d'Offi-  
ciers, en comparaison de celui des soldats; car  
plusieurs d'entr'eux, se trouvant alors dans cette  
partie de l'Empire, s'étoient offerts comme volon-  
taires, & à cause du peu de discipline de la mi-  
lice, avoient été obligés de faire des efforts in-  
croyables, & de s'exposer au plus grand danger.  
Cette expédition ne fut pas d'un aussi grand avan-  
tage à l'armée Anglaise que le Général se l'étoit  
imaginé; car les Américains n'avoient point à  
*Peeks-Kill* & à *Danbury*, autant de provisions  
qu'on le disoit.

Les habitans du Connecticut, pour se venger de  
ce dégât, prirent la résolution de faire une des-  
cente sur *Long-Island*. Ayant reçu avis qu'il y avoit  
à la partie orientale de l'île, des Commissaires;  
occupés depuis quelque tems à se procurer du four-  
rage, du grain, & d'autres denrées pour l'armée  
Anglaise, & qu'il y avoit un dépôt de provisions au  
petit port de *Sagg*, la distance de cette place à  
*New-York*, & la foiblesse du convoi, qui ne con-  
sistoit qu'en une compagnie d'infanterie & un vais-  
seau de douze canons, leur inspira le dessein d'em-  
pêcher qu'elles ne parvinssent à l'ennemi. Il est vrai  
que cette expédition étoit fort dangereuse, puisqu'il



1777. falloit passer & repasser le *Sound*, qui étoit continuellement traversé par les vaisseaux anglais.

Le Colonel Meigs, officier entreprenant, qui avoit accompagné le Général Arnold dans l'affaire de *Quebec*, & avoit été fait prisonnier en donnant l'assaut à cette Ville, ne fut point arrêté par le danger, & se chargea de l'entreprise. Il fit passer le *Sound* à ses troupes dans de légers bateaux, & débarqua, au nord de l'île dans un endroit qui est entrecoupé par une baie, qui s'avance fort avant dans les terres. On prétend qu'elles portèrent ensuite leurs bateaux dans la baie, se rembarquèrent au nombre de cent trente hommes, & redébarquèrent à la partie méridionale à environ une lieue du port de Sagg. Les Américains arrivèrent à cette dernière place avant le jour; &, malgré la résistance des gardes, des matelots, & du vaisseau armé qui fit sur eux un feu continuel de canons à mitraille à la distance de cent cinquante pas, ils vinrent à bout de leur dessein, en brûlant une douzaine de bateaux, & détruisant tout ce qu'il y avoit à terre. Ils emmenèrent aussi quatre-vingt-dix prisonniers, l'Officier, qui commandoit, son détachement, les Commissaires, & la plupart des Maîtres & des équipages des petits vaisseaux qu'ils avoient brûlés. Ce qu'il y a de plus remarquable, & ce qui paroît même incroyable, c'est qu'ils ne furent que vingt-cinq heures dans cette expédition, quoiqu'ils



eussent traversé , tant par mer que par terre , en- 1777.  
viron quatre-vingt-dix milles : ce qui prouve que  
M. Meigs possédoit, au plus haut degré , cet es-  
prit d'entreprise qui avoit eu tant d'influence sur  
l'armée du Canada.

La saison étoit alors avancée ; mais le défaut de  
tentes & d'équipages , qui n'étoient point encore  
arrivés d'Angleterre , avoit empêché les troupes  
d'entrer en campagne. Mylord Cornwallis, impa-  
tient de ce délai , se servit des vieilles tentes , &  
fit camper les forces qui étoient à Brunswick , sur  
les hauteurs qui commandent le Rariton , & le  
long de cette rivière jusqu'à Amboy. Ce délai avoit  
été de la plus grande utilité aux Américains ; car ,  
comme nous avons vu dans le Chapitre huit , la  
campagne d'hiver avoit été faite par des détache-  
mens de milice , dont la plupart étoient retournés  
chez eux à l'expiration de leur engagement.

Le Congrès , malgré ses promesses , avoit beau-  
coup de peine à faire de nouvelles levées , parce  
que les Colons n'aiment point les longs engage-  
mens ; de sorte que , si les Républicains avoient  
été attaqués , dans ce tems-là , avec toutes les forces  
anglaises , il est plus que probable qu'ils n'auroient  
point été capables de résister , & que le Chevalier  
Howe auroit tout emporté devant lui. Les pro-  
vinces de la Nouvelle Angleterre , qui sont fort  
peuplées , ne pouvoient point envoyer de secours



1777. au Général Washington , parce qu'elles étoient elles-mêmes menacées d'une invasion du côté du Canada , & qu'on craignoit même que la ville de Boston ne fût attaquée par les Royalistes de *Rhode-Island*.

Ce délai , qui venoit , ou de la faute des Ministres , ou que l'on doit peut-être attribuer aux vents contraires , donna le tems à M. Washington de recevoir des renforts. Le beau tems excita les Américains à s'engager avec plus d'ardeur ; & ceux qu'une campagne d'hiver avoit épouvantés , devinrent plus hardis à l'approche de l'été. Le Général Washington , se trouvant alors assez fort , quitta , vers la fin de Mai , sa position dans le voisinage de *Morris-Town* & s'avancant à quelques milles de Brunswick , prit possession d'un pays naturellement fort , le long de *Middle-Brook* , C'est de ce seul mouvement que dépend une grande partie des autres évènements de la guerre dans les Jerseys. Le Général tira de cette situation tous les avantages dont elle étoit capable : son camp , s'étendant le long des montagnes , étoit bien fortifié , & couvert d'artillerie. D'ailleurs les approches étoient très-difficiles à l'ennemi , au lieu qu'il voyoit à découvert le camp des Anglais , & les pays voisins.

Il paroît que le dessein des Ministres de la Grande-Bretagne , étoit de se rendre maîtres de Philadelphie dans le cours de cette campagne ;



s'imaginant que , cette place une fois tombée, les 1777.  
autres Colonies se rendroient à discrétion. Le  
Conseil étoit , cependant , divisé quant au plan.  
Les uns croyoient qu'il étoit plus convenable  
que le Général Howe passât par les Jerseys , &  
s'avancât vers la rivière Delaware , offrant toujours  
bataille au Général Américain ; & que , si ce  
dernier se retiroit devant lui , & évitoit une action  
décisive , comme il y avoit tout lieu de se l'ima-  
giner , il traversât cette rivière en présence des  
ennemis. Les autres au contraire disoient , qu'il  
étoit très dangereux de traverser une rivière telle  
que la Delaware , couverte de bateaux armés , &  
pleine de petites îles bien fortifiées , avec une  
armée de front & des partis ennemis par derrière :  
ils ajoutoient que , si cette entreprise étoit sans  
succès , c'étoit ruiner la cause du Roi dans le  
Nouveau-Monde : ils étoient d'avis , qu'on devoit  
plutôt tâcher de réunir les forces maritimes avec  
celles de terre , & faire coopérer les premières  
avec les dernières. Dans ce dessein ils conseilloient  
de faire embarquer les troupes , & d'entrer dans  
la Delaware , ou dans la baie de Chesapeak , parce  
qu'alors on pourroit aisément les faire débarquer  
sur la rive opposée , sans courir aucun risque.

Ce passage par mer étoit , à la vérité , un peu  
long ; mais c'étoit le plus sûr. D'ailleurs il offroit  
beaucoup d'avantages : premièrement il étoit facile



1777. d'approcher de Philadelphie , & de s'en rendre maître : outre cela les trois provinces florissantes de Pensylvanie , de Virginie & de Maryland , feroient continuellement exposées , à cause des belles baies & des grandes rivières dont elles sont entrecoupées , à la force combinée de l'armée & de la flotte. Dans cette irrésolution du conseil , il semble qu'on donna ordre au Chevalier Howe de tenter d'engager le Général Washington à une bataille , & de pénétrer par les Jerseys jusqu'à Philadelphie ; mais , cependant , on lui permettoit de prendre l'autre parti , si le premier se trouvoit impraticable ; & , comme on le verra dans la suite , ce Général adopta la dernière mesure.

Tel étoit le plan de la campagne pour l'armée du Midi , tandis qu'une autre armée formidable devoit attaquer la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York du côté du Canada ; & l'on a vu que le succès qu'elle avoit eu , la campagne précédente , sur les lacs , laissoit ces provinces tout ouvertes. La conduite de cette expédition avoit été confiée au Général Burgoyne , qui , à ce que l'on dit , étoit l'auteur du plan. Cette armée devoit aussi être secondée par d'autres détachemens dans le haut Canada , qui devoient passer par Oswego , & se rendre à la rivière Mohawk. Les Ministres avoient conçu les plus grandes espérances de ce plan , & ce n'étoit pas sans raison. Il est certain que si le Général Howe



n'avoit point fait embarquer ses troupes , & avoit 1777. coopéré avec le Général Burgoyne , ces deux Généraux auroient pu se rendre maîtres de la rivière du Nord , établir une communication entre les deux armées , & auroient coupé toute communication entre les Colonies méridionales & les septentrionales.

Les Ministres firent certainement une faute en permettant au Général Howe de quitter le voisinage de la rivière du Nord , dans un tems où il auroit dû faciliter les opérations du Lieutenant-Général Burgoyne ; mais , comme ils avoient la plus grande opinion de l'habileté & du courage de ce Général , ils ne s'imaginoient pas qu'il auroit profité de cette permission , au risque de perdre l'armée du Canada. On lui impute d'avoir été jaloux des progrès rapides de cette petite armée ; car , comme il avoit eu plusieurs occasions de détruire les forces des Américains , la première , après l'action de Long-Island , en 1776 , la seconde , à la fin de la campagne , en passant la Delaware , ses ennemis , & les partisans zélés de la cause du Roi , l'accusoient , de lenteur & de négligence ; tandis qu'ils vantaient l'activité de M. Burgoyne. M. Howe avoit aussi lieu de craindre que ce dernier ne fût fait Général en chef , en cas qu'il parvînt jusqu'à Albany , car Ticonderoga , & les autres forts qui forment la barrière entre le Canada & les provinces de la



1777. Nouvelle Angleterre, avoient été emportés avec tant de rapidité, que M. Burgoyne étoit alors le Général favori à la Cour de Londres, tandis qu'on ne parloit pas trop bien du Chevalier Howe. Les Ecrivains, en faveur des Ministres, l'accabloient même de sarcasmes & de réflexions malicieuses dans les papiers de nouvelles.

Les tentes & les équipages étant arrivés d'Angleterre, avec un corps de troupes d'Anspach, & un grand nombre de recrues; au commencement de Juin, le Chevalier Howe entra aussi-tôt en campagne, & marcha à travers les Jerseys, pour essayer s'il n'étoit pas possible de pénétrer par-là jusqu'à Philadelphie; mais il étoit trop tard: les Américains étoient en état de défense; l'armée de M. Washington avoit reçu des renforts considérables, & occupoit des postes presque inaccessibles; plusieurs corps de la Nouvelle Angleterre, sous le commandement des Généraux Gates, Parsons & Arnold, s'avançoient jusqu'aux rives de la rivière du Nord, & étoient toujours prêts à la passer, & à secourir leurs partisans dans les Jerseys, lorsque l'occasion le demandoit; en même tems la milice des Jerseys s'assembla avec beaucoup d'ardeur; de sorte que, quelque position que prît l'armée Anglaise, elle étoit veillée, & aussi-tôt entourée d'ennemis.

On dit que M. Howe fit tout ce qu'il put pour engager M. Washington à quitter son poste avan-



rageux : il poussa des détachemens , & fit des mouvemens comme s'il avoit eu dessein de passer la Delaware , & de l'attaquer par derrière ; mais le Général Américain , qui n'avoit aucune envie de risquer une bataille , ne se laissa point prendre à ces amorces. Le Général Anglais fit alors avancer toute son armée en face de celle de l'ennemi , & resta quatre jours dans cette position pour examiner la situation des postes , espérant que les deux armées , étant si près l'une de l'autre , le hasard , l'impatience , ou quelque faute , pourroit occasionner une action générale ; mais tout cela n'eut aucun effet. Le Général Washington connoissoit trop bien les avantages de sa situation pour la quitter , & avoit trop de prudence pour confier le sort de l'Amérique à l'évènement incertain d'une bataille. Le Chevalier Howe voyant qu'il étoit impossible de l'engager à quitter son camp , & qu'il étoit très-dangereux de l'attaquer dans ses retranchemens , résolut enfin de faire embarquer ses troupes , & de prendre la route de la Chesapeak. Il voulut , cependant , faire une nouvelle tentative pour attirer le Général Américain. Si elle réussissoit , elle lui épargnoit la peine & l'embarras d'un long voyage par mer , si , au contraire , elle ne réussissoit pas , elle ne retardoit en rien l'embarquement. Dans ce dessein il fit une retraite précipitée avec toute son armée vers Amboy , comme

1777.



1777. s'il avoit eu quelques appréhensions des ennemis. Cette démarche eut l'effet qu'il en attendoit. Il fut aussi - tôt poursuivi par de gros détachemens de troupes réglées, & de la milice des Jerseys, sous le commandement des Généraux Maxwel, Sterling & Convay. Quelques petits avantages gagnés par les Américains, redoublèrent leur ardeur pour la poursuite; & le Chevalier Howe, pour leur faire croire que la fuite étoit réelle, fit jeter le pont qu'il avoit fait construire pour le passage de la Delaware, sur le canal qui sépare *Staten-Island* du continent. Le bagage & les autres équipages de l'armée furent transportés dans cette isle; & il y fit même passer plusieurs corps de troupes, tenant en même tems tout prêt pour le passage de la grande armée. On voit que, si le premier dessein de M. Howe ne réussissoit pas, ces mesures ne retardoient en rien le second, dont les Américains n'avoient aucune idée. Tout concouroit à faire croire aux Américains que les Anglais étoient convaincus de leur supériorité, & que leur retraite étoit occasionnée par la crainte. Le Général Washington lui-même, malgré toute sa précaution & sa pénétration, y fut trompé, & quittant ses postes dans les montagnes, s'avança jusqu'à *Quibble - Town*, pour être plus à portée d'assister ses partis avancés.

Le Général Anglais ne perdit point de tems, & s'efforça sur-le-champ de profiter des circonstances.



Il fit donc retourner son armée par différentes routes, & avec beaucoup de diligence. Il avoit trois objets en vue : le premier étoit de surprendre quelques partis avancés ; le second, d'obliger M. Washington à recevoir bataille, s'il pouvoit le joindre à *Quibble-Town* ; & le troisième, de prendre l'ennemi à revers, de se saisir de quelques passages dans les montagnes, ce qui l'auroit forcé à abandonner ces postes inaccessibles, qui lui avoient jusqu'ici été si utiles. Mylord Cornwallis étoit chargé de l'exécution de ce dernier dessein. Après avoir dispersé quelques piquets, il joignit enfin Mylord Sterling, qui, avec un détachement de trois milles hommes, bien posté & couvert d'artillerie, sembloit déterminé à lui disputer le passage. Les Anglais & les Hessois attaquèrent avec furie : les Américains se défendirent d'abord avec courage, mais furent ensuite repoussés avec perte, & obligés d'abandonner trois pièces de campagne, & de se retirer dans les bois.

Le Général Washington, s'apercevant de son erreur, la répara avec beaucoup de diligence, & quittant aussi-tôt les plaines, regagna son premier camp dans les montagnes. Prévoyant en même tems le dessein de Mylord Cornwallis, il s'assura de tous les passages ; car, si les Anglais en avoient pris possession, sa situation auroit été des plus critiques, & il auroit été obligé de changer de position.



1777. Le Chevalier, voyant que le Général Américain étoit trop prudent pour vouloir risquer une bataille, trouvant d'ailleurs qu'il étoit dangereux, & qu'il y auroit eu même de la folie à passer la Delaware, & à pénétrer à travers un pays ennemi, en laissant des forces si considérables derrière lui, retourna vers Amboy, & fit passer son armée sur *Staten-Island*, d'où elle devoit s'embarquer pour la Chesapeake.

Quand les Anglais furent embarqués, tout le continent de l'Amérique fut dans l'alarme, parce qu'on ne savoit sur quelle place ils avoient dessein de tomber. On craignoit pour Boston, la rivière du Nord, ou la Delaware, la baie de Chesapeake, & même pour Charles-Town. Le Général Washington, suivant les avis qu'il recevoit de différens quartiers, donnoit des ordres de fortifier telle ou telle place, selon qu'il la croyoit menacée. Il est certain que le Chevalier avoit un avantage sur le Général Américain, en procédant ainsi par mer; car ce dernier ne pouvoit savoir sur-le-champ où la tempête devoit fondre. Il étoit donc obligé de garder sa position, & l'armée royale devoit faire quelque progrès avant qu'il fût en état de lui résister. D'ailleurs il n'étoit pas probable qu'en pareil cas, il fût en état de choisir ses postes, comme il avoit fait jusqu'alors, & d'éviter une action générale.



Pendant ce voyage des Royalistes, les Améri- 1777.  
cains vengèrent la surprise du Général Lee, par  
une aventure à-peu-près semblable, & des plus  
hardies. Le Colonel Barton, avec plusieurs Offi-  
ciers & volontaires, passèrent pendant la nuit à  
*Rhode-Island*; &, malgré la longueur du passage  
par eau, évitèrent les vaisseaux de guerre Anglais,  
dont cette isle étoit entourée, & conduisirent leur  
entreprise avec tant de silence, de hardiesse & d'ha-  
bileté, qu'ils surprirent le Général Prescott dans  
son quartier, & l'emmenèrent, lui & son Aide-  
de-Camp, prisonniers.

Cette surprise causa beaucoup de joie aux Améri-  
cains, & ne donna pas peu de chagrin à leurs  
ennemis. Le Général Prescott avoit d'autant plus  
sujet d'être mortifié de son malheur, que, peu au-  
paravant, il avoit offert une récompense à ceux  
qui prendroient M. Arnold, comme si cet Officier  
avoit été un malfaiteur : insulte que le Général  
Américain avoit ressentie, en offrant un moindre  
prix pour la personne de M. Prescott.

Le Congrès, quelque tems avant ces divers  
événemens, avoit jugé à propos d'augmenter l'in-  
térêt de la somme, qu'il avoit résolu d'emprunter  
au nom des Etats-Unis, de quatre à six pour cent.  
Les Membres de cette Assemblée votèrent aussi un  
monument en honneur du Général Warren, qui  
avoit été tué dans l'affaire de *Bunker's-Hill*, & un



1777. autre, à la Virginie, en honneur du Brigadier Général Mercer, qui avoit péri dans l'action de *Prince - Town*, comme des marques de la reconnaissance publique, & un encouragement aux défenseurs de la Patrie.

Ils ordonnèrent aussi que le fils aîné du premier, & le plus jeune du dernier, fussent élevés aux dépens des Etats - Unis. Comme M. Mercer avoit beaucoup de biens en terres, on peut voir leurs raisons pour choisir le plus jeune de ses enfans.

Malgré les préparatifs que le Chevalier Howe avoit déjà faits pour l'embarquement, & l'assistance des équipages de trois cens vaisseaux, l'armée & la flotte ne furent capables de quitter *Sandy - Hook* que le 23 Juillet. Pour mieux tromper les ennemis, le Général Anglais ordonna à quelques transports, & à un vaisseau de guerre, qu'il avoit fait réduire en batterie flottante, d'entrer dans la rivière du Nord pendant que les troupes s'embarquoient. Cette feinte engagea M. Washington à détacher un corps considérable de son armée, qui passa cette rivière.

Les forces des Anglais étoient beaucoup diminuées par les détachemens qu'ils étoient obligés de laisser derrière eux dans les forts & dans les garnisons. Le Général Clinton, qui commandoit à *New-York*, avoit même représenté au Chevalier, que, s'il ne lui envoyoit pas plus de troupes, il ne pouvoit  
répondre



répondre d'aucun poste : ce qui engagea ce dernier 1777.  
à faire débarquer plusieurs régimens , qu'il avoit  
dessein de prendre avec lui.

Tandis que ces choses se passaient au Midi, & que le Général Washington & le Congrès étoient assez occupés à veiller les mouvemens de cette flotte formidable, les progrès rapides du Lieutenant-Général Burgoyne du côté du Canada, & la conduite singulière de leurs Commandans, qui abandonnèrent la forteresse de Ticonderoga sans la défendre, causèrent les plus vives alarmes aux Républicains. Leurs Conseils étoient divisés, & leurs affaires paroissoient désespérées. Les Membres du Congrès, que les plus grands malheurs n'avoient point été capables d'abatre, montrèrent dans cette extrémité une fermeté incroyable. Ils donnèrent sur-le-champ ordre aux Commandans de se rendre au quartier du Général en chef, où ils furent examinés par un Conseil de guerre. D'autres Officiers furent envoyés en leurs places, & M. Washington eut la liberté de faire passer autant de milice qu'il jugeoit à propos dans les Colonies septentrionales, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Le passage de la flotte à la baie de Chesapeake ne fut pas des plus favorables; car elle n'y arriva que vers la fin d'Août, plus d'un mois après qu'elle eut quitté *Sandy-Hook*. On peut juger de la confusion & de l'embarras qu'il y avoit à bord, durant



1777. ce tems-là, les vaisseaux étant remplis de soldats & de chevaux, & la chaleur étant d'ailleurs si grande qu'il y avoit tout à craindre pour la santé des troupes.

Ils arrivèrent, cependant, dans la rivière d'Elk, le 25 Août, en meilleur état qu'on auroit pu l'imaginer. Il est vrai que le Général avoit embarqué abondance de provisions qui furent d'un grand service dans ce long voyage, où ils eurent à lutter contre les vents & les flots. L'armée ayant débarqué sans opposition, s'avança vers la source de la rivière.

Pendant ce tems-là, M. Washington avoit quitté les Jerseys, & étoit retourné à Philadelphie pour protéger cette Capitale. Aussi-tôt qu'il fut informé de la descente des ennemis, il marcha vers la rivière Brandywine, qui se décharge dans la Delaware. Les deux armées étoient à-peu-près égales en nombre.

Le Chevalier Howe, à son arrivée, pour concilier les esprits des habitans de la Pensylvanie, des comtés de Delaware & de Maryland, & pour empêcher que le pays ne fût abandonné, fit publier une déclaration par laquelle il promettoit que ses troupes se comporteroient avec la plus grande régularité, & observeroient la discipline la plus exacte; que les Sujets paisibles & bien affectionnés de Sa Majesté Britannique recevraient toute la protection



qu'ils avoient droit d'attendre , & que même ceux qui n'avoient tenu que des emplois subalternes dans le service du Congrès , pouvoient prétendre à cette protection , pourvu qu'ils retournassent tranquillement chez eux , & se comportassent bien à l'avenir. Il offrit aussi un pardon général à tous les Officiers & à tous les soldats actuellement en armes , pourvu qu'ils se rendissent à l'armée royale.

1777.

Le 3 Septembre, tout étant prêt pour la marche, le Chevalier quitta la rivière Elk , & s'avança vers Philadelphie. Pendant ce tems-là , les Américains , ayant aussi laissé la Brandywine , avoient pris poste à une crique appelée *Red-Clay* , d'où ils avoient poussé des détachemens , pour garder les passages dans les bois , & interrompre la marche des Anglais par de fréquentes escarmouches. Comme le pays étoit couvert de bois , le Général Howes s'avança lentement , & avec beaucoup de précaution. Il épargnoit ses soldats autant qu'il lui étoit possible , parce que ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'il pouvoit avoir des recrues ; au lieu que les Américains étoient chez eux , & que ces petits combats ne faisoient qu'aguerrir ceux qui échappoient. Il y eut quelques escarmouches , dans lesquelles il semble que ces derniers ne tirèrent pas tout l'avantage qu'ils auroient pu faire de la situation du pays. Enfin , après plusieurs mouvemens des deux côtés , le Général Washington se retira



1777. au-delà de la Brandywine, où il prit possession des hauteurs, & couvrit les gués, paroissant avoir dessein de disputer le passage de cette rivière.

( Le 11 Septembre. ) Dans cette situation, l'armée Anglaise marcha à la pointe du jour, vers l'ennemi, en deux colonnes. La droite, sous le commandement du Général Knyphausen, s'approcha immédiatement du gué de Chad, qui étoit situé au centre des lignes des Américains, où ils attendoient la principale attaque, leur droite & leur gauche couvrant d'autres gués moins praticables des deux côtés. Vers les dix heures, une furieuse canonnade commença de part & d'autre, qui continua pendant tout le jour. M. knyphausen faisoit des mouvemens comme s'il avoit eu dessein de forcer le gué ; mais il n'avoit d'autre intention que d'amuser l'ennemi. Les Américains, au contraire, trompés par ses manœuvres, firent de leur côté tout ce qu'ils crurent nécessaire pour frustrer son dessein, & empêcher son passage. Ils transportèrent plusieurs détachemens de l'autre côté de la rivière, qui, après différentes escarmouches, tantôt avançant, & tantôt se retirant, furent enfin obligés de la repasser, & de joindre le gros de l'armée. Ainsi l'apparence & le bruit d'une bataille continua jusqu'au soir, & sembloit annoncer une action générale.

Tandis que leur attention étoit occupée dans le



voisinage du gué de Chad, & qu'ils s'imaginoient 1777.  
avoir toute l'armée Royale de front, Mylord Cornwallis, à la tête de la seconde colonne, fit un long circuit à gauche, pour gagner les fourches de la Brandywine, où la division de la rivière en rendoit le passage plus praticable. Par cette manœuvre il passa les deux branches de cette rivière, sans opposition, aux gués de Trimble & de Jeffery, à environ deux heures après midi; & tourna ensuite vers *Dilworth*, dans le dessein de tomber sur la droite des Américains.

Le Général Washington, ayant reçu avis de ce mouvement, avoit fait tous ses efforts pour en empêcher les effets. Il avoit détaché le Général Sullivan à la tête de toutes les troupes dont il pouvoit se passer, pour s'opposer à Mylord Cornwallis. Sullivan s'acquitta fort bien de sa commission, & se posta avantageusement sur les hauteurs, qui sont au-dessus de l'église de Birmingham; sa gauche s'étendant vers la Brandywine, & étant couverte en flanc par des bois épais.

Cette disposition obligea Mylord Cornwallis de former une ligne de bataille, de sorte qu'il étoit quatre heures avant que l'action commençât. Malgré la situation avantageuse des Américains, & un feu bien soutenu d'artillerie & de mousqueterie, ils ne purent résister à l'impétuosité des Anglais & des Hessois, qui combattoient comme



1777. à l'envi les uns des autres, & avoient peur de se voir surpasser par leurs compagnons. L'infanterie légère, les chasseurs, les grenadiers, & les gardes fondant sur les Républicains avec furie, les repoussèrent, malgré la valeur avec laquelle ils se défendoient, & les poussèrent dans le bois qu'ils avoient derrière eux. Une partie de l'aile droite, qui n'avoit point été rompue, prit cependant une forte position, & soutint encore pendant quelque tems les efforts de toute l'armée ennemie; mais ces braves soldats furent enfin obligés de céder au nombre. Les Anglais continuèrent la poursuite, & s'enfoncèrent plus avant dans les bois; mais ils furent bientôt arrêtés par un corps d'Américains qui n'avoient point encore été engagés, & qui étoient avantageusement postés.

Il y eut alors un combat des plus furieux, & ce poste fut si bien défendu qu'il ne put être forcé avant la nuit. Les ténèbres, l'ignorance du terrain, & l'incertitude de la situation du Général Knyphausen, joint à l'extrême fatigue d'une longue marche, & d'une action des plus vives, empêcha les Anglais de poursuivre leurs avantages pour le présent.

M. Knyphausen, après avoir amusé les ennemis toute la journée, par la crainte d'une attaque qu'il n'avoit point dessein de faire, passa enfin la rivière sur le soir, quand il s'aperçut que les



Américains étoient attaqués à droite. Il emporta 1777.  
les retranchemens , & prit la batterie qui couvroit  
le gué de Chad.

Dans ce tems - là , quelques Royalistes , qui  
s'étoient engagés trop avant dans les bois , s'étant  
présentés , jetèrent les Républicains dans une telle  
consternation , qu'ils prirent aussi-tôt la fuite ,  
s'imaginant être entourés d'ennemis. La nuit em-  
pêcha le Général Knyphausen de continuer la pour-  
suite , & fut des plus favorables aux Américains ;  
car il est probable que , si le jour avoit continué  
quelque tems , ils auroient été entièrement défaits ,  
Les régimens de Virginie , & tout le corps d'artil-  
lerie combattirent avec courage , & montrèrent  
dans le danger , un degré de valeur , de fermeté ,  
& de résolution , qui auroit fait honneur à des vété-  
rans. D'autres corps se comportèrent fort mal. Ils  
eurent dans cette bataille trois cens hommes de  
tués , six cens de blessés , & quatre cens de faits  
prisonniers. Ils perdirent aussi dix pièces de cam-  
pagne de bronze. La perte de l'armée Royale ne  
fut pas si grande ; elle n'eut qu'environ cent  
hommes de tués , & quatre cens de blessés.

M. Washington se retira d'abord à Chester , &  
le lendemain à Philadelphie. L'armée victorieuse  
resta cette nuit-là dans le champ de bataille.

La guerre d'Amérique étoit alors devenue si  
intéressante dans toute l'Europe , qu'elle avoit attiré



1777. un grand nombre d'étrangers de différens côtés, qui avoient passé dans le nouveau-monde, ou pour chercher de la gloire, ou pour acquérir de l'expérience dans l'art militaire.

Entr'autres, le Marquis de la Fayette, jeune Français de la première Noblesse, & d'une fortune considérable, avoit acheté & équipé une frégate, l'avoit ensuite chargée de provisions de guerre, & étoit venu lui-même, avec plusieurs de ses amis, au service des Américains. Ce jeune Seigneur servoit alors dans cette armée, & reçut un coup de feu à la jambe dans cette action. Le Baron Saint-Ovary, autre volontaire Français, fut peu de tems après fait prisonnier, & le Général de Coudray eut le malheur d'être noyé dans la rivière Schuylkill, en la passant à la hâte, pour être présent à l'action. M. la Roche de Fermoy étoit un des Membres du Conseil de guerre, qui avoit signé la résolution d'abandonner Ticonderoga. Le fameux Polaski, noble Polonais, commandoit un détachement de chevaux légers dans l'armée américaine; & le Comte Grabouskie, autre Polonais, étoit dans le service d'Angleterre, & fut tué à-peu-près dans le même tems, sur la rivière du Nord, en donnant des preuves de son intrépidité & de sa valeur.

Malgré la victoire de l'armée anglaise, & la fuite précipitée des Républicains, le Chevalier Howe s'avança avec beaucoup de précaution. Le



Général Washigton faisoit , de son côté , les plus 1777.  
grands efforts pour réparer sa défaite. Les Roya-  
listes étoient postés dans le voisinage de Concord  
& d'*Ashe-Town*, & un détachement s'étant rendu  
maître de Wilmington , ils y établirent leurs hô-  
pitaux.

Comme M. Howe faisoit un mouvement vers  
Goshen , il reçut avis que l'armée américaine avoit  
quitté Philadelphie , & étoit avancée sur la route  
de Lancaster. Là-dessus , il prit toutes les mesures  
nécessaires pour les engager à une bataille ; & on  
assure qu'il auroit été impossible à M. Washington  
de l'éviter , sans une pluie qui survint , & qui  
dura vingt-quatre heures sans interruption. Il se  
fit ensuite pendant plusieurs jours des mouvemens  
de part & d'autre , le Général Américain tâchant  
d'éviter un engagement , & le Général Anglais  
faisant ses efforts pour le forcer à une bataille. Sur  
ces entrefaites , ce dernier fut informé que le Gé-  
néral Wayne , à la tête de quinze cens hommes ,  
étoit posté dans les bois à quelque distance de l'aile  
gauche de son armée , pour exécuter , sans doute ,  
quelque projet. Il détacha aussi-tôt le Général  
Major Grey avec deux régimens & de l'Infanterie  
légère , afin de le surprendre pendant la nuit.

M. Grey prit les plus grandes précautions pour  
empêcher qu'il n'y eût un coup de fusil de tiré ,  
& ordonna , dit-on , aux soldats d'ôter les pierres



1777. de leurs fusils, ne voulant se servir que de la baïonnette. Il surprit les piquets & les postes avancés sans bruit à environ une heure du matin; & les troupes étant ensuite guidées par les feux des ennemis, entrèrent dans le camp, & firent un carnage horrible, massacrant tout ce qu'elles trouvèrent devant elles. Il y eut plus de trois cents hommes de tués & de blessés, & un grand nombre de faits prisonniers. L'obscurité de la nuit sauva le reste; mais ils perdirent leurs armes & leur bagage. Comme ils ne firent presque point de résistance, puisqu'ils étoient couchés au moment de l'attaque, la perte des Anglais ne mérite pas d'être citée. Ils n'eurent qu'un Capitaine & trois soldats de tués, & environ autant de blessés.

Le Chevalier voyant qu'il ne pouvoit engager M. Washington à accepter le combat, prit les mesures nécessaires pour faire passer la rivière Schuylkill à son armée, & s'avança, le 26 Septembre, à *German-Town*. Mylord Cornwallis prit le lendemain possession de Philadelphie. C'est ainsi que cette grande ville, la capitale d'une Colonie brillante, & le siège de ce Congrès général qui donnoit des loix à toute l'Amérique Septentrionale, fut prise sans opposition. Le Congrès, à l'approche de Mylord Cornwallis, se retira à Trenton, & ensuite à la ville d'York, où il reprit ses séances.



Aussi-tôt que l'Amiral Howe, frère du Chevalier, fut informé du succès de l'armée anglaise, il prit des mesures pour conduire la flotte dans la Delaware, non-seulement afin d'être en état de coopérer avec les forces de terre, mais aussi afin de fournir à l'armée les provisions, & les autres choses dont elle avoit besoin. Le voyage fut ennuyeux & dangereux, & il falloit avoir beaucoup d'habileté pour conduire un si grand nombre de vaisseaux, sans qu'il y en eût de perdu. Comme le passage jusqu'à Philadelphie n'étoit pas encore libre, la flotte mouilla sur la rive occidentale, entre *Reedy-Island & New-Castle*. 1777.

Quand les Anglais eurent pris possession de Philadelphie, leur premier soin fut d'élever des batteries pour commander la rivière, afin de couper toute correspondance entre les vaisseaux américains & leur armée, & de garantir la ville d'une attaque par eau. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la nécessité de ce travail; car le lendemain de l'arrivée des troupes Anglaises, une frégate américaine de trente-deux canons, appelée la Delaware, mouilla à environ cinq cens pas des batteries qu'on élevoit, &, avec l'assistance d'une autre frégate & de plusieurs autres vaisseaux de moindre force, fit un feu terrible sur la ville. Il semble néanmoins que le Capitaine se conduisit fort imprudemment; car, à la mer baissante, la



1777. Delaware échoua, & on ne put plus la relever. Là-dessus les grenadiers des ennemis amenèrent leurs pièces de campagne, & dirigèrent leur feu avec tant d'effet, qu'ils obligèrent la Delaware à mettre pavillon bas; & elle fut prise par un détachement de ce corps. Les autres vaisseaux furent obligés de se retirer avec la perte d'un polacre, qui fut mis à la côte.

Les Américains avoient construit un grand nombre de machines pour rendre le passage impraticable de la rivière Delaware à Philadelphie. Dans ce dessein ils avoient élevé des ouvrages & des batteries sur une petite île plate, ou plutôt sur un banc de sable & de fange, qui s'étoit formé dans la Delaware où elle se joint à la Schuylkill, & qu'on appelloit *Mud-Island*. Sur la rive opposée, du côté de la Nouvelle Jersey, à un endroit appelé *Red-Bank*, ils avoient aussi construit un fort & une redoute bien couverte d'artillerie. Dans le canal navigable & profond entre ces batteries, ils avoient coulé plusieurs rangées de grandes machines qu'ils appelloient, à cause de leur ressemblance, chevaux-de-frise. C'étoient de grosses poutres liées ensemble, qui pointoient dans des directions différentes, & dont les extrémités étoient garnies de fer. Ces poutres étoient si pesantes & si fortes, & elles étoient coulées dans des endroits si profonds, qu'il étoit de la dernière difficulté de les



lever, & qu'elles étoient des plus dangereuses 1777.  
aux vaisseaux. D'ailleurs on ne pouvoit ni essayer  
de les lever, ni de s'ouvrir un passage, avant  
d'être maître des deux rives. A trois milles  
plus bas, ils avoient coulé d'autres machines  
de cette espèce, & étoient occupés à la construction d'ouvrages considérables pour les protéger. Ces ouvrages, quoiqu'encore imparfaits, étoient cependant pourvus d'artillerie, & commandoient la rivière du côté des Jerseys à un endroit appelé *Billing's-Point*. Ils étoient aussi soutenus de plusieurs galères, de deux batteries flottantes, d'un grand nombre de bateaux, & de quelques brûlots. En un mot, il paroissoit impossible de pouvoir remonter la Delaware, surtout lorsqu'on considère combien il est difficile à une flotte de naviguer dans les bornes étroites d'une rivière.

M. Hammond, Capitaine du *Roebuck*, qui étoit arrivé dans la Delaware avec quelques autres vaisseaux de guerre avant Mylord Howe, représenta au Général, qu'il étoit à propos de déloger les ennemis de *Billing's-Point*. Là-dessus, celui-ci détacha deux régimens sous le commandement du Colonel Stirling pour ce service. Ce détachement, ayant passé la rivière le 1<sup>er</sup> Octobre à *Chester* sous la protection des vaisseaux, s'approcha des Américains; mais ceux-ci, soit que la place ne fût pas



1777. tenable, ou que leurs forces ne fussent pas assez considérables pour la défendre, ne furent pas plutôt informés de l'approche des ennemis, qu'ils enclouèrent leurs canons, mirent le feu aux casernes, & abandonnèrent la place avec précipitation. Ce succès, & l'ardeur des officiers & des matelots, rendirent le Capitaine Hammond capable de remplir son objet. Malgré l'opposition des galères & des batteries flottantes, il leva avec beaucoup de difficulté plusieurs chevaux de-frise, & ouvrit un passage, étroit à la vérité, & dangereux pour les vaisseaux, à travers cette première barrière. Il paroît que les troupes des Etats-Unis, après s'être donné beaucoup de peine pour construire des ouvrages & faire des retranchemens, après avoir choisi dans toutes les occasions les postes les plus avantageux, ne les défendoient pas avec autant de courage qu'elles avoient montré de jugement dans leur choix, ou d'industrie dans leurs travaux. Sans cela la prise de Philadelphie auroit coûté bien cher aux Anglais.

Le Chevalier envoya un autre régiment, à *Chester*, à la rencontre du premier détachement, qui devoit le joindre sur la route, afin qu'ils escortassent ensemble un grand convoi de provisions pour le camp. La grande armée étoit toujours à *German-Town*, village fort long, à environ quatre lieues de Philadelphie, & qui, s'étendant des deux côtés de la



grande route vers le Nord, forme une rue de deux 1777. milles de longueur. La ligne du camp traversoit *German-Town* à angles droits environ au centre, l'aîle gauche s'étendant depuis la partie occidentale du village jusqu'à la rivière Schuylkill. Le front de cette aîle étoit couvert par les chasseurs Allemands, & celui de l'aîle droite par un bataillon d'Infanterie légère, & les chasseurs de la Reine; un régiment Anglais & un autre bataillon d'Infanterie légère couvroient l'entrée du village; Mylord Cornwallis étoit à Philadelphie avec quatre bataillons de grenadiers; & nous avons déjà dit qu'il y avoit trois régimens à *Chester*.

Les Américains étoient campés à la crique de Skippach, à environ cinq lieues de *German-Town*, où ils avoient reçu des renforts. Informés de l'affaiblissement de l'armée Royale par les détachemens qui étoient à *Chester* & à Philadelphie, ils formèrent un dessein auquel les Anglais ne s'attendoient nullement, & qui parut s'écarter de la précaution ordinaire du Général Washington. Au lieu d'éviter, suivant leur coutume, tout ce qui pouvoit conduire à une action, ils quittèrent leur poste avantageux, à six heures du soir, & marchèrent toute la nuit pour surprendre & attaquer les Royalistes dans leur camp à *German-Town*. Le 4 Octobre à trois heures du matin, ils furent découverts par les patrouilles des ennemis,



1777. & l'on battit aussitôt la générale. Les Républicains commencèrent à attaquer les troupes qui couvroient l'entrée de *German-Town*, & les repoussèrent avec perte dans le village. Il eurent pendant quelque tems l'avantage, & l'armée Anglaise fut à deux doigts de sa perte. Le Général Howe avoit même donné ordre de tout préparer pour l'évacuation de Philadelphie. S'ils avoient pris possession de cette place, ils auroient effectivement séparé la droite de l'armée Royale d'avec la gauche, & auroient été en état de faire beaucoup de mal aux Anglais. Dans cette extrémité le Lieutenant-Colonel Musgrave se jeta, avec six compagnies, dans une grande maison de pierres en face des Américains, & la défendit avec beaucoup de courage, quoiqu'il fût attaqué par toute une brigade, & que ces derniers eussent ensuite amené du canon. Cette mesure arrêta les progrès des Républicains, & donna le tems aux Royalistes de se reconnoître. Le Général Major Grey, & le Brigadier-Général Agnew, vinrent bientôt au secours de M. Musgrave avec sept à huit bataillons de l'aîle gauche; & le combat fut alors fort vif, jusqu'à ce que les Américains, se trouvant attaqués par deux autres régimens de l'aîle droite, furent obligés de céder au nombre, & de quitter le village. Pendant ce tems-là, l'aîle gauche des Républicains étoit vivement engagée avec l'aîle droite des Royalistes; mais lorsque le Général Grey



Grey eut passé le village , & amené l'aîle gauche , 1777.  
les premiers se retirèrent en bon ordre , emportant  
avec eux toutes leurs pièces de campagne. Mylord  
Cornwallis arriva de Philadelphie avec un escadron  
de chevaux légers , vers la fin de l'action , & trois  
bataillons de grenadiers de la même place arri-  
vèrent trop tard.

Il paroît qu'il y avoit un grand brouillard ce  
jour-là ; & les Américains attribuent leur manque  
de succès à cet événement. Ils disent que cette  
circonstance les empêcha d'observer la situation des  
Anglais , & que plusieurs de leurs régimens ti-  
rèrent les uns sur les autres , prenant leurs amis  
pour leurs ennemis ; mais ces derniers pourroient  
avoir le même prétexte , car le brouillard étoit  
également commun aux deux armées.

La perte du Général Howe fut de cinq cens  
trente-cinq hommes , tant tués que blessés. Entre  
les premiers étoient le Brigadier - Général Agnew  
& le Colonel Bird. Le nombre d'Officiers blessés  
étoit considérable. Le Général Washington eut  
deux cens hommes de tués , quatre cens de blessés ,  
& environ trois cens de faits prisonniers. Entre les  
premiers étoient le Général Nash & plusieurs autres  
Officiers. Il y eut cinquante - quatre Officiers de  
faits prisonniers. Les Colons agirent dans cette oc-  
casion sur l'offensive ; & quoiqu'ils fussent re-  
poussés avec perte , ils firent voir qu'ils n'étoient



1777. point des ennemis à mépriser qu'ils étoient capables de charger avec résolution, & de faire une retraite en bon ordre. Les Anglais commencèrent alors à perdre l'espérance qu'ils avoient conçue, de pouvoir les battre aisément en pleine campagne, & de terminer la guerre en si peu de tems.

La prise de Philadelphie n'étoit point accompagnée des avantages que les Royalistes avoient attendus de cette conquête. L'armée Américaine étoit toujours en campagne; & à moins que le passage de la Delaware ne fût libre, il étoit évident qu'ils ne pouvoient pas passer l'hiver dans cette ville. Comme le fruit de la campagne dépendoit de cette possibilité, quinze jours après la bataille, les Anglais quittèrent *German-Town*, & se rendirent à Philadelphie, cette situation étant plus propre à la réduction de *Mud-Island*, & pour coopérer avec la flotte à ouvrir le passage de la rivière. Les Américains, après l'affaire de *German-Town*, étoient retournés à leur ancien camp, à la crique de Skippach.

Les deux frères ayant pris ensemble des mesures pour se rendre maîtres de la rivière, le Général fit élever des batteries sur la rive Occidentale, ou du côté de la Pensylvanie, pour aider les vaisseaux à déloger les Colons de *Mud-Island*, dont la réduction parut alors plus difficile qu'il ne se l'étoit imaginé d'abord, parce qu'on ne pouvoit



pas l'approcher. Il ordonna aussi à un corps con- 1777.  
sidérable d'Hessois de traverser la rivière au passage  
de *Cooper*, vis-à-vis la ville, de marcher le long  
de la Delaware, & de forcer la redoute de *Red-*  
*Bank*, tandis que de l'autre côté les vaisseaux &  
les batteries attaqueroient *Mud-Island* & les forces  
maritimes des ennemis. Les Hessois étoient com-  
mandés par le Colonel Donop, brave officier,  
qui avoit acquis de la réputation dans cette guerre,  
& consistoient, outre l'infanterie légère & les  
chasseurs, en trois bataillons de grenadiers & le  
régiment de Mirbach. Les forces des Républicains  
étoient de huit cens hommes.

C'étoit le Colonel Green qui commandoit à *Red-*  
*Bank*. Il avoit à ses ordres le Chevalier Duplessis-  
Mauduit, qui agissoit comme Ingénieur & Officier  
d'artillerie. C'étoit lui qui avoit fait réduire les for-  
tifications trop étendues de *Red-Bank*, en faisant  
une coupure de l'Ouest à l'Est : ce qui les avoit  
transformées en une espèce de grosse redoute à-peu-  
près pentagone. Un bon rempart en terre, fraisé à  
hauteur du cordon, un fossé, un abatis en avant du  
fossé faisoient toute la force de *Red-Bank*.

Le 22 Octobre, M. Donop attaqua les retran-  
chemens des Républicains avec impétuosité, &  
après une action des plus vives emporta un ouvrage  
avancé; mais il trouva ces derniers mieux couverts  
dans le corps de la redoute, & leur défense plus



1777. vigoureuse, qu'il ne s'étoit imaginé. Ils se conduisirent ici avec beaucoup de bravoure. Les Hessois s'avancèrent, néanmoins, en dedans de l'ancien retranchement, laissant la rivière sur la droite. Ils étoient déjà parvenus à l'abatis, & s'efforçoient d'en arracher les branches lorsqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fusils qui les prenoit de front & en flanc; car une partie de la courtine de l'ancien retranchement formoit un faillant à l'endroit de la coupure. M. Mauduit, qui donna ici des preuves de ses talens, ainsi que de son courage, en avoit fait une espèce de caponière, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des Hessois. On voyoit à chaque instant les Officiers rallier leurs soldats, remarcher à l'abatis, & tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçoient de couper. Le Colonel fut mortellement blessé, & plusieurs de ses Officiers eurent le même sort; enfin, après une action désespérée, les Hessois furent repoussés avec grande perte. Cette attaque ne leur coûta pas moins de quatre cents hommes. Le brave Donop fut trouvé, après l'action, dans le fossé, au milieu des morts & des mourans, par le Chevalier Mauduit, qui étoit parti avec un détachement pour faire raccommoder l'abatis. Une voix s'éleva du milieu de ces monceaux de cadavres, & dit en anglais : *Qui que vous soyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel. M. Mauduit le fit aussi-tôt porter dans le



fort, où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la 1777.  
hanche fracassée. Ce jeune Officier ne s'occupait plus  
alors que des soins qu'on pouvoit donner au blessé.  
Celui-ci s'apercevant qu'il parloit mal anglais,  
lui dit : *Monsieur, vous me paroissez étranger, qui  
êtes-vous ? Officier Français, répartit M. Mau-*  
*duit. Je suis content,* repliqua Donop en français,  
*je meurs entre les bras de l'honneur même.* Ce mal-  
heureux jeune homme mourut trois jours après,  
&, lorsque M. Mauduit l'avertit de sa dernière  
heure, service qu'il avoit exigé de lui, il s'écria :  
*C'est finir de bonne heure une belle carrière ; mais je*  
*meurs victime de mon ambition & de l'avarice de*  
*mon Souverain.* Le Colonel Donop étoit un des  
plus beaux hommes de l'armée.

Les vaisseaux de guerre & les frégates, ayant avec  
difficulté passé la première barrière, attaquèrent  
*Mud-Island* dans le tems que le Colonel Donop  
étoit à *Red-Bank* ; mais la fortune ne leur fut pas  
plus favorable qu'à lui. Les vaisseaux ne purent  
approcher assez près pour faire aucun effet sur les  
ouvrages des ennemis, & les machines que ces  
derniers avoient coulées dans la rivière, en avoient  
même altéré le canal. Par ce moyen, l'*Augusta* &  
la corvette *la Merlin* échouèrent à quelque dis-  
tance des chevaux de frise, & ne purent être re-  
levés. Les Américains, s'apercevant de cette cir-  
constance, envoyèrent aussi-tôt quatre brûlots, l'un



1777. après l'autre , pour mettre le feu à l'*Augusta*. Ce navire prit feu , peu de tems après , durant l'action : ce qui obligea les autres à se retirer avec la plus grande précipitation , pour éviter les effets de l'explosion. Dans cette extrémité , la *Merlin* fut aussi évacuée ; & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on sauva la plus grande partie de l'équipage de l'*Augusta* : le second Lieutenant , le Chapelain , & un bon nombre de matelots périrent dans les flammes.

Le mauvais succès de cette entreprise ne découragea pas les Généraux Anglais : ils prirent d'autres mesures , & firent tous les préparatifs nécessaires pour réussir. De leur côté , les Républicains connoissant de quel avantage il leur étoit d'empêcher la communication de la flotte & de l'armée , n'épargnèrent rien pour mettre ces forts en état de défense.

Le Chevalier Howe fit porter du canon dans une petite isle appelée *Province-Island* , où on éleva des batteries qui incommodèrent terriblement les Américains dans *Mud-Island*. Le 15 Novembre , tout étant disposé pour l'attaque , les vaisseaux de guerre l'*Isis* & le *Somerset* entrèrent dans le canal de l'Est , pour attaquer les ouvrages de front ; plusieurs frégates s'approchèrent d'un nouveau fort du côté des Jerseys , près de la crique Manto ; & deux autres bâtimens , avec des pièces de vingt-quatre , passèrent successivement le canal



étroit du côté occidental, derrière *Hog - Island* : 1777.  
chose qui fut de la dernière importance, parce  
que ces deux vaisseaux & les batteries de *Province-*  
*Island* enfiloient les principaux ouvrages de *Mud-*  
*Island*. Les fortifications n'étoient pas considérables  
de ce côté là, parce que les Américains ne croyoient  
pas qu'il fût possible à des vaisseaux de passer par  
ce canal étroit, d'autant plus qu'il n'y avoit presque  
pas d'eau; mais, par une fatalité qu'ils n'avoient  
point prévue, les eaux contrariées depuis long tems  
par les chevaux de frise, du côté oriental, s'étoient  
rassemblées par le canal de *Hog - Island*. C'est ce  
qui avoit permis aux Anglais d'y faire passer ces  
deux vaisseaux qui tournèrent le fort *Mifflin*, &  
prirent les batteries à revers. Une furieuse canon-  
nade commença alors de part & d'autre, & dura  
jusqu'au soir. Enfin les Américains ne pouvant se  
défendre plus long tems contr'une force si redou-  
table, s'appercevant que les Anglais faisoient des  
préparatifs pour forcer les ouvrages le lendemain  
matin, & voyant qu'ils n'étoient plus tenables,  
mirent le feu à leurs provisions, & se retirèrent  
pendant la nuit.

Deux jours après, Mylord Cornwallis passa,  
avec un détachement, de *Chester* à *Billing's-Point*,  
où il fut joint par un corps de troupes de *New-*  
*York*. Il s'avança ensuite à *Red-Bank*, qui fut  
abandonné à son approche, les Républicains lais-



1777. fant derrière eux leur artillerie, grand nombre de boulets & de provisions.

Leurs vaisseaux, étant alors sans protection des deux côtés de la rivière, devoient tôt ou tard tomber entre les mains des ennemis. Plusieurs de leurs galères, pour éviter cette disgrâce, profitant de l'obscurité de la nuit, passèrent les batteries de Philadelphie, & remontèrent la rivière; mais les Anglais, s'en étant apperçus, équipèrent la frégate dont ils s'étoient emparés, & prirent les mesures nécessaires pour empêcher les autres de passer. Dans cette extrémité les Colons y mirent le feu, & en brûlèrent dix-sept. Malgré tous ces avantages, la saison étant si avancée, tout ce que le Chevalier Howe put faire, fut de trouver un passage pour de petits bateaux de transport : ce qui fut néanmoins très-utile à l'armée.

Le Général Washington, ayant été pendant ce tems-là renforcé par quatre mille hommes de l'armée du Nord, s'avança, à quatorze milles de Philadelphie, à un endroit appelé *White-Marsh*, où il campa dans une forte position, ayant à sa droite la crique de *Wassahichen*, & devant lui *Sandy-Run*. Ce mouvement semblant indiquer quelque dessein, le Général Howe s'imagina que les renforts l'engageroient, peut-être, à hasarder une bataille pour le recouvrement de Philadelphie. Comme c'étoit tout ce qu'il désiroit lui-même, il



fortit de cette ville le 4 Décembre au soir, & prit 1777.  
poste à *Chestnut-Hill* le lendemain matin, en face  
de la droite des Américains. Voyant qu'ils ne pou-  
voient point être attaqués de ce côté-là, il changea  
sa position vers le centre & la gauche. Il y eut quel-  
ques petites escarmouches; après quoi, étant con-  
vaincu qu'il n'y avoit pas moyen de les engager à  
une bataille, & son armée ayant beaucoup à souf-  
frir de la rigueur de la saison, car ses soldats  
n'avoient point pris de tentes avec eux, il retourna,  
le 8, à Philadelphie, pour y établir ses quartiers  
d'hiver.

M. Washington quitta alors son camp de *White-Marsh*, & prit poste à *Valley-Forge* sur la *Schuyl-kill*, à environ cinq lieues de Philadelphie. Rien ne montre plus l'influence que ce Général avoit sur ses soldats que d'avoir pu les engager à passer l'hiver dans des barraques, & à en supporter toutes les rigueurs en pleine campagne. Cette circonstance démontroit aussi que les Américains étoient prêts à tout souffrir, plutôt que de se soumettre à la force.

Telle fut l'issue de la campagne sur la Delaware; campagne qui devoit donner à penser aux Ministres de la Grande-Bretagne, & leur faire voir, que la conquête de l'Amérique étoit impraticable; car leurs armées avoient été victorieuses par-tout, excepté à *Red-Bank*; & cependant tout ce qu'elles avoient obtenu par tant de succès répétés, étoit la



1777. conquête de Philadelphie, tandis que les Américains restoient toujours maîtres des pays d'alentour. Ils pouvoient voir, outre cela, que, quoique ces derniers fussent toujours en état d'attaquer l'armée royale quand ils le jugeoient à propos, les Généraux Anglais n'étoient point capables de les engager à une bataille sans leur consentement. Ces réflexions donnèrent beaucoup de chagrin aux habitants de la Grande-Bretagne, & ils commencèrent alors à désespérer de conquérir les Colonies.

---

## CHAPITRE XI.

**A**PRÈS avoir raconté ce qui se passoit au Midi, il faut à présent tourner les yeux vers le Nord, où le Général Burgoyne commandoit une armée d'environ dix-mille hommes bien équipés, & munis d'une artillerie formidable. Ce Général, espérant d'être joint par un grand nombre de Canadiens, avoit pris avec lui des armes, des provisions, & bien d'autres choses, pour les armer. Il avoit aussi engagé les Indiens à prendre parti contre les Colons, & n'attendoit pas peu de succès de cette mesure, connoissant la crainte qu'inspiroient ces Sauvages dans les pays civilisés. Pour justifier cette démarche, qui faisoit horreur aux personnes impartiales de la Grande-Bretagne, qui connoissent



la barbarie & l'inhumanité avec laquelle ces peuples 1777.  
font la guerre, il dit, qu'elle étoit absolument  
nécessaire, & qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il  
falloit choisir l'amitié des Indiens, où s'exposer à  
leur inimitié, puisqu'ils étoient fortement sollici-  
tés par le Congrès de prendre parti pour les Répu-  
blicains.

Le Général Burgoyne étoit secondé par d'excel-  
lens Officiers, &, entr'autres, par le Général-Major  
Phillips, qui avoit servi avec honneur en Alle-  
magne, par MM. Frazer, Powel & Hamilton, le  
Baron Reidesel & le Brigadier-Général Specht.  
Ses troupes étoient bien disciplinées, & en bon  
état.

Le Colonel Saint-Leger, à la tête de huit cens  
hommes, ayant avec lui le Chevalier Johnson,  
né en Amérique, & qui a beaucoup de pouvoir  
sur les Indiens, conduisoit une autre expédition  
sur la rivière Mohawk. Il fut joint quelque tems  
après par un gros corps de Sauvages, dont les Offi-  
ciers étoient Anglais & Américains; & la garde du  
Canada fut laissée à une force d'environ quatre  
mille hommes.

L'armée étant enfin arrivée à la rivière Bouquet  
sur la côte occidentale du lac Champlain, le Gé-  
néral Burgoyne assembla un Congrès des Chefs  
Indiens, &, suivant la coutume de ces peuples,  
leur donna une fête de guerre, le 21 Juin. Il leur



1777. fit ensuite un discours pour exciter leur ardeur dans la cause commune, & pour empêcher les effets de leur férocité naturelle. Il leur dit qu'il falloit épargner les vieillards, les femmes, les enfans & les prisonniers, & ne tuer que ceux qu'ils trouveroient les armes à la main; qu'il leur permettoit de balafrer ceux qu'ils avoient tués en bataille; mais qu'ils devoient regarder les blessés & même les mourans comme sacrés, & que, sous quelque prétexte que ce fût, il ne leur permettroit point de les assassiner. Il leur promit une compensation pour les prisonniers, & les avertit qu'il leur feroit rendre compte de ceux qu'ils tueroient de sang-froid. Ces instructions adoucirent en quelque sorte leur férocité, mais ne furent pas capables d'empêcher bien des cruautés.

M. Burgoyne publia peu après un manifeste pour jeter la crainte & la terreur dans l'esprit des Américains. Il représenta le nombre de Sauvages qu'il avoit à son service, & rappella aux Colons les effets terribles de la rage de ces barbares. Il déploya les forces de terre & de mer, que le Gouvernement Britanique étoit prêt à faire fondre sur l'Amérique. Il peignit avec les couleurs les plus hideuses la conduite des nouveaux Gouverneurs & du Congrès, & les accusa d'injustice, de cruauté, de persécution, & de tyrannie. Il offrit de l'encouragement & de l'emploi à ceux qui contribueroient



à sauver leur patrie de l'esclavage, & à rétablir 1777 dans les Colonies le Gouvernement légitime. Il promet de protéger ceux qui resteroient tranquillement dans leurs habitations, & menaça de toutes les horreurs de la guerre ceux qui continueroient dans la rebellion.

L'armée s'étant arrêtée très-peu de tems à *Crown-Point* pour établir des magasins & des hôpitaux, travailla de concert avec les forces maritimes, dans le dessein d'investir Ticonderoga. Cette forteresse est située sur la côte occidentale du lac Champlain, à quelques milles de ce passage étroit, par lequel les eaux du lac George tombent dans le premier. Elle est bâtie sur un angle qui est environné d'eau & de rochers, excepté d'un côté; & de ce côté elle est couverte d'un marais fangeux, & de lignes de circonvallation, faites par les Français du tems qu'ils étoient maîtres de ce poste. Les Américains avoient ajouté d'autres ouvrages & un fort à ces lignes.

Ils avoient, outre cela, d'autres forts à la gauche, vers le lac George, & de nouveaux ouvrages à la droite de ces lignes. A l'Est du passage étroit, & vis-à-vis de Ticonderoga, ils s'étoient donné beaucoup de peine à fortifier une colline élevée, qu'ils appellèrent Mont Indépendance. Sur le sommet de ce mont ils avoient élevé des fortifications, qui renfermoient des casernes, & les avoient bien mu-



1777. nies d'artillerie. Le pied du mont qui touchoit les eaux du lac à l'Occident étoit couvert de retranchemens, & une batterie dans le milieu de la colline défendoit ces ouvrages. Avec leur industrie ordinaire, ils avoient joint ces deux forts par un pont de communication jetté sur le passage. Ce pont, comme la plupart de tous leurs ouvrages, avoit coûté beaucoup de travail & de tems. Il étoit soutenu de vingt-deux gros pieux enfoncés dans l'eau à distances égales, & le vide qu'il y avoit entre ces pieux, étoit rempli par des radeaux d'environ cinquante pieds de long & douze de large, bien joints ensemble par de gros verroux & de grandes chaînes; & ainsi attachés aux pieux. Du côté du lac Champlain, le pont étoit défendu par une barre composée de plusieurs pièces de bois unies ensemble par des doubles chaînes d'un pouce & demi de grosseur, de sorte que, par ce moyen, ils avoient une communication facile entre les deux forts, & coupoient tout passage par eau du côté du Nord.

Malgré la force apparente de Ticonderoga, ce fort est entièrement commandé par un mont appelé *Sugar-Hill*; ce qui fit que les Républicains tinrent conseil pour savoir si on devoit fortifier cette dernière place; mais leurs ouvrages étoient déjà trop étendus pour la petitesse de la garnison. Ils espéroient d'ailleurs que la difficulté d'en ap-



procher, & l'inégalité de sa surface empêcheroient 1777.  
les ennemis de profiter de sa situation.

Il feroit difficile de dire exactement le nombre de foldats qui compofoient la garnifon de ces deux forts ; il paroît par la lettre du Général Saint-Clair au Congrès, & les réfolutions du Conseil de guerre, qu'il n'étoit que de trois mille hommes, y compris neuf cens miliciens, dont l'engagement devoit expirer dans peu, qu'ils étoient mal habillés, & encore plus mal armés, manquant fur-tout de baïonnettes, armes fi néceffaires dans la défenfe des lignes & des retranchemens.

Dans un détail des affaires de la campagne, envoyé du Bureau de la guerre de la province de Maffachufet aux Ministres Plénipotentiaires des Etats-Unis à la Cour de France, on fait monter les forces de Saint-Clair à cinq mille hommes bien équipés & bien armés. Il faut néanmoins remarquer que l'on y parle avec beaucoup d'amertume de la conduite de ce Général, comme il avoit lui-même fait auparavant dans une lettre qu'il écrivit au Congrès, touchant la conduite de deux de fes régimens. D'ailleurs il eft probable que, dans une relation de leurs affaires, publiée pour opérer fur les fentimens d'un peuple dont ils avoient déjà reçu des bienfaits effentiels, & dont ils en attendoient de plus grands, ils feront tomber le blâme fur un malheureux Officier, plutôt que d'avouer la fai-



1777. blesse de leurs conseils , ou le peu d'efficacité de leurs armes.

L'armée Anglaise s'avança vers l'objet de sa destination avec beaucoup d'ordre , & de précaution des deux côtés du lac, la force maritime au centre, jusqu'à ce que les Républicains furent environnés par les forces de terre. Alors les frégates & les bateaux armés mouillèrent hors de portée de canon des batteries. Le 2 Juillet, l'aîle droite des Royalistes s'approcha plus près du côté de Ticonderoga , & les Américains abandonnèrent aussi-tôt leurs ouvrages , après avoir mis le feu aux fortifications & aux moulins à scie , vers le lac George. Ainsi , sans sortie , sans interruption , & sans faire la moindre résistance , ils permirent au Général Phillips de prendre possession du poste avantageux de *Mount-Hope* , qui , outre qu'il commandoit leurs lignes , coupoit entièrement leur communication avec ce lac. Ils montrèrent en tout le même défaut de vigueur , excepté en faisant un feu continuel d'artillerie , qui n'étoit d'aucun service , & auquel on ne répondit pas.

Les Anglais faisoient cependant tant de diligence dans la construction de leurs ouvrages , & l'établissement de leurs postes , que , le 5 , le fort étoit presque investi des deux côtés du lac. *Sugar-Hill* , & les avantages qu'il offroit , étoient si importants qu'ils se résolurent d'y élever une batterie, malgré



malgré le travail que cette entreprise exigeoit. Il 1777.  
fallut faire un chemin qui conduisît au sommet  
du mont, & applanir ensuite ce même sommet.  
Le Général Phillips se chargea de ce soin, & fut  
si attentif à cet ouvrage, qu'il ne tarda pas à mettre  
cette place en état de recevoir de l'artillerie.

Les Américains tinrent ce jour-là un Conseil de  
guerre. Il y fut représenté que la garnison n'étoit  
pas suffisante pour la moitié des ouvrages, & que,  
comme elle étoit obligée d'être constamment de  
service, il lui étoit impossible de soutenir cette  
fatigue pendant long-tems; que les batteries des  
ennemis étant prêtes à s'ouvrir, & la place pouvant  
être investie de tous côtés en vingt-quatre heures,  
le seul moyen de sauver les troupes étoit d'évacuer  
les postes. Cette résolution fut unanimement ap-  
prouvée du Conseil, & la place évacuée pendant  
la nuit.

Il y a ici des erreurs de la part des Généraux  
Américains, que tout le monde peut voir. Si leurs  
forces n'étoient pas suffisantes pour la défense des  
ouvrages, pourquoi ne prirent-ils pas cette résolu-  
tion plutôt? Pourquoi ne retirèrent-ils pas les  
troupes, l'artillerie & les provisions, & ne détrui-  
sirent-ils pas les fortifications avant l'arrivée des  
ennemis? Pourquoi attendirent-ils jusqu'à ce qu'ils  
furent presque entourés, & lorsque leur retraite  
étoit plus pernicieuse au bien de l'Etat, que si la



1777. place avoit été prise d'assaut? Ce sont des questions auxquelles je ne vois pas de réponse.

Le bagage de la garnison, l'artillerie & les provisions, qu'ils eurent le tems d'emporter, furent embarqués dans deux cens bateaux, & envoyés vers *Skenesborough*, sous l'escorte de cinq galères armées. La plus grande partie des troupes prit le chemin de *Castle - Town* pour se rendre à la même place par terre. Les Américains laissèrent, dans la place, environ cent pièces de canon, & un grand nombre de provisions de guerre & de bouche.

Le jour n'eut pas plutôt découvert la fuite des Républicains, que le Brigadier-Général Frazer, à la tête de sa brigade d'Infanterie légère & des grenadiers, commença à les poursuivre par terre, ainsi que le Général Reidesel, avec les troupes de Brunswick, tandis que le Général Burgoyne conduisit lui-même la poursuite par eau. Les Anglais travaillèrent avec une diligence incroyable à couper le pont qui leur barroit le passage, & leurs efforts eurent tant d'effet que ce fameux pont, qui avoit été dix mois à construire, fut détruit en moins de dix heures; car, à neuf heures du matin, non-seulement les bateaux armés, mais même deux frégates avoient déjà traversé le passage étroit. En un mot, la poursuite fut si vive qu'à environ trois heures après midi, une partie des bateaux attaqu



les galères des Colons , près des chutes de *Skenesborough*. 1777.

Ceux-ci se défendirent quelque tems avec courage ; mais lorsqu'ils apperçurent les frégates , ils furent entièrement désespérés , & firent sauter trois de leurs galères. Les deux autres furent prises. Ils mirent aussi le feu aux forts qu'ils avoient en cet endroit , à leurs moulins & à leurs bateaux , & se retirèrent du mieux qu'ils purent vers la crique *Wood*. Cette conduite acheva la ruine de leur armée ; car , ayant brûlé leurs provisions , ils furent obligés de s'enfoncer dans les bois sans autre chose que leurs armes. L'épouvante & la confusion s'étoient également emparées des troupes de terre. Les soldats avoient perdu toute confiance en leurs Officiers , & il n'étoit guère possible de maintenir la discipline dans de pareilles circonstances.

Le Brigadier-Général Frazer continua la poursuite avec vigueur durant tout le jour ; & ayant appris que l'arrière-garde de l'ennemi , commandée par le Colonel Francis , l'un des plus braves de leurs Officiers , n'étoit pas bien loin , il ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes. Le lendemain , 7 Juillet , à cinq heures du matin , il joignit les Américains , qu'il trouva bien postés dans un terrain avantageux , & beaucoup supérieurs en nombre. Comme il attendoit à tout moment le Général Reidesel , il commença aussi-tôt



1777. l'attaque, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Le courage de leur Commandant, & la bonne opinion qu'ils avoient de son habileté, leur fit faire ici une plus forte résistance qu'on auroit dû l'attendre de l'état déplorable où ils se trouvoient. Le combat fut long & obstiné, & demeura incertain jusqu'à l'arrivée des Allemands. Alors les Américains prirent la fuite de tous côtés, laissant leur brave Colonel, plusieurs autres Officiers, & deux cens soldats morts sur la place. Il y en eut environ autant de faits prisonniers. On dit que le nombre de blessés montoit à six cens; dont plusieurs périrent dans les bois. Le nombre des blessés & des morts prouve qu'ils se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté. Je n'ai pu savoir au juste quelle fut la perte des Anglais dans cette occasion; mais il est probable qu'elle ne fut pas moins grande, si on considère d'ailleurs qu'ils étoient à découvert, & les Républicains retranchés.

Saint-Clair, avec l'avant-garde, étoit alors à *Castle-Town*, environ six millés plus loin. Aussi-tôt qu'il apprit cette défaite, & la destruction des bateaux, dans la crainte d'être intercepté au fort Anne, il s'enfonça dans les bois sur la gauche, incertain s'il devoit prendre la route de la Nouvelle Angleterre, ou du fort Edward. Pendant ces actions, le Colonel Hill avoit été détaché vers le fort Anne pour intercepter les fuyards : & une



partie de l'armée étoit employée à transporter des bateaux au-delà des chutes , pour faciliter les mouvemens nécessaires à déloger les Américains de ce fort. 1777.

Dans cette expédition , il fut attaqué par un corps considérable de Républicains qui , trouvant leurs efforts inutiles pour forcer la position avantageuse qu'il avoit choisie , essayèrent d'entourer ses troupes ; ce qui le mit dans la nécessité de changer son ordre de bataille dans la chaleur de l'action. Le combat fut long & obstiné ; les Royalistes donnèrent ici des preuves de leur discipline & de leur courage , en se défendant contre un nombre beaucoup supérieur. Enfin , après une attaque de trois heures , les Républicains cessèrent , & , ayant mis le feu au fort Anne , marchèrent avec précipitation vers le fort Edward sur la rivière du Nord.

Telle étoit la rapidité des succès de l'armée du Général Burgoyne , qui chassoit , & dissipoit tout devant elle. Il n'est pas surprenant que les Officiers & les simples soldats aient été vains de leur bonne fortune , & se soient imaginés que rien ne pouvoit résister à leur bravoure. Il n'est pas non plus surprenant , que , pour les mêmes raisons , ils aient regardé leurs ennemis avec le dernier mépris , & pensé voir bientôt la fin de leurs travaux , qu'ils aient cru déjà être maîtres d'Albany , & qu'ils aient considéré la réduction des Provinces



1777. Septentrionales comme une chose des plus faciles.

En Angleterre, les *Tories* étoient dans la plus grande joie, & les Américains étoient même perdus de réputation dans l'esprit des *Whigs*. Tout ce que leurs ennemis leur avoient reproché, de n'être que des poltrons & des gens pusillanimes, commençoit alors à être cru, & leurs amis avoient peur qu'une plus longue résistance ne servît qu'à rendre les termes de leur soumission plus durs. Tels étoient les effets de la perte des deux grandes clefs de l'Amérique Septentrionale, Ticonderoga & les lacs.

Le Général Burgoyne resta quelques jours à *Skenesborough* pour attendre l'arrivée des tentes, du bagage, & des provisions. Pendant ce tems-là, rien n'étoit épargné pour ouvrir des chemins afin de s'avancer vers l'ennemi du côté du fort Anne. Les Anglais levoient à la crique *Wood* les arbres, les pierres, & les autres obstacles que l'ennemi avoit mis; & tâchoient de faire un passage pour les bateaux. A Ticonderoga ils étoient aussi occupés à transporter, par terre, dans le lac George, plusieurs bateaux armés, & des provisions de bouche. En un mot, il y avoit dans l'armée de M. Burgoyne la plus grande émulation : chose absolument nécessaire pour venir à bout de tous leurs travaux, & pour surmonter les difficultés qu'ils avoient à combattre.



Le Général Schuyler étoit au fort Edward sur la 1777.  
rivière du Nord où il s'efforçoit d'assembler la mi-  
lice, & avoit été joint par Saint-Clair avec les débris  
de son armée, qui avoit pris un long détour dans  
les bois, où il avoit souffert considérablement du  
mauvais tems, des mauvais chemins, & du manque  
de provisions. Il y avoit aussi plusieurs autres fuyards  
d'arrivés ; mais ils avoient autant besoin d'armes,  
& de munitions, que de courage pour s'en ser-  
vir.

Quoique la distance du fort Anne au fort Ed-  
ward ne fût pas considérable, cependant le pays est  
naturellement si sauvage, & les Américains avoient  
mis tant d'art à en augmenter les difficultés natu-  
relles, que le progrès de l'armée Anglaise étoit  
fort lent, & demandoit beaucoup de travail. Il est  
à peine croyable que des troupes actives, élevées  
d'ailleurs par leurs succès, & n'ayant point d'enne-  
mis pour les arrêter, n'aient été capables de faire  
qu'un mille, ou deux, par jour. Rien cependant  
n'est plus vrai, quelque extraordinaire que cela  
paroisse. Outre que le pays est désert, & presque  
impraticable, les Colons avoient coupé de gros  
arbres des deux côtés de la route, dont les branches  
se joignoient ensemble, & étoient entrelacées, de  
forte que les Anglais étoient obligés de lever ces  
difficultés dans les endroits où ils ne pouvoient  
point prendre d'autre direction. Ajoutez à cela,



1777. que les routes étoient si interrompues de criques & de marais, qu'ils n'eurent pas moins de quarante ponts à construire, outre plusieurs à réparer, & l'un d'eux d'une demi-lieu, sur un marais. Les Républicains étoient trop faibles, trop découragés & probablement trop effrayés des Indiens, pour augmenter les difficultés. Il y avoit, à la vérité, tous les jours quelques escarmouches; mais ils étoient continuellement battus.

En retournant par la rivière du Sud à Ticondoga, le Général Burgoyne auroit évité la plupart de ces difficultés; car alors il auroit pu embarquer son armée sur le lac George, & de-là procéder vers le fort du même nom, qui est situé à sa source, d'où il y a un grand-chemin qui conduit au fort Edward. Il s'imagina, & peut-être avec raison, qu'arrêter des troupes au milieu de la victoire, c'étoit donner le tems aux ennemis de revenir de leur terreur panique, & refroidir l'ardeur des vainqueurs. D'ailleurs il s'attendoit à trouver de la résistance au fort George; au lieu, qu'en marchant directement, comme il faisoit, il avoit espoir que la garnison, craignant d'être entourée, abandonneroit ce poste sans combattre.

Le 30 Juillet, à l'approche des Royalistes, les Républicains abandonnèrent le fort Edward, & se retirèrent à Saratoga. Il est plus aisé de concevoir, que d'exprimer, l'enthousiasme de l'armée



& du Général à leur arrivée sur la rivière du Nord, 1777. qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs désirs. Comme les ennemis, selon que M. Burgoyne l'avoit prévu, avoient quitté le fort George, & brûlé leurs vaisseaux, le lac étant alors libre, les Anglais avoient déjà transporté à ce poste grand nombre de provisions de guerre & de bouche de Ticonderoga. Le Général employa aussi-tôt ses troupes à transporter ces objets avec de l'artillerie, & des bateaux, sur la rivière, pour servir aux opérations futures.

Rien ne sauroit égaler l'étonnement & la terreur que la perte de Ticonderoga excita dans les provinces de la Nouvelle Angleterre. Le manifeste de M. Burgoyne, qui augmentoit le nombre & le pouvoir des Indiens, contribuoit peut-être plus que toute autre chose à ces effets. Il est cependant bien remarquable qu'au milieu de tous ces dangers, elles ne montrèrent point la moindre disposition à se soumettre. Les Gouverneurs, ainsi que le Congrès, agirent, au contraire, avec fermeté, & prirent des résolutions vigoureuses pour arrêter les progrès de l'ennemi. M. Arnold fut envoyé sur-le-champ au secours de Schuyler, avec un train d'artillerie. A son arrivée il retira l'armée de Saratoga, & prit poste à *Still-Water*, qui est situé entre cette première place, & l'embouchure de la rivière Mohawk, où elle se décharge dans la rivière du Nord.



1777.

Ce mouvement étoit, afin d'être plus à portée de s'opposer au Colonel Saint-Leger, qui s'avançoit par la Mohawk. Ses forces s'augmentèrent de jour en jour; à quoi les outrages des Sauvages ne contribuèrent pas peu; car, malgré les défenses du Général Anglais, ces barbares étoient trop enclins à la cruauté, pour pouvoir être contenus. Amis, ou ennemis, devenoient la proie de leur férocité. Entr'autres excès, le meurtre de Mademoiselle Macrea, qui arriva peu de tems après, remplit tout le monde d'horreur. Chaque circonstance de cette action abominable servoit à en augmenter la noirceur. Cette Dame étoit dans l'innocence de la jeunesse, & d'une beauté parfaite. Son père étoit attaché à la cause du Roi, & le jour de sa mort, elle devoit épouser un Officier Anglais.

Les Républicains prirent de-là occasion de noircir les Royalistes. Les cruautés de ces Sauvages, & la cause dans laquelle ils étoient engagés, furent mises sous le même point de vue. En détestant l'armée qui acceptoit de pareils Alliés, ils condamnoient en même tems le Gouvernement qui se servoit de tels auxiliaires dans une guerre civile; s'efforçant par-là, non point de soumettre, mais d'exterminer un peuple, qu'ils prétendoient respecter, & vouloir ramener dans le devoir.

Le Général Gates, pendant ce tems-là, étoit occupé à aggraver, par des écrits, les atrocités



des Indiens, & à exciter le ressentiment du peuple. 1777.

Par ce moyen, les avantages que M. Burgoyne espéroit tirer de leur assistance, furent contrebalancés, ou plutôt la présence de ces barbares produisit un effet contraire à celui qu'il en attendoit. Les Habitans des provinces voisines de l'armée n'eurent plus d'autre choix que celui d'avoir recours aux armes. Chaque particulier apperçut alors la nécessité où il étoit de devenir soldat pour un tems, non-seulement pour sa propre sûreté, mais encore pour la défense & la protection de ceux qui lui étoient plus chers que la vie. Ainsi il sortit des soldats en abondance des bois, des montagnes, & des marais, qui sont, dans ce pays-là, remplis de plantations & de villages.

Les Américains reprirent courage; &, lorsque leurs troupes réglées étoient, pour ainsi dire, anéanties, leur milice produisit des forces beaucoup plus grandes & plus formidables.

En même tems les Anglais commencèrent à éprouver des difficultés, qui augmentèrent à mesure qu'ils s'avancèrent, jusqu'à ce qu'à la fin elles devinrent insurmontables.

Depuis le 30 Juillet, jusqu'à la mi-Août, ils furent continuellement employés à apporter des bateaux & des provisions, du fort Saint-George à la rivière du Nord, distance d'environ six lieues. Les chemins étoient si mauvais, & il tomba tant de pluie pendant ce tems-là, qu'après les plus grands



1777. efforts , durant quinze jours de fuite, il n'y avoit pas de provisions pour plus de dix jours dans les magasins, ni plus de dix bateaux dans la rivière.

Tandis qu'ils luttoient contre ces difficultés, ils reçurent avis que le Général Saint-Leger conduisoit ses opérations contre le fort Stanwix. Le Général vit qu'un mouvement rapide dans une conjoncture si critique seroit de la dernière importance. Si les Américains remontoient la Mohawk, & que Saint-Leger réussît, ils se trouveroient entre deux feux, ou, en tous cas, l'armée Anglaise seroit entr'eux & Albany, de sorte qu'ils auroient été forcés d'en venir aux mains, ou de passer la rivière, & de se retirer dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, situées de ce côté-là. Si, au contraire, ils abandonnoient le fort Stanwix à son sort, & se retiroient vers Albany, le pays des Mohawks demeureroit tout ouvert, & la jonction avec Saint-Leger établie. La nécessité de ce mouvement étoit évidente; mais la difficulté étoit de l'exécuter.

Il n'étoit point praticable de maintenir une communication avec le fort George durant tout le tems d'une marche si étendue, & tandis que la distance des troupes augmentoit tous les jours. L'armée étoit trop faible pour former une chaîne de postes d'une telle longueur; des escortes continues pour chaque convoi auroient encore été plus incommodes; & l'ennemi étoit capable, à



tous momens , de rompre la ligne de communica- 1777  
tion. Il falloit donc, ou trouver d'autres ressources,  
ou abandonner ce projet.

Le Général Burgoyne étoit informé que les  
Républicains recevoient beaucoup de bétail de la  
Nouvelle Angleterre , qui , après avoir passé la  
rivière Connecticut , prenoit la route de Man-  
chester , & d'Arlington , & étoit déposé à un petit  
village , appelé Benington , jusqu'à ce que leur  
armée en eût besoin. Benington est situé entre les  
fourches de la rivière Hofick , avant qu'elle prenne  
ce nom , & à environ six lieues & demie à l'Est  
de la Hudson. Ils avoient , outre cela , dans cet  
endroit un dépôt de toutes sortes de provisions  
de guerre & de bouche , & , ce qui auroit été d'un  
grand service aux Royalistes , un nombre considé-  
rable de charriots , dont ceux-ci avoient grand be-  
soin. Cette place étoit gardée par un corps de mi-  
lice , dont le nombre varioit tous les jours. La prise  
de ce village auroit levé toutes les difficultés qui  
arrêtoient les opérations des Anglais , & les au-  
roient mis en état de continuer leur marche sans  
délai. M. Burgoyne résolut donc de tâcher de sur-  
prendre la place , & confia l'exécution de cette en-  
treprise au Lieutenant-Colonel Baum , Allemand  
de nation. La force destinée à ce service étoit de  
cinq cens hommes.

Pour faciliter cette opération , & être à portée de



1777. profiter du succès, l'armée prit poste sur la rive Orientale de la Hudson, presque vis-à-vis Saratoga, où elle fit passer plusieurs détachemens par le moyen d'un pont de radeaux. En même tems un corps de grenadiers de Brunswick, d'Infanterie légère, & de chasseurs, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Breyman, se posta à *Battenkill* pour soutenir Baum, s'il étoit nécessaire. Celui-ci, dans sa marche, rencontra un convoi de bétail & de provisions, qu'il prit sans difficulté, & l'envoya au camp. Le défaut de voitures & de chevaux, joint aux mauvais chemins, le retarda cependant si fort, que les Américains furent informés de son dessein, & eurent le tems de se préparer à le recevoir. A son approche du village, il apprit que les ennemis étoient en trop grand nombre pour être attaqués avec succès, & se posta avantageusement près des moulins de Santcoick, dans un endroit qu'on appelle la crique Walloon, à environ quatre milles de Bennington. Il envoya ensuite avis au Général de sa situation. M. Breyman reçut aussitôt ordre de joindre Baum; mais la bonne fortune des Anglais commença pour lors à changer. Breyman fut tellement retardé par le mauvais tems, les mauvais chemins, & la difficulté de traîner son artillerie dans un pays presque impraticable, qu'il fut deux jours à faire huit lieues, quoiqu'il fit les plus grands efforts.



Le Général Starke, qui commandoit la milice 1777.  
Américaine à Benington, résolut de ne point attendre la jonction des deux partis, & avança le matin du 16 Août, tandis que Breyman étoit embarrassé dans la route, pour attaquer Baum dans ses retranchemens. Le Colonel se défendit courageusement; mais ses petits ouvrages furent enfin emportés de tous côtés, & deux pièces de canon qu'il avoit avec lui tombèrent entre les mains des ennemis. La plupart des Indiens & des Canadiens se réfugièrent dans les bois. Les dragons Allemands, n'ayant plus de munitions, M. Baum les mena à la charge, l'épée à la main; mais ils furent bientôt obligés de céder au nombre, & se rendirent prisonniers de guerre, le brave Lieutenant-Colonel ayant été blessé dans ce dernier effort.

Breyman, qui n'avoit pas la moindre connoissance de cette action, arriva, près de la même place, à environ quatre heures du soir, où, au lieu de trouver ses amis, il se vit attaqué de tous côtés. Malgré la fatigue de ses troupes, elles se comportèrent avec vigueur, & délogèrent les Américains de deux ou trois postes. Elles furent néanmoins à la fin obligées de se retirer du mieux qu'elles purent, après avoir tiré toutes leurs munitions, laissant derrière elles deux pièces d'artillerie. L'obscurité favorisa leur retraite, sans quoi elles au-



1777. roient probablement eu le même sort que le détachement du Lieutenant-Colonel Baum.

La perte des Royalistes dans ces deux combats, fut de six cens hommes; mais c'étoit-là le moindre de leurs maux. La réputation & le courage que cette victoire donna à la Milice, voyant qu'elle étoit capable de battre des troupes réglées, & que ni les Allemands, ni les Anglais n'étoient point invincibles, fut de beaucoup plus de conséquence. C'étoit la première fois que la fortune se déclaroit en faveur des Américains du côté du Canada, depuis la mort de Montgomery. Ils avoient toujours éprouvé défaite sur défaite depuis ce tems-là. Leur joie fut donc très-vive à cette occasion; & les Anglais, au contraire, commencèrent à perdre cette confiance qu'une longue suite de succès leur avoit inspirée.

Le siège du fort Stanwix, que les Américains ont depuis nommé fort Schuyler, fut conduit avec tant de succès dans le commencement, qu'en des tems plus heureux, il n'auroit pas manqué de tomber entre les mains du Colonel Saint-Léger. Le Général Harkimer marchoit à la tête de huit ou neuf cens Miliciens, avec un convoi de provisions, pour secourir le fort. Saint-Léger connoissant le danger où il seroit, s'il étoit attaqué dans ses retranchemens par ce renfort & par la garnison tout  
à



à la fois , n'ignorant pas d'ailleurs le genre de service auquel les Indiens sont plus propres , détacha 1777 M. John Johnson , avec quelques troupes réglées , à la tête de ces Sauvages , pour se mettre en ambuscade dans les bois , & intercepter les Républicains dans leur marche.

Il paroît par la conduite des Miliciens & de leur Chef , qu'ils étoient tout à fait ignorans de la discipline militaire. Sans reconnoître le terrain , & sans avoir d'avant-garde , ils tombèrent aveuglément dans le piège qu'on leur tendoit. Etant rapidement attaqués , le 6 Août , de tous côtés , par un feu roulant de mousqueterie , ils furent mis en désordre ; & ce désordre fut augmenté par les Indiens , qui se précipitèrent dans leurs rangs , & firent un carnage épouvantable avec leurs lances & leurs haches.

Malgré leur manque de conduite , les Miliciens ne manquèrent point de courage dans cette situation déplorable. Au milieu d'un si grand danger , & d'un massacre si sanglant , qui étoit encore plus terrible par l'apparence & la conduite des principaux acteurs , ils eurent la présence d'esprit de recouvrer un terrain avantageux , qui les rendit ensuite capables de se battre en retraite : ce qui sauva le tiers du détachement. Il y en eut environ quatre cens de tués , & deux cens de faits prisonniers. Les animosités , dans cette occasion , furent portées au plus



1777. haut degré, & il y eut peu de pitié témoignée aux vaincus.

Les Indiens, qui croyoient avoir acheté cette victoire extrêmement cher, ayant trente-trois de leurs de tués, & vingt-neuf de blessés, entre lesquels il y avoit plusieurs de leurs Chefs & de leurs guerriers favoris, devinrent si intraitables & si féroces, qu'il ne fut jamais possible d'arrêter leur barbarie. Ils massacrèrent de sang-froid la plupart des prisonniers.

Durant cet engagement, la garnison, ayant eu connoissance de l'approche de leurs amis, avoit fait une diversion en leur faveur, par le moyen d'une vigoureuse sortie, sous la conduite du Colonel Willet, qui étoit alors Commandant en second. Willet conduisit son entreprise avec habileté & courage. Il fit beaucoup de mal dans le camp des ennemis, remporta beaucoup de butin, & plusieurs choses dont ils avoient grand besoin dans la forteresse, fit quelques prisonniers, & revint sans perte. Il entreprit ensuite, de concert avec un Officier, une expédition bien plus dangereuse. Ces deux braves gens passèrent, pendant la nuit, au milieu des ouvrages des assiégeans; &, méprisant le danger & la cruauté des Sauvages, firent vingt lieues dans des bois épais & des marais inconnus, pour exciter le pays à donner du secours à la forteresse. Des actions si nobles méritent d'être transmises à la postérité.



Aussi-tôt que Saint-Leger apprit le succès de son détachement, il n'épargna rien pour tirer avantage de cette victoire, en intimidant les Républicains. Il écrivit au Gouverneur, & lui fit représenter, par ses messagers, la situation désespérée où la garnison se trouvoit alors, après la défaite de leurs amis, & l'impossibilité de recevoir d'autre secours, puisque le Général Burgoyne, après avoir tout emporté devant lui, étoit déjà à Albany, où il recevoit la soumission des pays voisins. Exaltant ensuite ses forces, il les avertissoit que si, dans ces circonstances, ils continuoient par opiniâtreté une défense inutile, ils n'auroient plus droit à aucune condition, & ne devoient point espérer de quartier. Il s'étendit particulièrement sur la peine qu'il avoit prise pour appaiser les Indiens, qui étoient furieux à cause de leur dernière perte, & sur la promesse qu'il avoit obtenue d'eux, qu'en cas que le fort se rendît sur le champ, ils épargneroient la garnison, tandis que, d'un autre côté, ils déclaroient avec les exécutions les plus effroyables, que, s'ils rencontroient plus de résistance, ils massacreroient non-seulement tous les soldats du fort, mais même tous les vieillards, les femmes, & les enfans du pays de Mohawk. Il dit, que ses sollicitations étoient fondées sur l'humanité, & promit, que si la garnison se rendoit sans délai, elle pouvoit



1777. s'attendre à être traitée avec tous les égards que peut avoir un ennemi généreux.

Le Colonel Gansevort, Gouverneur de la place, se comporta avec beaucoup de fermeté : il répondit, que les Etats-Unis de l'Amérique lui avoient confié le commandement du fort, & qu'il le défendrait à tout hasard jusqu'à la dernière extrémité. Il ajouta, qu'il ne se croyoit pas responsable des conséquences dont il étoit menacé, s'il s'acquittoit de son devoir. On observa sagement dans le fort, que les ennemis n'auroient pas pris tant de peine à faire valoir leurs succès & le nombre de leurs troupes, si les avantages dont ils se vantoient avoient été aussi grands qu'ils les représentoient.

Le Colonel Saint-Leger trouva le fort en meilleur état, & mieux défendu, qu'il ne s'étoit imaginé. Après avoir pris beaucoup de peine dans ses approches, il s'apperçut que son artillerie n'étoit pas assez forte pour faire impression : c'est pourquoi il résolut de s'avancer si près, qu'elle pût être de quelque efficacité ; mais tandis qu'il étoit occupé à mettre ce dessein en exécution, les Indiens reçurent avis qu'Arnold étoit en marche à la tête de neuf-cens hommes pour venir au secours de la place. Le Lieutenant-Colonel s'efforça de les encourager, en leur promettant de les conduire lui-même, & de faire combattre ses meilleures troupes. Il mena



leurs Chefs pour marquer le champ de bataille , & 1777.  
poussa même la flatterie jusqu'à les consulter sur le  
plan d'opérations. Tandis qu'il travailloit de cette  
manière à faire renaître leur confiance , d'autres  
partis arrivèrent avec des relations qui doubloient  
& triploient le nombre des ennemis , & qui assu-  
roient que l'armée du Général Burgoyne étoit  
taillée en pièces. La-dessus M. Saint-Leger retourna  
au camp , & assembla un Conseil de leurs Chefs ,  
espérant que , par l'influence du Chevalier John  
Johnson , & de MM. Claus & Butler , il pourroit  
les engager à rester : mais il fut trompé ; car , pen-  
dant que le Conseil se tenoit, une partie des Indiens  
décampa , & le reste menaça d'en faire autant , si  
le Commandant n'ordonnoit pas immédiatement  
la retraite.

En conséquence , le 22 Août, les Anglais quit-  
tèrent leurs retranchemens d'une manière qui eut  
plutôt l'air d'une fuite que d'une retraite , laissant  
derrière eux leurs tentes , leur artillerie , & la plu-  
part des provisions , qui tombèrent entre les mains  
de la garnison. Il paroît même , suivant le rapport  
du Lieutenant-Colonel Saint-Leger , qu'il avoit  
autant de peur de ses Alliés que de ses ennemis ,  
& que les Messages pillèrent plusieurs bateaux  
appartenant à l'armée. Il paroît aussi qu'ils volèrent  
le bagage des Officiers , & prirent tous les autres  
objets qui leur faisoient plaisir. On dit même qu'à



1777. quelques milles du camp, ils dépouillèrent, & ensuite massacrèrent les soldats qui, par fatigue, ou autrement, ne pouvoient pas suivre le gros de l'armée.

Quant au secours qui venoit au fort, le fait étoit que M. Arnold, à la tête de deux mille hommes s'avançoit le long de la rivière Mohawk, & que, pour plus de diligence, il avoit quitté le corps de l'armée. Par des marches forcées à travers les bois, il arriva, avec un détachement de neuf cens hommes, à la forteresse, deux jours après que les ennemis eurent levé le siège. Ainsi on peut voir que les appréhensions des Sauvages n'étoient point trop mal fondées, & qu'elles leur épargnèrent probablement un châtiment sévère qu'ils n'avoient que trop mérité.

Cette disgrâce ruina de ce côté-là, le pouvoir des Anglais. Les Américains représentèrent ces actions comme des victoires glorieuses, & témoignèrent la plus grande joie. Gansevort & Willet, le Général & le Colonel Warner qui avoient commandé à Benington, furent regardés, avec raison, comme les fauveurs de leur patrie. La milice de la Nouvelle Angleterre commença alors à être fière, & à oublier toute distinction entre elle, & les troupes réglées. Plus leur confiance & leur orgueil augmentèrent, plus par conséquent la crainte qu'ils avoient de l'armée de Burgoyne diminua, jusqu'à



ce qu'enfin ils en parlèrent avec mépris, & pré- 1777.  
dirent publiquement quel seroit son sort. En même  
tems le Général Gates, en qui les Américains  
avoient placé beaucoup de confiance, vint prendre  
le commandement de l'armée, événement qui re-  
doubla leur ardeur & leurs espérances. L'arrivée de  
cet Officier avoit permis à M. Arnold de porter du  
secours au fort Stanwik, comme nous l'avons déjà vu.

Pendant ce tems-là, le Général Burgoyne con-  
tinuoit dans son camp sur la rive Orientale de la  
rivière d'Hudson, presque vis-à-vis de Saratoga,  
où il faisoit les plus grands efforts pour apporter  
des provisions du fort George. Ayant à la fin pour  
trente jours de provisions, il résolut de passer la  
rivière : ce qu'il fit vers le milieu de Septembre,  
& campa sur les hauteurs & dans la plaine de Sa-  
ratoga. Les Américains étoient alors dans le voisi-  
nage de *Still-Water*. On croit que cette mesure  
causa la perte de l'armée.

Il auroit dû conserver une communication  
avec les lacs : ou, s'il étoit résolu de continuer  
sa marche vers Albany, à tout hasard, il pouvoit  
s'avancer le long de la rive orientale de la Hud-  
son. Le chemin étoit presque aussi bon que sur la  
rive occidentale; &, par ce moyen, cette grande  
rivière auroit été entre son armée & celle des enne-  
mis. Il est vrai que la ville d'Albany étoit située de  
l'autre côté de la Hudson; mais les Anglais, maîtres



1777. de l'embouchure de cette belle rivière du côté de la Nouvelle-York , auroient pu lui donner toutes fortes de secours , s'il s'étoit présenté vis-à-vis de cette place : d'ailleurs , s'il n'avoit point été possible des'en rendre maître, il auroit pu joindre l'armée du Général Clinton. L'on verra même par la suite de cette Histoire que ce dernier Général , après la prise des forts Montgomery & Clinton , avoit envoyé le Lieutenant - Général Vaughan , pour assister M. Burgoyne , avec plusieurs bateaux armés , sous la protection du Chevalier *James Wallace* , Chef d'Escadre ; que ceux-ci vinrent sans opposition jusqu'à quarante-cinq milles d'Albany , & que les petits bateaux auroient pu même pousser jusqu'à la ville , si cette mesure avoit été nécessaire.

Enfin , avant de passer la rivière du Nord , & de s'avancer dans les plaines de Saratoga , puisque le succès de sa marche , suivant sa propre relation , dépendoit de la prise du bétail , des chariots , & des autres provisions qu'il y avoit à Benington , au lieu d'envoyer vers cette place un détachement de cinq cens hommes , & de confier cette entreprise à des gens qui ne connoissoient ni les chemins , ni la langue du pays , il auroit dû détacher au moins deux mille hommes , & en donner le commandement à un Officier Anglais.

Le 19 Septembre il arriva en face de l'ennemi , & , comme il n'y avoit que quelques petits bois



qui les séparoit, il se mit à la tête de l'aîle droite. 1777.

Cette aîle étoit couverte par le Général Frazer & le Lieutenant-Colonel Breyman, avec leurs brigades, & ceux-ci étoient eux-mêmes couverts de front, & en flanc par les Canadiens & les Indiens. L'aîle gauche & l'artillerie, sous le commandement des Généraux Philips & Reidesel, étoient placées dans la grande route, & dans les prairies près de la rivière. Les Américains, incapables, par la nature du pays, d'appercevoir les différentes combinaisons de marche, sortirent de leur camp en grande force, dans le dessein d'attaquer l'aîle droite des ennemis en flanc. Etant inopinément arrêtés par la forte position du Général Frazer, ils contremarchèrent aussi-tôt; & la nature du pays, qui avoit été cause de leur méprise, servant alors à empêcher qu'ils ne fussent découverts, & que les Anglais ne tirassent avantage de leur mouvement, ils dirigèrent leurs principaux efforts contre l'autre côté de la même aîle. Les Anglais ne furent pas peu surpris de la hardiesse avec laquelle ils commencèrent l'attaque, & de la vigueur, & de l'opiniâtreté qu'ils montrèrent dans le combat, depuis trois heures après midi, jusqu'après le coucher du soleil. Le Brigadier-Général Arnold étoit à leur tête, & cherchoit le danger avec une ardeur & une intrépidité incroyables. Ce brave homme qui s'étoit déjà distingué dans plusieurs autres actions, se



1777. signala dans celle-ci d'une manière particulière. Les Royalistes se défendirent avec beaucoup de courage, & obligèrent enfin les Américains à leur abandonner le champ de bataille. Ceux-ci, cependant, n'attribuent leur retraite qu'à l'obscurité de la nuit, & ils retournèrent effectivement en bon ordre dans leur camp. Les Anglais commencèrent alors à être convaincus qu'il y avoit, dans d'autres parties du monde, des soldats aussi courageux que dans les isles Britanniques, & qui osoient combattre en pleine campagne. Ils perdirent bien des soldats dans cette action; & ce n'étoit qu'une pauvre consolation pour eux que les Républicains en eussent perdu davantage. L'armée resta, cette nuit-là, sous les armes, dans le champ de bataille, & campa le lendemain à portée de canon des ennemis. L'aîle droite de ces derniers étoit inaccessible, & leur gauche trop bien fortifiée pour pouvoir être insultée. Dans ces circonstances le Général Burgoyne se trouva obligé de rester lui-même sur la défensive.

Il paroît qu'il manqua encore de prudence, en cette occasion; car, ayant devant lui une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, & qui s'augmentoît tous les jours, au lieu de penser à la retraite, ou au moins de tout préparer pour cette dernière ressource, en cas qu'elle devînt nécessaire, il fortifia son camp dans la plaine de Saratoga, & écrivit au Général Clinton de lui envoyer du se-



cours , quoique ce dernier lui eût mandé plusieurs 1777. fois que les forces qu'il commandoit étoient à peine capables de garder les postes qui lui avoient été confiés. Il prétendit alors qu'il avoit toujours compté sur la coopération de l'armée de la Nouvelle-York. Il peut se faire qu'au commencement de la campagne , le Général Burgoyne s'attendoit que le Chevalier Howe auroit donné assez d'embarras aux Américains de ce côté-là pour les empêcher de l'attaquer en si grand nombre ; mais , après le départ de la grande armée pour la Chesapeak , il ne devoit plus compter sur une coopération , puisque le Chevalier Clinton étoit obligé d'agir lui-même sur la défensive. D'ailleurs on verra par une lettre de M. Burgoyne au Général Howe , en date du 6 Août , qu'il ne demandoit aucun secours ; & la teneur de sa lettre démontre qu'il se croyoit seul capable de pénétrer jusqu'à Albany. Le trop de confiance qu'il avoit en ses propres troupes , & le mépris qu'il entretenoit de celles des Américains , furent la cause de sa ruine.

Dans la longue dispute qu'il y eut entre le Vicomte Sackville & le Général Burgoyne , ce dernier , pour s'excuser de ne point avoir pensé à la retraite , dit que ses ordres étoient péremptaires , & qu'il étoit obligé d'avancer à tout hasard , tandis que le premier soutint le contraire. Afin que le Lecteur soit lui-même en état de décider sur ce point.



1777. important, j'ai mis les ordres donnés à la fin de cet ouvrage.

Quoi qu'il en soit, M. Clinton lui fit une réponse en chiffres, qui ne lui parvint qu'avec beaucoup de difficulté, en lui répétant ce qu'il lui avoit déjà mandé : « Vous connoissez ma pauvreté, lui dit-il ; » mais mon intention est néanmoins de faire une » diversion en votre faveur, en attaquant le fort » Montgomery, & les autres forteresses qui sont » dans les montagnes, pour garder le passage de » la rivière du Nord ».

Quoique cette diversion ne répondît pas à l'assistance que M. Burgoyne demandoit, il crut qu'elle pouvoit lui être fort utile en obligeant le Général Gates à diviser son armée. Il lui renvoya donc aussitôt le messager, & ensuite dépêcha deux Officiers déguisés, & d'autres personnes de confiance, par différentes routes, pour l'informer exactement de sa situation, & le presser de mettre son dessein à exécution. Il lui fit savoir en même tems, qu'il avoit assez de provisions, & qu'il avoit résolu de garder sa position jusqu'au 12 du mois suivant, dans l'espérance de quelque événement favorable. En même tems il fortifia son camp du mieux qu'il put, & éleva des redoutes pour la protection des magasins & des hôpitaux. Il étoit alors obligé de veiller continuellement les mouvemens des Américains, dont le nombre augmentoit tous les jours.



L'esprit d'entreprise étoit devenu trop général 1777.  
dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, pour  
qu'il fût possible à une petite armée d'y résister.  
Tandis que M. Burgoyne avoit les Généraux Gates  
& Arnold à combattre, ses difficultés furent aug-  
mentées, & sa situation devint encore plus critique,  
& plus précaire, par une entreprise inattendue de  
la milice de la Nouvelle-Hampshire, & de Con-  
necticut. Ceux-ci avoient dessein de lui couper  
toute communication avec le Canada, en recou-  
vrant les forts du Mont Indépendance & de Ti-  
conderoga; & en redevenant au moins maîtres du  
lac George.

Cette entreprise étoit sous la direction du Gé-  
néral Lincoln; & l'exécution en fut confiée aux  
Colonels Brown, Johnston, & Woodbury, avec  
des détachemens d'environ cinq cens hommes cha-  
cun. Ils conduisirent leurs opérations avec tant de  
secret & d'adresse, qu'ils surprirent effectivement,  
le 17 Septembre, tous les postes avancés entre la  
place de débarquement à la partie septentrionale  
du lac George, & le corps de la forteresse de Ti-  
conderoga. Les monts Défiance & *Hope*, les lignes  
des Français, un Fort, deux cens bateaux, & un  
vaisseau armé tombèrent entre leurs mains. Quatre  
compagnies d'Infanterie, autant de Canadiens, &  
la plupart des équipages des bateaux, furent faits  
prisonniers. Ils rendirent aussi la liberté à plusieurs



1777. de leurs camarades , qui étoient renfermés dans les forts dont ils s'étoient rendus maîtres. Dans la chaleur du succès , ils débarquèrent les canons du vaisseau qu'ils avoient pris ; & , après avoir sommé plusieurs fois le Brigadier Powel de se rendre , ils firent des attaques réitérées sur les ouvrages de Ticonderoga , & du Mont Indépendance , jusqu'à ce qu'enfin , se trouvant repoussés dans tous les assauts , & n'étant point munis pour ce service , ils abandonnèrent leur dessein.

Au commencement d'Octobre , le Général Burgoyne jugea à-propos , à cause de l'incertitude de sa situation , de diminuer la ration des soldats , parti auquel ils se soumirent avec la meilleure volonté. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au 7 ; & alors , n'ayant point de nouvelles de M. Clinton , & le tems qu'il avoit marqué étant presque expiré , M. Burgoyne fit un mouvement à la gauche de l'ennemi , pour découvrir s'il y avoit moyen de forcer un passage , s'il étoit nécessaire de le déloger pour faire une retraite , & en même tems pour couvrir un fourage dont l'armée avoit grand besoin.

Un détachement de quinze cens hommes de troupes réglées , soutenu de deux pièces de campagne de douze livres de balles , & de six autres de six , commandé par le Général en personne , eut ordre de s'avancer. La garde du camp sur les hau-



teurs fut confiée aux Brigadiers-Généraux Hamil-  
ton & Speight ; celle des redoutes & de la plaine ,  
au Brigadier Goll : les troupes se formèrent à un  
quart de lieu de la gauche des ennemis ; & les Ca-  
nadiens & les Indiens furent placés dans les che-  
mins de traverse , & dans les bois.

Les Américains n'eurent pas plutôt apperçu ce  
mouvement , qu'ils fondirent avec impétuosité sur  
les grenadiers Anglais , qui étoient postés pour  
soutenir l'aîle gauche de la ligne. Ceux-ci se défen-  
dirent avec courage ; mais ne pouvant être soutenus  
des Allemands , qui étoient à leur droite , parce  
qu'ils avoient eux-mêmes assez d'ennemis à com-  
battre , ils furent obligés de se retirer en désordre.  
L'aîle droite alloit être attaquée en flanc par une  
force supérieure , & les Colons avoient dessein de  
couper la retraite , lorsque le Général , s'aperce-  
vant de leur intention , fit une seconde ligne de  
l'Infanterie légère pour couvrir sa retraite. Ce fut  
dans ce mouvement que le brave Général Frazer  
fut mortellement blessé. La situation du détache-  
ment étoit alors bien critique. Les Généraux Phi-  
lips & Reidesel eurent ordre de couvrir la retraite ;  
mais les ennemis étoient en si grand nombre , &  
combattoient avec tant d'ardeur , que les Royalistes ,  
malgré la bravoure avec laquelle ils se défendoient ,  
furent obligés de retourner avec précipitation dans  
leur camp , laissant derrière eux six pièces de canon.



1777.

Les Américains poursuivirent leurs succès avec la dernière intrépidité. A-peine les Anglais furent-ils entrés dans leur camp, qu'ils les attaquèrent avec furie dans leurs lignes, se précipitant, sans rien craindre, à travers un feu roulant d'artillerie & de mousqueterie. M. Arnold conduisoit l'attaque, avec son impétuosité ordinaire, contre cette partie des retranchemens où étoit Mylord Balcarras. Il y rencontra une vigoureuse résistance. L'action fut des plus vives pendant quelque tems, chaque parti semblant résolu de remporter la victoire. Dans ce moment critique de danger & de gloire, ce Général intrépide fut dangereusement blessé dans le tems qu'il entroit dans les ouvrages. Ce malheur déconcerta, sans doute, ses soldats, qui, après quelques nouveaux efforts, furent enfin repoussés. Il n'en fut pas de même du côté des Allemands. Le Lieutenant-Colonel Breyman ayant été tué, les Américains emportèrent ses retranchemens l'épée à la main, & mirent ses troupes en déroute, se saisissant de leur artillerie, tentes & bagage. Par ce moyen ils eurent une ouverture sur la droite & sur l'arrière-garde des Anglais. Rien n'égalait alors la détresse de ces derniers, & un changement de position paroissoit absolument nécessaire. La nuit qui mit fin à la bataille, donna le tems au Général de faire ce mouvement, & son obscurité lui fournit les moyens de réussir dans cette entreprise difficile.

Ce



Ce changement se fit avec le plus grand ordre & le plus grand silence. Ce n'étoit pas un mouvement d'une aîle, ou d'une partie des troupes ; mais un mouvement général de toute l'armée, du camp & de l'artillerie, pour prendre poste sur les hauteurs au-dessus de l'hôpital. Par ce moyen les Républicains se trouvoient dans la nécessité de faire une nouvelle disposition. La perte des Anglais fut considérable ce jour-là, & sur-tout en Officiers. Entre les morts les plus regrettés furent le Général Frazer, le Colonel Breyman, & le Chevalier Clarke, Aide-de-camp de M. Burgoyne. MM. Williams & Ackland, le premier Major d'Artillerie, & l'autre Major des Grenadiers, furent faits prisonniers.

Le lendemain, 8 Octobre, le Général Burgoyne, voyant que rien ne pouvoit le débarrasser de ses difficultés qu'une action décisive, en cas qu'elle réussît, résolut de tenter cette action désespérée, & offrit bataille aux Américains.

Il y eut plusieurs escarmouches ; & ces derniers poussèrent un gros détachement pour prendre la droite des Anglais à revers. Burgoyne, prévoyant le danger où il se trouvoit d'être entouré, jugea qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se retirer à Saratoga. A neuf heures du soir l'armée décampa, & cette retraite se fit sans aucune perte. La pluie qui tomba toute la nuit, empêcha les Colons de s'appercevoir de ce mouvement, &



1777. probablement sauva l'armée Anglaise. L'hôpital & les malades tombèrent entre les mains des ennemis. Le Général Gates se comporta envers ceux que la fortune de la guerre avoit fait tomber entre ses mains avec beaucoup d'humanité, & avec des égards qui lui feront toujours honneur.

La perte des Républicains dans ces différentes attaques fut grande ; mais elle ne servit qu'à augmenter leur courage, voyant qu'ils étoient capables de battre les meilleures troupes d'Angleterre. Les Généraux Lincoln & Arnold, furent dangereusement blessés.

La pluie, dont j'ai parlé, ne permit point au Général Burgoyne de passer la crique *Fishkill*, qui est au Nord de Saratoga, avant le 10 au matin. Il trouva à son arrivée un corps des ennemis, qui y étoient déjà avant lui, & qui élevoient des retranchemens sur les hauteurs. A son approche ils repassèrent la Hudson, & joignirent un plus grand corps, qui étoit posté de l'autre côté de la rivière, pour empêcher le passage de l'armée. Il n'y avoit plus alors d'autre espérance que de retourner vers le fort George, & de regagner le Canada.

Dans ce dessein il envoya un détachement d'ouvriers, sous une forte escorte, pour réparer les ponts, & ouvrir les chemins au fort Edward ; mais il étoit trop tard. A peine furent-ils partis, que les Américains, se présentant sur les hauteurs en



grand nombre, & paroissant disposés à passer 1777 *Fishkill*, & à attaquer l'armée, l'obligèrent de rappeler les troupes Européennes, dont l'escorte étoit composée, & de ne laisser qu'une garde de Provinciaux. Les ouvriers n'avoient pas encore fini le premier pont, qu'ils se trouvèrent attaqués de tous côtés; & que leur garde fut mise en déroute.

La condition des Anglais étoit désespérée. La rive opposée de la rivière d'Hudson étoit couverte d'ennemis, & les bateaux de provisions, qui avoient suivi l'armée depuis qu'elle avoit quitté le voisinage de Stillwater, étoient continuellement exposés à leurs attaques. Il y eut des escarmouches sans nombre, des bateaux de pris & de repris; enfin il fallut débarquer les provisions, comme le plus sûr moyen, & les porter sur les hauteurs à travers un feu terrible.

Dans ces circonstances il y eut un Conseil de guerre pour juger de la possibilité de continuer la retraite. Le seul moyen probable fut adopté, c'étoit de marcher pendant la nuit au fort Edward, chaque soldat portant ses provisions sur son dos. Il n'étoit plus question d'emporter l'artillerie & le bagage; l'impossibilité de ce projet étoit trop évidente pour être mise en délibération. Il fut proposé de forcer les gués près du fort.

Pendant que le Général faisoit les préparatifs



1777. nécessaires pour exécuter cette résolution désespérée; il reçut avis que les ennemis avoient eu la prévoyance de pourvoir à tous les moyens possibles pour couper la retraite, & qu'il étoit impraticable de mettre son projet en exécution; car, outre qu'ils étoient fortement retranchés aux gués qu'il avoit dessein de passer, ils avoient un camp bien muni d'artillerie, sur les hauteurs, qui sont entre le fort Edward & le fort George. D'ailleurs ils avoient des détachemens tout le long de la rivière, de sorte qu'il étoit impossible aux Anglais de faire un mouvement sans être découverts.

Abîmés de fatigue, abandonnés des Indiens, affaiblis par les désertions, les Royalistes étoient alors réduits au nombre de cinq mille. Ils se trouvoient entourés d'une armée trois fois aussi nombreuse qu'eux, ils avoient épuisé leurs provisions, & ne pouvoient ni avancer, ni reculer, sans être accablés par le nombre de leurs ennemis.

Dans cette triste condition, on dit, qu'ils se comportèrent avec le même courage qu'ils avoient jusqu'ici combattu, couchant toutes les nuits avec leurs armes, tandis que les boulets de canon tomboient continuellement dans le camp. A la fin, ne recevant point de secours, & n'ayant plus le moindre espoir d'en recevoir, le Général ordonna, le 13 Octobre, qu'on examinât les provisions; & on trouva qu'il n'y en avoit plus que pour trois jours.



Il assembla aussi-tôt un Conseil de guerre, où 1777. il invita non-seulement tout l'Etat-Major, mais même tous les Capitaines commandans. Le résultat du Conseil fut un avis unanime d'entrer en traité avec le Général Gates. Ce brave homme, sans faire paroître la moindre arrogance, & sans être fier d'une suite continuelle de succès, offrit les termes les plus modérés, & se comporta avec tant d'égards & d'humanité qu'il mérita même les louanges des vaincus. Jamais on ne vit de conquérant au milieu de la victoire, & lorsque ses ennemis étoient tout-à-fait en son pouvoir, agir avec plus de modération; sur-tout la conduite de ces derniers n'ayant pas été des plus généreuses, puisqu'ils avoient brûlé plusieurs maisons dans leur retraite, & que d'ailleurs leurs compatriotes faisoient bien du dégât sur la rivière du Nord. La plus grande difficulté consistoit en un point d'honneur, que M. Gates accorda volontiers.

Le 17, les articles de la capitulation furent signés de part & d'autre. Les principaux, à l'exception de ce qui regardoit l'accommodement des troupes jusqu'à Boston, & pendant qu'elles resteroient à cette place, étoient que l'armée fortiroit de son camp avec les honneurs de la guerre & avec son artillerie, & que les soldats mettroient bas les armes au commandement de leurs Officiers, à un certain endroit; qu'ils auroient la liberté de s'em-



1777. barquer à Boston pour l'Europe, à condition qu'ils ne serviroient point en Amérique pendant la guerre. Les soldats ne devoient point être séparés de leurs Officiers, & ceux-ci devoient avoir la permission de faire l'appel. Les Officiers feroient libres sur leur parole, & auroient la liberté de porter l'épée. Tout le bagage particulier devoit être sacré, & les provisions publiques délivrées sur la parole d'honneur du Général. Tous ceux qui appartenoient à l'armée, & qui avoient suivi le camp, devoient être compris dans ces articles : les Canadiens avoient permission de retourner chez eux.

M. Gates remplit toutes ces conditions, autant qu'il étoit en son pouvoir, avec la plus grande ponctualité. On dit même qu'il agit avec tant de délicatesse envers les Anglais, qu'il ne permit pas à ses soldats de sortir de leurs lignes, pour être témoins de la disgrâce de leurs ennemis, quand ils mirent bas les armes.

Les Colons, dans leur relation, font monter le nombre de ceux qui se rendirent prisonniers ce jour-là, à cinq mille sept cents cinquante-deux, y compris les Canadiens & les Provinciaux. Ils dirent que le nombre des blessés qu'ils trouvèrent dans l'hôpital, étoit de cinq cents vingt-huit, & celui des tués, blessés, & des défecteurs, depuis le 6 Juillet, de deux mille neuf cents trente-trois, faisant en tout neuf mille deux cents treize hommes.



Ils acquirent aussi un beau train d'artillerie de 1777. fonte, de trente-cinq pièces de différens calibres.

Tandis que le Général Burgoyne éprouvoit ce revers de fortune, le Chevalier H. Clinton conduisoit son expédition sur la rivière du Nord, avec le plus grand succès. Il avoit embarqué, pour ce service, environ trois mille hommes, & il étoit accompagné d'une force maritime, composée de vaisseaux de guerre, de galères armées, & d'autres plus petits bâtimens, sous la conduite du Chef - d'Escadre Hotham. Leur premier objet étoit de réduire les forts Montgomery & Clinton, qui, quoiqu'assez considérables, étoient, en ce tems-là, mal gardés. Il résolut donc de les surprendre par un coup de main. Ils étoient situés sur les rives opposées d'une crique qui descendoit dans la rivière du Nord, & leur communication étoit préservée par le moyen d'un pont.

Après quelques mouvemens pour cacher leur dessein réel, les Anglais débarquèrent, en deux divisions, à une grande distance de leur objet. Quoiqu'ils fussent obligés de passer par des montagnes & des chemins difficiles, leur marche fut néanmoins si bien calculée, qu'ils arrivèrent en même tems sur les rives opposées, & commencèrent ensemble leurs différentes attaques le 6 Octobre. L'apparition des vaisseaux augmenta la surprise & la terreur des garnisons, lorsqu'elles virent sur-tout que les galères



1777. pouvoient avancer très-près des murailles. Elles se défendirent cependant avec courage ; mais la vigueur avec laquelle les ennemis attaquèrent , rendit leurs efforts inutiles , & les deux forts furent emportés d'affaut.

Les Américains , après la perte des forts , mirent le feu à deux belles frégates , & à d'autres vaisseaux qui furent tous consumés , ainsi que leurs provisions. Ils abandonnèrent aussi , & brûlèrent un autre fort appelé Constitution , deux ou trois jours après , à l'approche des Anglais. Le Général Tryon , à la tête d'un détachement , étoit occupé , pendant ce tems-là , à brûler un beau village , qui commençoit à fleurir , où il y avoit des casernes pour quinze cens hommes , avec beaucoup de provisions.

L'artillerie trouvée dans les forts consistoit en cent pièces de canons de différens calibres. Outre cela , il y avoit une grande quantité de toutes sortes de provisions. Une grande barre & une chaîne qui avoient coûté 1,400,000 livres tournois , furent aussi détruites. En un mot , la perte des Américains fut plus grande qu'elle n'avoit encore été dans aucune autre occasion depuis le commencement de la guerre. Leur attention étoit attirée du côté du Canada , & ils négligeoient les choses moins considérables pour s'occuper de l'objet principal. L'expédition ne finit point là. Le Chevalier Wallace , avec une petite Escadre de frégates légères , & le



Général Vaughan, avec un détachement de troupes, 1777. continuèrent, pendant plusieurs jours, leurs excursions sur la rivière, portant par-tout le fer & le feu.

Cette conduite des Anglais ne leur fait point du tout d'honneur, & montre même de l'ingratitude; car dans le tems que la générosité du Général Gates accordoit à Burgoyne des conditions plus favorables qu'il n'avoit droit d'espérer, le Lieutenant-Général Vaughan réduisoit en cendre la Ville d'Ésopus. M. Gates, piqué de cette conduite, lui écrivit une lettre fort sévère, en lui annonçant qu'il se repentiroit peut-être bientôt de ses cruautés. A l'approche de ce Général, les Anglais se retirèrent à *New-York*, & démantelèrent les forts, sans retirer d'autres avantages de cette expédition, que d'aliéner encore plus les Colons.

Telle fut l'issue de la campagne du Nord, dont on avoit attendu des effets bien différens, & sur laquelle les Ministres s'étoient fondés pour la réduction des Colonies. Elle servit, ainsi que bien d'autres évènements, à confirmer l'opinion de ceux qui prédirent l'impossibilité de réduire un pays rempli de bois & de montagnes, où une armée est arrêtée à chaque pas, & où une victoire n'est pas moins ruineuse qu'une défaite.



## C H A P I T R E X I I .

1777.

**L**es Habitans de la Grande - Bretagne étoient ; pendant ce tems-là, dans une espèce d'apathie ; & , quoique plusieurs branches de leur commerce fussent , pour ainsi dire , anéanties , ils avoient cessé ces plaintes & ces murmures qu'ils faisoient entendre avec tant de violence au commencement des troubles. Il est vrai que la guerre d'Amérique avoit formé un autre genre de trafic. Il y avoit un grand nombre d'individus employés au service du Gouvernement ; les armées du Nouveau-Monde avoient besoin de provisions de bouche & de guerre. Il falloit des vaisseaux pour transporter ces provisions , ainsi que les soldats que l'on avoit envie d'y faire passer. En un mot , tandis que bien des Négocians se ruinoient , une infinité d'aventuriers s'enrichissoient par les différens emplois qu'ils obtenoient dans le service. On voyoit par - tout la même opulence , le même luxe ; & , comme le Pays étoit fort riche , les richesses ne faisoient que changer de Propriétaires ; on ne réfléchissoit pas alors que les grandes sources qui les avoient produites , étant une fois taries , ce Pays devoit nécessairement s'en ressentir , & que les conséquences inévitables du système du Ministère seroient la pauvreté & une dette énorme.



La Cour de France soutenoit alors les Améri- 1777.  
cains ouvertement, & sa conduite n'étoit pas équi-  
voque; car, quoiqu'elle écoutât quelquefois les re-  
présentations des Anglais, c'étoit plutôt pour des  
raisons politiques, que par complaisance pour cette  
Nation, & toute l'Europe s'appercevoit bien qu'elle  
ne tarderoit point à se déclarer. Dans un tems où  
la plupart de ses matelots n'étoient pas encore re-  
venus de la pêche de *Terre-Neuve*, de peur qu'ils  
ne fussent interceptés, elle avoit accédé à la de-  
mande de Mylord Stormont, pour lors Ambassa-  
deur, & ordonné à tous les corsaires Américains  
de sortir de ses ports avec leurs prises; mais on avoit  
trouvé mille moyens d'éluder cet ordre, & la Cour  
avoit fermé les yeux. Dans un tems où ses projets  
n'étoient pas encore mûrs, elle avoit fait mettre en  
prison le sieur Cunningham & son équipage, pour  
avoir saisi le paquebot, qui venoit d'Hollande en  
Angleterre, avec un corsaire qu'il avoit armé à  
Dunkerque, & pour avoir envoyé la malle au Mi-  
nistre d'Amérique à Paris. C'étoit, cependant, une  
bien petite satisfaction pour les Anglais, puisqu'elle  
déclaroit en même tems aux Américains que ce  
Capitaine n'avoit été puni que parce que sa com-  
mission n'étoit pas en règle. D'ailleurs Cunningham  
sortit quelque tems après, & il lui fut permis d'ar-  
mer un vaisseau plus grand & plus fort que celui



1777 qu'il avoit auparavant , pour croiser sur les côtes d'Angleterre.

M. de Sartine , alors Ministre pour le département de la Marine , déclara , le 4 Juillet , les intentions de la Cour , de manière à n'en pouvoir plus douter ; car ayant été informé que quelques Négocians craignoient que leurs vaisseaux ne fussent pris par les Anglais , s'ils envoyoit des marchandises en Amérique , il fit signifier à toutes les Chambres du Commerce , que le Roi étoit déterminé à les protéger , & qu'il réclamerait tous les vaisseaux pris sous ce prétexte. Les armemens que l'on faisoit à Toulon & à Brest , étoient des preuves évidentes , que le Ministère avoit dessein de soutenir ce qu'il avançoit. D'ailleurs l'équilibre entre les Puissances de l'Europe , auroit été dérangé , si l'Angleterre avoit fait la conquête de l'Amérique septentrionale ; & cette Nation hautaine auroit été capable , par ses richesses & ses forces maritimes , de donner la loi au reste de cette partie du monde. Il falloit que les Ministres de la Grande - Bretagne fussent donc bien peu clair-voyans pour s'imaginer qu'on leur permettroit de continuer impunément le système d'assujettir les Etats-Unis. La hauteur des Anglais ne leur avoit laissé aucun allié , & non-seulement la France , mais presque tout le reste de l'Europe se réjouissoit du succès des Américains. La cause



Pour laquelle ils combattoient, étoit noble, & elle 1777.  
plaisoit à tous les Peuples. On voyoit, avec plaisir,  
une Nation assez hardie pour s'opposer à ses tyrans,  
& pour réclamer, à main armée, les droits du genre  
humain.

Pendant la séparation du Parlement, il ne s'étoit  
fait aucun changement dans le Ministère Anglais.  
Chaque évènement de la guerre d'Amérique con-  
firmoit les Ministres dans leurs places, & le bon,  
ou le mauvais succès produisoit les mêmes effets.  
Dans le premier cas, qui est-ce qui étoit plus ca-  
pable de terminer les affaires que ceux qui les  
avoient si bien conduites? Dans le second, se trou-  
veroit-il quelqu'un assez hardi pour suivre un sys-  
tème qui, outre le manque de succès qu'il venoit  
d'éprouver, étoit naturellement accompagné d'un  
grand nombre de difficultés & de dangers? C'est  
ainsi que, soutenus par une force irrésistible dans  
les deux Chambres, ils paroïssent inébranlables  
à toutes les attaques de leurs Adversaires, jusqu'à  
ce que la guerre fût terminée de façon ou d'autre.  
Le succès du Général Burgoyne du côté du Canada,  
& la fuite précipitée des Américains, avoient d'abord  
excité la plus grande joie chez les Ministres; mais  
les dépêches qui arrivèrent le 31 Octobre, leur  
causèrent de vives alarmes. Le Général parloit  
des difficultés dans lesquelles il se trouvoit en-



1777 barassé, & du nombre d'ennemis qu'il avoit à combattre. La nouvelle de la double défaite de Beaum & de Breyman, qui arriva peu de tems après, n'étoit guère capable de les consoler, surtout lorsque Burgoyne leur mandoit qu'il s'attendoit à être secouru par le Chevalier Howe. Ils voyoient bien par là que le premier désespéroit de pouvoir réussir avec ses propres forces, & ils savoyent que le dernier n'étoit pas en état de le secourir. Pour comble de maux, ils apprirent le manque de succès au fort Stanwick, ou Schuyler : l'attaque des Républicains du côté de Ticonderoga ; & , évènement encore plus extraordinaire, l'attaque désespérée des Américains sur les retranchemens de Burgoyne. Quoique ces nouvelles fussent capables de faire prévoir ce qui devoit arriver dans la suite, il y avoit, cependant, des gens assez faibles pour croire que le Général Burgoyne pourroit gagner Albany, parce qu'il n'en étoit que fort peu éloigné ; ils s'imaginoient aussi que, lorsqu'il y feroit arrivé, il pourroit concerter avec le Chevalier Clinton, sur les moyens d'attaquer ensemble, ou séparément, les Colonies septentrionales, ou que, si cela paroissoit impossible à cause de l'hiver, ils décideroient s'il étoit plus avantageux de conserver le poste d'Albany, ou d'avancer jusqu'à *New-York* ; mais, quoiqu'il pût arriver, ils ne doutoient



pas qu'il ne fût capable de se retirer au Canada ; 1777.  
d'autres , au contraire , craignoient tout ce qui lui  
est , depuis , arrivé.

Tel étoit en général l'état des affaires , ou au  
moins ce que l'on en favoit en Angleterre à la  
rentrée du Parlement. Tout ce qu'on avoit appris  
du Général Howe , c'est qu'il étoit débarqué à la  
source de la rivière *Elk* , & qu'il se préparoit à  
marcher vers Philadelphie : on n'ignoroit pas non  
plus la position des Américains , & les préparatifs  
qu'ils faisoient pour l'arrêter dans sa marche.

Le Roi , dans son discours , témoigna beaucoup  
de satisfaction de ce qu'il pouvoit avoir recours à  
la sagesse & à l'assistance de son Parlement , dans  
une conjoncture si critique , & lorsque la conti-  
nuation de la rébellion demandoit toute son atten-  
tion. Il dit qu'il avoit fait le meilleur usage possible  
des moyens que son Parlement lui avoit accordés  
pour étouffer cette révolte , & qu'il ne doutoit pas  
que le courage & la bonne conduite de ses Offi-  
ciers , ainsi que l'intrépidité des troupes qu'ils com-  
mandoient , ne fussent capables de remplir ses  
vues. Dans la persuasion , cependant , que les deux  
Chambres verroient la nécessité que la Nation fût  
toujours en état de former de nouvelles entreprises ,  
encas que les évènements de la guerre & l'opiniâtreté  
des rebelles le demandassent , Sa Majesté prenoit des  
mesures pour compléter les forces de terre ; &



1777. comptant sur leur zèle & leur bonne volonté ; elle ne doutoit pas que les Chambres ne lui fournissent les moyens de les augmenter , ou de s'acquitter des nouveaux engagements qu'elle pourroit contracter , si cela devenoit nécessaire. Quoique les Puissances étrangères eussent donné des assurances répétées de leurs dispositions pacifiques , il étoit , néanmoins , convenable d'augmenter les forces maritimes de la Nation , parce qu'on armoit dans les ports de France & d'Espagne ; mais que Sa Majesté étoit absolument déterminée , d'un côté , à ne point troubler la paix de l'Europe , & , de l'autre , à conserver l'honneur de sa Couronne. On informa , comme à l'ordinaire , les Communes , qu'il faudroit inévitablement de grands secours , que le Roi étoit pénétré des charges considérables auxquelles son Peuple étoit assujetti , que rien ne pouvoit soulager sa douleur , qu'une conviction parfaite que ces dépenses étoient absolument nécessaires pour le bien de l'Etat. Sa Majesté finissoit son discours en disant , qu'elle avoit résolu de continuer les mesures dans lesquelles elle étoit engagée pour le rétablissement de la subordination , suivant les lois , qu'elle vouloit maintenir dans toutes les parties de ses dominations ; qu'elle feroit toutes les occasions d'arrêter l'effusion de sang ; qu'elle espéroit que la multitude aveugle retourneroit à son devoir , lorsqu'elle se rappelleroit le bonheur dont elle jouissoit sous l'ancienne



cienne forme du Gouvernement, & qu'elle feroit 1777  
attention aux calamités qu'elle éprouvoit dans sa  
situation actuelle; enfin le Roi déclaroit qu'il re-  
garderoit comme le plus grand bonheur de sa vie  
& la plus grande gloire de son règne, le rétablisse-  
ment de la paix, de l'ordre & de la confiance dans  
ses Colonies de l'Amérique.

La réponse que les Ministres proposèrent de  
faire au discours du Roi, étoit, comme à l'ordi-  
naire, une approbation de toutes ses mesures, &  
les Membres du parti de la Cour vantèrent beau-  
coup la sagesse de ses conseils, la fermeté, la di-  
gnité, l'humanité & la tendresse qu'il avoit ex-  
primées. L'un d'eux parla avec beaucoup de véhé-  
mence, dit qu'il étoit pleinement convaincu de la  
sagesse & de la droiture du Gouvernement, qu'il  
étoit persuadé de la nécessité des mesures qu'il avoit  
adoptées, & qu'il seroit des plus surpris, s'il se trou-  
voit un véritable Anglais, un homme fidèle à son  
Souverain, assez guidé par l'esprit de faction, pour  
montrer dans cette Chambre, des sentimens qui  
rendissent à désapprouver les mesures que Sa Ma-  
jesté avoit prises, & qu'elle venoit de communi-  
quer, avec tant de bonté, à son Parlement. Il ajouta  
que la Nation n'avoit jamais été dans un Etat si  
florissant qu'elle l'étoit alors, que les Manufactures  
& le Commerce étoient améliorés, & qu'on ne  
pouvoit se plaindre que d'une augmentation de



1777. luxe, ce qui démontrait toujours une augmentation de richesses. Il finit son discours en disant que, pour entretenir une opinion différente sur ce sujet, il falloit être sous la domination & l'influence de l'esprit le plus pervers & le plus factieux.

Cette conclusion n'empêcha pas le Marquis de Granby, depuis Duc de Rutland, d'avouer les principes qui venoient d'être condamnés dans des termes si sévères ; il fit un *amendement* à l'adresse que l'on devoit présenter au Roi, & le proposa à la Chambre, en lui exposant, d'une manière concise & très-pathétique, les effets malheureux que cette guerre avoit produits tant en Angleterre qu'en Amérique, & en représentant les conséquences encore plus fatales qui devoient s'ensuivre, si on la continuoit. Il déclara qu'il se trouvoit également intéressé dans toutes les calamités dont elle étoit cause dans l'un ou l'autre hémisphère ; qu'il étoit peu important qu'on répandît le sang de ses Compatriotes, ou qu'on dépensât leur argent en Amérique ou en Angleterre ; que les effets étoient toujours les mêmes, puisqu'ils diminuoient le trésor commun, affaiblissoient les forces de l'Empire, & qu'ils tendoient à éloigner davantage le moment de la réunion entre l'Angleterre & ses Colonies : réunion qui pourroit seule rendre la Nation heureuse, & la rétablir dans son état de grandeur. Il observa que, depuis trois ans, toutes les forces de l'Empire,



toutes les ressources domestiques & étrangères 1777.  
avoient été employées pour obtenir la paix à la  
pointe de l'épée; qu'en accordant même tout le  
mérite qu'on attribuoit aux Généraux, & toute  
l'intrépidité possible aux troupes qu'ils comman-  
doient, ces circonstances ne servoient qu'à démon-  
trer, ou que les plans d'opérations étoient mal  
concertés, ou qu'il existoit des difficultés insur-  
montables contre lesquelles il feroit de la dernière  
folie de vouloir s'opiniâtrer. Il dit qu'il falloit se  
servir de moyens plus doux pour obtenir un objet  
si nécessaire au bien-être de l'Angleterre; que ses  
intérêts les plus chers, sa grandeur, &, peut-être  
même, son existence en dépendoient. C'est pour-  
quoi il vouloit recommander aux Ministres de cap-  
tiver les Américains par les liens de l'amitié, au  
lieu de forger des chaînes pour les garroter. Jugeant  
donc que le moment présent étoit le plus favorable  
pour donner des marques de leur cordialité & de  
leur tendresse, à cause de l'incertitude du succès de  
leurs armes, il proposa l'amendement suivant :  
« Que nous prions humblement Sa Majesté de  
» prendre des mesures pour accommoder les diffé-  
» rens qui subsistent entre nous & les Colonies,  
» que nous recommandons une suspension d'arme  
» pour effectuer un objet si désiré, assurant Sa Ma-  
» jesté, que ses Communes sont prêtes à coopérer  
» avec elle dans toutes les mesures qui peuvent



1777. » contribuer au rétablissement de la paix , & à en  
» garantir les conditions ». Cette proposition fut  
bien soutenue par les Membres du parti de l'Oppo-  
sition ; ils s'adressèrent en particulier aux Membres  
indépendans , ou à ceux que l'on appelle *Country-  
Gentlemen* , parce qu'ils jouissent d'une fortune  
considérable à la Campagne , & n'ont point de  
place dans le Gouvernement ; ils dirent que leur  
résolution alloit décider de la sûreté , ou de la ruine  
de la Nation ; qu'ils alloient voter la guerre , ou la  
paix non-seulement avec l'Amérique , mais aussi  
avec la Maison de Bourbon ; que l'*adresse* , ou l'*amen-  
dement* , offroit l'alternative. Un Orateur célèbre ,  
& dont l'éloquence est universellement reconnue ,  
supplia la Chambre de la manière la plus pathétique ,  
de saisir le moment présent pour tenter une réconci-  
liation , puisque les Anglais n'étoient pas encore  
trop élevés par la victoire , ou trop humiliés par des  
défaites , & qu'ils pourroient faire avec honneur , aux  
Colonies , des propositions qu'elles pourroient ac-  
cepter sans disgrâce. D'un autre côté , le Ministre  
dit qu'il supposoit que tous les sentimens étoient  
réunis touchant la paix ; qu'il n'y avoit personne  
tant en Parlement , que hors du Parlement , qui la  
désirât avec plus d'ardeur que lui ; que la seule diffé-  
rence en opinions étoit au sujet des moyens dont il  
falloit se servir pour l'obtenir ; que le tems de pro-  
poser un accommodement n'étoit pas encore arrivé ;



qu'il falloit saisir le moment de la victoire ; qu'en 1777.  
tout autre tems, une tentative feroit aussi inutile  
que ridicule ; elle exposeroit même la Nation au  
mépris du reste de l'Europe. Il abandonnoit toute  
idée de taxe, mais il ne vouloit point consentir à  
une suspension d'armes, parce que c'auroit été re-  
connoître l'indépendance de l'Amérique. Il dit,  
cependant, que les Commissaires étoient autorisés  
à en accorder une, s'ils le jugeoient à propos, &  
s'ils s'appercevoient que les Américains fussent dis-  
posés à entrer en négociation ; il ajouta qu'il n'y  
avoit point lieu d'appréhender une rupture avec la  
France & l'Espagne ; que ces deux Royaumes te-  
noient le langage de la paix, & qu'il les croyoit  
sincères. Comme ce n'étoit pas leur intérêt de se  
brouiller avec l'Angleterre, il ne pensoit pas que ce  
fût non plus leur intention. Les querelles présentes,  
continua-t-il, sont d'une nature tout-à-fait neuve,  
& excitent bien des doutes. Si l'Amérique devient  
un Empire séparé, cet évènement causera une telle  
révolution dans le systême politique du monde, que  
les appréhensions mêmes des conséquences incon-  
nues, que pourra produire ce nouvel état des affaires  
publiques, sont suffisantes pour ébranler la résolu-  
tion de nos ennemis les plus déterminés & les plus  
entreprenans. Il avoua, cependant, qu'il avoit été  
obligé de faire des représentations à la Cour de  
France, dans un tems où son langage paroissoit



1777. inintelligible, & sa conduite équivoque; il dit; néanmoins, que, comme le degré de confiance que l'on pouvoit placer sur les promesses des Nations, dans les liaisons politiques qu'elles avoient entr'elles, étoit limité, & que les deux Puissances dont il venoit de parler, jugeoient à propos de faire de grands armemens dans leurs ports, il avoit cru prudent de mettre le pays en état de défense, & de prévenir toute possibilité de surprise.

Il y eut encore des débats sans nombre; mais lorsqu'on en vint à la division des voix, l'*amendement* fut rejeté par une grande majorité.

Dans la Chambre des Pairs, ce fut Mylord Percey qui proposa une adresse au Roi. Il fut secondé par le jeune Comte de Chesterfield & par plusieurs autres Seigneurs: mais le célèbre Comte de Chatham, malgré les infirmités de son âge, proposa de son côté, un *amendement* à peu-près semblable à celui du Marquis de Granby. Il dit qu'il falloit d'abord accorder une suspension d'armes pour préparer la voie au rétablissement de la paix; qu'il seroit ensuite nécessaire de dissiper les causes de cette malheureuse guerre civile, & de pourvoir à ce qu'elle ne pût en exciter une autre à l'avenir. Il ajouta qu'on devoit assurer Sa Majesté que les Pairs coopéreroient, de tout leur pouvoir, avec elle, pour faire une déclaration solennelle à l'Amérique, qu'on alloit établir des lois fondamentales



& irrévocables , pour fixer à perpétuité les droits 1777.  
respectifs de la Grande-Bretagne & des Colonies.  
Cet homme célèbre soutint cet *amendement* par  
un discours où l'on remarquoit encore cette élo-  
quence & ces talens qui avoient autrefois con-  
tribué à la prospérité , & à la gloire de l'Angle-  
terre : mais les choses étoient bien changées , il  
éprouva dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs  
autres , des mortifications qui devoient être fort  
piquantes pour un homme qui se rappeloit encore  
le tems où le sort de l'Europe dépendoit , pour  
ainsi dire , de sa voix , & où il étoit l'arbitre de la  
paix & de la guerre dans les deux hémisphères. Les  
Courtisans , fiers de leur majorité , traitoient même  
ses discours avec un air de mépris. Entr'autres  
choses , Mylord Chatham déclara que la Maison  
de Bourbon romproit avec l'Angleterre , qu'elle  
n'avoit point de bonnes intentions , & que le mo-  
ment présent étoit le seul où il feroit au pouvoir  
de la Grande - Bretagne de traiter avec l'Amé-  
rique ; il dit que la France & l'Espagne avoient  
fait beaucoup , mais qu'elles avoient refusé de faire  
tout ce que les Américains désiroient ; que ces der-  
niers étoient mécontents , & qu'il étoit possible de  
les détacher de ces deux puissances , si on leur pro-  
posoit des conditions raisonnables ; si on laisse  
échapper cette occasion , continua-t-il , on ne la



1777. retrouvera jamais. Cette proposition fut soutenue par les Membres de l'Opposition avec beaucoup de chaleur ; ils appuyèrent , en particulier , sur la certitude d'une guerre avec la France , & dirent qu'il étoit impossible que l'Angleterre pût faire face à tant d'ennemis. Le Ministre de la Marine , afin de dissiper les craintes de la Chambre , fit une représentation favorable des forces maritimes , il avança que la Grande-Bretagne avoit alors une flotte capable de faire tête à tout ce que la Maison de Bourbon pourroit lui opposer. Il avoit pris les précautions nécessaires pour conserver une supériorité sur mer ; & s'il ne l'avoit pas fait , il auroit manqué à son devoir. Charmé de pouvoir en informer la Chambre , il vouloit qu'il fût universellement connu , que l'Angleterre n'avoit rien à craindre de la France & de l'Espagne , mais qu'elle étoit en liberté de continuer la guerre d'Amérique jusqu'à ce qu'elle fût heureusement & honorablement terminée. Après une infinité de débats de cette nature , on en vint à la division des voix , & l'amendement de Mylord Chatham fut rejeté. Néanmoins le Duc de Richmond & le Comte d'Effingham protestèrent & donnèrent les raisons suivantes pour causes de leur protestation : « parce » que cette adresse n'est qu'une répétition de la » flatterie insipide que cette Chambre a déjà



» offerte & des engagements aveugles qu'elle a ci-  
» devant contractés au sujet de cette malheureuse  
» guerre civile ».

1777.

Ce que Mylord Sandwich avoit avancé , loin de satisfaire les Membres de l'Opposition , excita , au contraire , des doutes & des murmures. Ils demandèrent qu'on fît une enquête de l'Etat de la Marine. Après de grands débats , les Commissaires de l'Amirauté consentirent à donner un état de la Marine , en faisant plusieurs modifications. Lorsqu'ils eurent fini leur détail , les Membres de l'Opposition nièrent un grand nombre de leurs assertions , mais les autres maintinrent qu'ils avoient dit la vérité , que la Marine n'avoit jamais été plus florissante , & qu'elle n'avoit rien à craindre des forces réunies de la France & de l'Espagne. On proposa ensuite de voter soixante mille matelots pour le service de l'année 1778. Cette proposition donna encore lieu à de grandes disputes ; mais , comme il étoit nécessaire de tenir le Royaume en état de défense elle fut finalement accordée. On renouvela aussi le bill pour la suspension de l'*Habeas Corpus* pendant un tems limité. Le renouvellement d'un bill si odieux attira encore une grêle d'invectives sur les Ministres. Il fut dit , entr'autres choses , que leur conduite étoit tout-à-fait contradictoire , qu'en Amérique les Généraux avoient établi un cartel pour l'échange des prisonniers , comme de nation



1777. à Nation , & qu'en Europe , le Gouvernement Britannique agissoit tout différemment. Lorsque les Ministres des Etats-Unis à la Cour de France , continuèrent les Membres de l'Opposition , proposèrent au Ministre d'Angleterre à la même Cour , l'établissement d'un semblable cartel, ce dernier leur répondit avec hauteur qu'il ne traitoit point avec des rebelles , qu'il ne les écouterait que lorsqu'ils viendroient demander pardon. Cette réponse convenoit bien , à la vérité , au représentant d'une grande Nation , mais où étoit la fermeté des Ministres ?

La proposition d'une taxe de quatre chellings par livre sterling sur les terres occasionna encore de grands débats, mais elle fut aussi accordée. Ces débats excitèrent quelques Membres à demander que l'on fît une enquête de l'Etat de la Nation. Il est inutile , s'écrièrent-ils , de perdre du tems à déclamer sur un sujet que l'on ne sauroit déterminer, à moins d'en connoître toutes les particularités. La grande question , de savoir si l'on doit continuer la guerre d'Amérique, ne peut être résolue qu'en examinant les conséquences qui ont déjà résulté de cette contestation , & ensuite les ressources qu'il nous reste pour la terminer , en obtenant l'objet favori des Ministres. Là-dessus M. Fox , après avoir proposé que l'on fît un comité de toute la Chambre pour examiner l'état de la Nation ; donna



une esquisse des différens objets qu'il avoit dessein d'offrir à la considération du Parlement, & les divisa de la manière suivante : 1<sup>o</sup>. les dépenses de la guerre, & les ressources que la Nation possédoit pour pouvoir la continuer ; 2<sup>o</sup>. le nombre d'hommes qu'on avoit perdu depuis la guerre ; 3<sup>o</sup>. la situation du commerce, par rapport à l'Amérique, & aux marchés étrangers ; 4<sup>o</sup>. la situation présente de la guerre même, ce que l'on avoit lieu d'espérer de sa continuation, la conduite & les mesures du Ministère actuel, les moyens d'obtenir une paix durable, & l'état de la Nation par rapport aux Puissances étrangères ; 5<sup>o</sup> les progrès qu'avoient faits les Commissaires, en conséquence des pouvoirs qui leur avoient été confiés, pour faire la paix entre la Grande-Bretagne & ses Colonies. 1777.

Il dit que, sous ces points capitaux, il se trouveroit encore d'autres objets d'enquête ; & que ce devoit être l'affaire du Comité de suivre tous les sentiers qui pouvoient conduire à découvrir le véritable état de la Nation. S'il paroît, dit-il, que la Nation soit en mauvais état, & que les mesures passées & actuelles du Ministère nous aient conduits sur le bord d'un précipice, ce que je crains très-fort, il sera certainement nécessaire d'adopter un nouveau système, & de changer de Ministres ; mais si, au contraire, il se trouve que la Nation



1777. soit dans un état florissant , & qu'il soit vraisemblable que les mesures présentes réussissent , il faudra pour lors continuer le même système , & conséquemment les mêmes Ministres ; car je suis persuadé qu'aucune autre personne ne voudroit le suivre.

Mylord North parut fort satisfait de cette proposition , & dit qu'il feroit tout ce qui étoit en son pouvoir pour seconder le dessein de M. Fox , & en venir aux fins qu'il se proposoit ; que rien ne pouvoit le flatter davantage , que de trouver une occasion de convaincre la Chambre que la Nation étoit dans un état beaucoup plus florissant que plusieurs personnes du parti de l'Opposition n'affectoient de le croire. Il se réserva , néanmoins , le droit de ne point montrer à la Chambre les papiers dont la publicité deviendroit dangereuse ou préjudiciable au Gouvernement. La première proposition de M. Fox , fut suivie de plusieurs autres qui en étoient comme les conséquences , & qui furent toutes accordées. Pour donner le tems aux Ministres de procurer les papiers , les listes , les registres & les comptes nécessaires , ainsi qu'au Parlement , celui de les examiner mûrement , il fixa l'assemblée du Comité au 2 Février 1778. Il proposa ensuite qu'on présentât une adresse à Sa Majesté , pour la prier de soumettre à l'inspection de la Chambre une copie des papiers qui avoient rap-



port à une clause d'un acte de Parlement passé pendant son règne, « qui autorisoit certaines personnes » nommées par Sa Majesté, à déclarer, sous certaines conditions, telle ou telle Colonie, Province, district, port, ou autre place, dans la paix du Roi, & aussi un compte des Colonies, Provinces, ou autres places qui, en se soumettant à ces conditions, & conformément aux pouvoirs donnés par ledit acte, avoient été déclarées dans la paix de Sa Majesté ».

Cette proposition mit fin à l'acquiescement du Ministre. Il s'y opposa vivement, en disant que, rendre publics des papiers qui avoient rapport à une négociation, avant même qu'elle fût terminée, c'étoit faire une chose tout-à-fait contraire aux usages établis. Cette mesure, ajouta-t-il, pourroit non-seulement détruire le but de la négociation; mais elle seroit, outre cela, très-préjudiciable à la cause en général.

Ce refus occasionna des débats terribles. Les Membres de l'Opposition dirent que la proposition de M. Fox ne tendoit point à découvrir les secrets de l'Etat, mais seulement à connoître la conduite publique de personnes autorisées par le public à traiter avec les Colonies. Ce n'est qu'une enquête du Parlement, ajoutèrent-ils, du résultat d'un acte du Parlement. Les commissions que l'on a données à Mylord Howe & à son frère, ne sont qu'en confé-



1777. quence d'un acte qui a pris son origine dans cette Chambre : c'est donc le devoir de la Chambre de s'informer de ce qui est arrivé depuis qu'ils sont nommés. Il paroît que ni la Nouvelle-York, ni *Long-Island*, ni l'Isle des Etats, ni aucune autre place dont nous avons pris possession, n'est encore dans la paix du Roi. Il paroît aussi que le Gouverneur Tryon a écrit au Chevalier Howe, l'un des Commissaires, pour qu'il rétablît la Nouvelle-York dans cet état, & que le Chevalier lui fit réponse qu'il ne pouvoit le faire sans le consentement du Ministre : c'est donc un sujet qui est du ressort de cette Chambre. Elle doit s'informer des mesures que les Ministres & les Commissaires ont prises pour remplir ses intentions, afin de savoir ceux qui sont dignes de blâme

Tandis que ce débat étoit soutenu avec vigueur, & qu'un fameux Conseiller du parti de la Cour étoit au milieu d'un discours dans lequel il s'efforçoit de prouver, avec beaucoup d'habileté & d'éloquence, la mauvaise politique de découvrir des secrets de cette importance, on reçut avis que le Duc de Grafton avoit fait la même proposition dans la Chambre - Haute, & qu'elle avoit été accordée. Il est impossible de peindre l'embarras où cette nouvelle inattendue jeta le premier Ministre dans la Chambre des Communes. Les Membres de l'Opposition ne l'aisèrent pas échapper



cette occasion de l'assaillir. Toutes les figures de rhétorique & les sarcasmes les plus piquans furent employés pour le tourner en ridicule. Il sera nécessaire, dirent ces Membres, ou de rapporter sur les Journaux de la Chambre, que les Communes d'Angleterre ne furent pas jugées dignes de savoir ce qu'on communique librement aux Pairs; ou il faudra que le Ministre prie une partie de ses partisans nombreux qui l'ont soutenu jusqu'ici, & qui l'ont toujours fait triompher de toute opposition, d'abandonner aujourd'hui leurs drapeaux, & de laisser leur Chef dans la *minorité*.

D'autres parlèrent cependant plus sérieusement du mépris avec le quel ils étoient traités. Ils dirent qu'accorder une proposition à une Chambre, & la refuser à l'autre, étoit une indignité à laquelle ils espéroient qu'aucune Chambre des Communes ne se soumettroit. Le Ministre se trouva tellement assailli de tous les côtés, & les attaques étoient si piquantes par la manière avec laquelle elles étoient dirigées, qu'il ne put cacher sa colère. Il se leva avec chaleur & dit : Que, quelque effet que pût avoir l'incident actuel sur le reste de la Chambre, il conserveroit sa première opinion. Il ne pouvoit pas s'imaginer qu'un rapport qui n'étoit pas authentique fût capable de produire un changement dans les sentimens, & blâma avec beaucoup d'aigreur ceux qui rapportoient ce qui se passoit dans l'autre

1777.



1777. Chambre, dans le dessein d'influer sur les délibérations de celle-ci. Il soutint que c'étoit contre l'ordre. Les Communes, dit-il, ne doivent pas être guidées dans leurs résolutions par aucune considération antérieure, & beaucoup moins par la conduite d'aucun autre corps. Si elles se soumettoient à une influence de cette sorte, ce seroit bien alors qu'elles abandonneroient leur importance & leur dignité, il conclut enfin, en disant que les serviteurs du Roi dans l'autre Chambre, avoient eu part aux secrets du Gouvernement; qu'ils étoient juges pour eux-mêmes de ce qui devoit être découvert, & de ce qui ne devoit pas l'être; qu'ayant aussi le même droit de juger pour lui-même, il étoit d'avis que, suivant la saine politique, on ne pouvoit pas accorder la proposition de M. Fox; &, après quelques autres argumens, elle fut rejetée.

La nouvelle de la triste catastrophe du Général Burgoyne qui arriva le lendemain, excita autant d'étonnement, de chagrin & de consternation dans les deux Chambres, qu'elle causa d'appréhension aux Ministres. Quelqu'un ayant demandé à Mylord George Germain si ce que l'on disoit au sujet de l'armée du Canada étoit véritable, ce Ministre fut lui-même obligé de faire le détail de cet événement malheureux. Cela ne manqua pas de renouveler avec plus d'aigreur & de véhémence que jamais  
toutes



toutes les censures & les accusations que l'on avoit 1777.  
déjà faites au sujet de l'origine & de la conduite de  
la guerre, & de l'ignorance des Ministres. Après  
avoir donné beaucoup d'éloges à l'armée du Gé-  
néral Burgoyne, à cause de sa bravoure, des dan-  
gers qu'elle avoit courus, & des fatigues qu'elle  
avoit endurées, les Membres de l'Opposition con-  
damnèrent dans les termes les plus sévères, le plan  
de l'expédition. Ils dirent que c'étoit un projet ab-  
surde, inconséquent & impraticable, indigne d'un  
Ministre Anglais, & que le Chef d'une Tribu de  
Sauvages auroit même honte d'avouer. Ils ajou-  
tèrent qu'ils ne jugeoient point d'après les évène-  
mens, & rappellèrent à Mylord George Germaine  
combien de fois ils l'avoient averti des conséquences  
funestes de son plan favori. L'ignorance avoit  
marqué chaque pas de cette expédition; mais c'étoit  
l'ignorance du Ministre, & non pas celle du Gé-  
néral, d'un Ministre qui, de son cabinet, avoit la  
présomption de diriger non seulement les opéra-  
tions générales, mais même les mouvemens parti-  
culiers d'une guerre qui se faisoit dans les déserts  
de l'Amérique, à une distance de mille lieues.  
L'objet de cette expédition étoit une jonction entre  
Howe & Burgoyne; & cette jonction pouvoit se  
faire sans difficultés, en moins d'un mois, par  
mer; mais le Ministre aimoit mieux qu'elle se fît  
par terre. Voyons, ajoutoient-ils, de quels moyens



1777. il se servit pour faire réussir son projet. Comme il étoit nécessaire que les deux armées se rencontrassent, on pouvoit raisonnablement supposer que l'armée du Nord se feroit avancée vers le Midi, ou celle du Midi vers le Nord, ou, si on avoit dessein de les faire joindre à moitié chemin, qu'elles auroient marché toutes deux en même tems dans ces directions; mais le Ministre, méprisant ces moyens simples & naturels de former une jonction, fait marcher une armée de *New-York* encore plus vers le Midi, & envoie l'autre au Canada, pour suivre la première dans la même direction; de sorte qu'en continuant toutes deux leur route jusqu'à l'éternité, il étoit impossible qu'elles se joignissent jamais.

Les circonstances ne permettoient pas aux Ministres de parler avec hauteur: ils étoient assez humiliés. Mylord North avoua qu'il étoit malheureux; mais il justifia en même tems ses intentions, & déclara qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. Il dit que, depuis le commencement des troubles, personne n'avoit désiré la paix avec plus d'ardeur que lui; que s'il ne s'agissoit que de se démettre de toutes ses charges pour l'obtenir, il le feroit avec plaisir. Il ajouta qu'il avoit été appelé au Ministère contre son gré, & qu'on l'avoit même forcé d'accepter sa place; mais que, quelques désagréable qu'elle pût être, tant qu'il en auroit la possession, il la soutiendrait de tout son pouvoir.



Il conclut en observant que, quelle que fût la 1777 détermination de la Chambre soit pour la paix ou pour la guerre, il étoit nécessaire qu'on accordât les sommes demandées, puisque les dépenses seroient toujours les mêmes jusqu'à ce que les armées fussent retournées en Europe, & réformées.

Mylord George Germaine déclara qu'il étoit prêt à soumettre le plan de l'expédition du Canada au jugement de la Chambre. S'il paroît impuissant, dit-il, foible ou ruineux, que la censure tombe sur moi. Je suis content, si l'on me trouve coupable, d'essuyer les reproches de la Chambre, & tout Ministre qui a le bien de sa Patrie à cœur, devrait toujours être prêt à soumettre sa conduite à l'examen de son pays : mais que la Chambre ne soit pas trop précipitée, qu'elle suspende son jugement jusqu'à ce qu'elle soit mieux instruite de toutes les circonstances, & , peut-être, elle trouvera que le Général, ainsi que moi, sommes innocens.

Ces derniers mots échauffèrent encore une fois les Membres de l'Opposition. Ils s'efforcèrent de prouver que le plan étoit impraticable, & que le Ministre étoit coupable. Après plusieurs argumens, la Chambre se sépara jusqu'au lendemain.

Le Colonel Barré fit le jour suivant plusieurs propositions, pour qu'on fournît les papiers nécessaires pour servir à l'enquête de la Nation, qui



1777. devoit se faire le 2 Février, comme nous l'avons déjà remarqué, & la Chambre y donna son consentement.

Comme le premier objet du Gouvernement, qui est de demander de l'argent, étoit alors assez bien rempli, puisqu'on avoit accordé près de deux cent seize millions en quinze jours, & que les Ministres étoient aussi fatigués d'enquête que de censures, ils résolurent de se donner un tems suffisant pour reprendre haleine, & se reposer de leurs travaux. Ils attendoient des attaques de toutes parts après les vacances de Noel, & ils vouloient se préparer : c'est pourquoi Mylord North proposa que la Chambre ajournât au 20 Janvier. Cette proposition excita de grands débats, mais elle fut à la fin accordée.

Pendant que ces choses se passaient dans la Chambre des Communes, on agitoit à-peu-près les mêmes questions dans la Chambre des Pairs. Mylord Chatham fit plusieurs propositions pour qu'on donnât copie de tous les papiers relatifs aux traités avec les Sauvages, & des instructions données au Général Burgoyne; mais elles furent toutes rejetées.





## CHAPITRE XIII.

**L**ES Ministres des États-Unis à la Cour de France, 1778.  
ayant écrit une lettre fort sévère, à Mylord North,  
au sujet du mauvais traitement que les prisonniers  
Américains éprouvoient en Angleterre, se plai-  
gnirent, entr'autres choses, que plusieurs de ces  
malheureux avoient été envoyés dans un état de  
captivité sur les côtes d'Afrique & aux Indes  
Orientales. Ils dirent qu'on les avoit forcés à accep-  
ter ces conditions, ou à souffrir une mort ignomi-  
nieuse; que ceux qui restoient dans la Grande-  
Bretagne étoient dans un état affreux, & mourans  
presque de faim; de froid & de toutes sortes de  
misères. Il est certain que les Anglais traitèrent  
leurs prisonniers, durant cette guerre, avec une  
cruauté qui ne leur est pas ordinaire. En Amérique  
même, tous ceux qui tomboient entre leurs mains,  
étoient entassés, Officiers & soldats, dans un vieux  
vaisseau à *New-York*, ou dans d'autres prisons,  
avec les malfaiteurs. Il faut avouer que ceux qui  
étoient à la tête des affaires ne formoient qu'une  
partie de la Nation, & que c'étoit plutôt une  
guerre entre les *Whigs* & les *Tories* des deux hé-  
misphères, qu'entre la Grande-Bretagne & l'Amé-  
rique. Ces derniers, semblables aux enthousiastes



1778. du siècle passé , qui coupoient charitablement la gorge à ceux qui différoient avec eux en opinions religieuses , & croyoient , par-là , faire une chose agréable à Dieu , traitoient avec la dernière rigueur ceux qui étoient faits prisonniers , parce que leurs opinions politiques n'étoient pas conformes aux leurs. Les regardant comme d'indignes rebelles , coupables des plus grands crimes , ils s'imaginoient faire une action méritoire : il est même probable qu'ils les auroient volontiers mis à mort , si la crainte des lois , ou des représailles , n'avoit mis un frein à leur enthousiasme.

Sur ces représentations , Mylord Abingdon propofa dans la Chambre des Pairs , qu'on examinât la condition des prisonniers Américains ; & , peu de tems après , il fe fit une fouscription en leur faveur : ce qui servit à les rhabiller & à rendre leur situation moins défagréable.

En ajournant le Parlement , le Ministre avoit un grand objet en vue. Il étoit toujours résolu dans le cabinet , de continuer la guerre ; mais la perte de l'armée du Canada défaisoit tous ses projets. Comment remplacer cette armée ? Il falloit d'abord des sommes considérables pour en former une nouvelle ; les Etats des petits Princes Allemands étoient , en quelque sorte , épuisés , & d'ailleurs l'un des plus grands Princes du Corps Germanique venoit de refuser un passage sur ses Etats , aux troupes



qui étoient déjà à la solde de la Grande-Bretagne. 1778.  
Tout paroissoit donc contraire aux Ministres d'Angleterre; &, s'ils avoient seulement envisagé les grands armemens que l'on faisoit dans les ports de France & d'Espagne, ils se feroient désistés de leur opiniâtreté à suivre des mesures si pernicieuses; mais ces sages politiques s'imaginoient n'avoir rien à craindre de la Maison de Bourbon, ou plutôt ils étoient obligés de suivre un plan qui leur étoit tracé. Ils prirent donc la résolution de lever une nouvelle armée sans le secours du Parlement; &, comme ils pouvoient, pendant six semaines, faire usage de tous leurs moyens, sans être interrompus par les déclamations de leurs adversaires, ils persuadèrent à leurs partisans les plus zélés, de lever des troupes par souscription.

En conséquence, il y eut des assemblées dans plusieurs Villes, & des comités établis pour lever des troupes. Les *Tories* firent les plus grands efforts pour réparer la perte de l'armée de Burgoyne. Les Villes de Liverpool & de Manchester s'offrirent de former un régiment de mille hommes chacune. Les Villes de Glasgow & d'Edinbourg en Ecosse firent les mêmes offres; en un mot, on vit dans plusieurs endroits de l'Angleterre, & surtout en Ecosse, le zèle le plus ardent pour soutenir cette mesure. Les Ministres auroient bien voulu que la Ville de Londres eût donné l'exemple; mais



1778. cette Métropole se rappelloit encore de l'affront que la Cour lui avoit fait, & lorsque le Lord *Mayor* proposa, dans une assemblée des Echevins, de lever des troupes pour le service de l'Etat; sa proposition fut rejetée; elle le fut aussi par le Conseil commun, pour les raisons que nous avons déjà rapportées, *que la guerre étoit injuste & ruineuse.*

Là-dessus les *Tories* les plus zélés dirent que, quoique le Corps-de-Ville manquât de loyauté, cela ne devoit nullement arrêter les efforts des Particuliers, & que, dans un tems où des souscriptions pour des rebelles étoient remplies avec promptitude, les Sujets bien affectionnés devoient aussi souscrire libéralement pour soutenir le Roi & son Gouvernement. Ils ouvrirent donc une souscription, & établirent un comité pour conduire cette affaire. En peu de jours, ils eurent une somme de quatre cens soixante mille livres. Le Corps-de-Ville de Bristol ayant aussi refusé d'entrer dans les vues du Gouvernement, il se fit de même une souscription dans cette place, qui ne le céda en rien à celle de Londres.

On voulut ouvrir de semblables souscriptions dans les comtés de Norfolk & de Warwick; mais elles ne réussirent point. Les franc-tenanciers de Norfolk envoyèrent, au contraire, une requête pleine d'énergie au Parlement, contre la guerre d'Amérique. L'Ecosse fut très-favorable au Minis-



rière; &, outre les troupes que fournirent Edin-  
bourg & Glascow, il se leva plusieurs régimens dans  
les montagnes. 1778.

Pendant la séparation du Parlement, les Ministres étoient un peu revenus de leur frayeur, les nouvelles levées les rendoient capables de continuer la guerre. D'ailleurs ils pouvoient donner, comme des témoignages certains, que la Nation en général approuvoit leur conduite, cette émulation qu'elle faisoit alors paroître pour lever des troupes. Ils étoient donc capables de faire face au Parlement, & de braver toutes les enquêtes de leur conduite passée, ainsi que celle de l'état de la Nation. Ils regrettèrent probablement alors la facilité avec laquelle ils avoient accordé les propositions dans un moment de détresse; mais ils espéroient, avec l'esprit qui régnoit parmi le Peuple, défaire aisément les desseins de leurs Adversaires, & regagner le terrain qu'ils avoient foiblement cédé au parti de l'Opposition. Malgré ces apparences flatteuses, ils n'en étoient pas, cependant, plus à leur aise. Ils voyoient naître sous leurs pas des obstacles beaucoup plus grands que ceux qu'ils avoient surmontés. Leur Ambassadeur à la Cour de Versailles, venoit de les informer qu'il se négocioit un traité de commerce entre la France & les Etats - Unis; qu'outre cela, il y avoit sur le tapis un autre traité particulier d'une nature très-



1778. dangereuse aux intérêts de la Grande - Bretagne , & sur lequel on gardoit le plus profond secret.

Le Parlement étant assemblé , la première chose qui occupa les Membres du parti de l'Opposition , fut d'examiner les mesures que les Ministres avoient prises pour lever des troupes pendant sa séparation , & le Chevalier Jennings-Clarke proposa qu'on mît devant la Chambre un état du nombre de troupes que l'on avoit levées , avec un détail des différens Corps, les noms des Officiers qui devoient les commander , ainsi que ceux de tous les autres Officiers , le tems de leur service & le rang qu'ils avoient dans l'armée , ce qui fut accordé.

Aussi-tôt après , le Ministre déclara qu'il avoit la plus grande satisfaction de pouvoir apprendre à la Chambre que le but de l'ajournement avoit été rempli , & que l'on avoit fait les plus grands efforts dans tous les départemens pour le bien du service ; mais que les contributions volontaires de quelques sujets loyaux avoient aussi grandement contribué à cet objet ; que l'on avoit ouvert une souscription dans plusieurs endroits du Royaume , qui démontrait un zèle vraiment patriotique , & qui offroit , outre cela , des preuves évidentes de la satisfaction du peuple ; qu'il étoit fort consolant , pour ceux qui dirigeoient les affaires , de voir que l'opinion publique n'étoit nullement changée par les évènements , & que les Anglais ne se laissoient



pas guider par des accidens , que nulle sagacité ne 1778.  
pouvoit prévoir , & que la sagesse humaine ne fau-  
roit empêcher ; que tout véritable patriote devoit  
ressentir un plaisir infini , en voyant que l'ardeur  
& le courage du peuple augmentoient avec les  
difficultés.

Ces congratulations que les Ministres se fai-  
soient ainsi à eux-mêmes , & qui pouvoient être  
prises pour les ironies les plus piquantes , afin  
de mortifier leurs adversaires , excitèrent la colère  
des Membres de l'Opposition ; ils attaquèrent le  
Ministère avec la plus grande véhémence. Ils dirent  
que cette mesure étoit illégitime & contraire aux  
lois de l'Empire ; que si on pouvoit justifier la  
levée d'un seul régiment de cette manière , on  
pourroit se servir des mêmes argumens pour en  
former cinquante. Cette doctrine étant une fois  
admise , ajoutèrent-ils , il sera bien facile d'établir  
un pouvoir arbitraire. Les Partisans de cette forme  
de Gouvernement , n'auront rien autre chose à  
faire, pendant la séparation du Parlement, que d'en-  
courager des souscriptions pour lever des troupes ,  
& ces troupes une fois rassemblées , les argumens  
que l'on pourra faire dans cette Chambre , les ré-  
solutions que l'on y prendra , ne seront pas capables  
de prévenir la ruine de la constitution.

Mylord North se défendit avec beaucoup d'ha-  
bileté , il dit que personne ne pouvoit nier la né-



1778. cessité de lever des troupes , puisqu'en cas que les Colonies refusassent les conditions qu'on leur offriroit , il faudroit faire les plus grands efforts , afin de terminer la guerre. Cette mesure , continuait-il , n'est point illégitime. La guerre d'Amérique est une guerre juste , c'est la guerre du Parlement , c'est la guerre du Peuple : se peut-il donc trouver rien de plus légitime que le Peuple fasse des offres , & que le Souverain les accepte ? On refuse de reconnoître l'autorité suprême du Corps législatif ; des Sujets rebelles prennent les armes pour maintenir ce refus : d'autres Sujets fidèles expriment leur horreur d'une rébellion si inouïe ; & , pour preuve de la sincérité de leurs sentimens , font offre de leurs personnes & de leur fortune pour soutenir les droits de leur Patrie. Une action si louable mérite-t-elle donc d'être condamnée avec tant d'amertume ? Les Membres de l'Opposition répliquèrent , & il y eut à ce sujet des argumens sans nombre.





---

## CHAPITRE XIV.

Ces grands débats dans les deux Chambres du 1778. Parlement, conduisent naturellement à quelques réflexions. On peut regarder la Constitution Britannique comme une de ces superbes machines, dont la délicatesse & la complication excitent l'admiration des spectateurs, & qui sont des chefs-d'œuvres de l'art, mais qui se dérangent avec trop de facilité. La moindre humidité, la moindre rouille en arrête les principaux ressorts, & pour lors elle continue dans un état de dérèglement, jusqu'à ce que des mains habiles les remettent dans leur première position : chose qui est quelquefois plus difficile, que d'en former une nouvelle. Si les trois branches qui composent le Gouvernement Britannique demeuroient toujours intégres, on pourroit, avec raison, le regarder comme le meilleur du monde. En effet, qu'on examine la Branche monarchique, & on verra un Roi, qui par-tout devoit être le père de ses Peuples, tenant d'une main le glaive de la Justice pour punir le crime, & de l'autre, les dignités pour récompenser la vertu ; on le verra même revêtu du pouvoir bienfaisant, d'épargner la vie d'un malheureux que les lois, quelquefois trop rigoureuses, avoient



1778. condamné à la perdre. C'est lui qui est chargé de toutes les affaires avec les Puissances étrangères; c'est lui qui doit venger les insultes faites à la Nation; c'est à lui que l'on confie les sommes nécessaires pour les dépenses de l'Etat; les armées tant de terre que de mer; & c'est aussi lui qui dispose de tous les postes. Quel vaste champ pour un Prince vertueux qui ne cherche que le bien de ses Sujets! On dira peut-être que les Rois, quelque enclins qu'ils soient à faire le bien, ne sont jamais informés du véritable état de l'Empire, & que, toujours entourés de vils flatteurs & de gens intéressés, les cris de leurs Peuples ne parviennent jamais jusqu'à eux. Mais qu'on jette les yeux sur la branche démocratique, & on verra que les Rois d'Angleterre n'ont besoin que d'un peu de prudence pour ne point se laisser tromper. Toujours assistés des Conseils de la Chambre des Communes qui devrait être composée des gens les plus sages & les plus vertueux d'entre le Peuple, & choisis par lui, il est impossible qu'ils puissent ignorer les sentimens de leurs Sujets. C'est à ces représentans que le Roi demande les secours dont il a besoin pour le soutien de l'Etat. S'ils les trouvent nécessaires, ils les accordent avec générosité: si non, ils les refusent, & ont droit de le faire.

La branche aristocratique, ou la Chambre haute, tient, pour ainsi dire, la balance entre le Roi & le



Peuple , elle modère la hauteur qu'inspire l'auto-<sup>1778.</sup>  
rité royale & les jalousies, quelquefois mal fon-  
dées, des Communes, au sujet de leur liberté, &  
sert ainsi de point d'union entre la branche démoc-  
ratique & la monarchique. Les Pairs attachés à  
la royauté à cause des dignités qu'elle leur pro-  
cure & de l'importance qu'elle leur donne, feroient  
fâchés qu'elle fût abolie ; mais, d'un autre côté,  
jaloux de leurs privilèges, & craignant d'être ré-  
duits à cet état d'esclavage où sont les Nobles  
d'une grande partie de l'Europe, ils ne voudroient  
point non plus que le pouvoir de la démocratie fût  
anéanti.

Cette belle machine subsiste-t-elle encore en  
Angleterre dans l'état où je viens de la représenter ?  
Il s'en faut de beaucoup ; tous ses principaux res-  
sorts sont viciés, toutes les roues qui la faisoient  
mouvoir sont hors de leurs pivots, & ne tournent  
plus que par un secours emprunté. D'un côté, le  
Souverain, accompagné d'un grand nombre de Sei-  
gneurs la tirent avec rapidité vers le trône du des-  
potisme ; & de l'autre, quelques Sénateurs hardis  
font des efforts incroyables pour arrêter ses pro-  
grès, encore souvent ces derniers ne sont-ils pas  
animés de l'amour de la Patrie. Tel est le malheur  
des hommes, ils ne sauroient long-tems vivre dans  
un état de société, sans se corrompre. Leurs pas-  
sions ont sur eux un empire trop puissant ; & , pour



1778. les satisfaire, ils détruisent les meilleures institutions. Les hommes aiment à dominer, & à ne point être contredits; c'est ce qui fait que les Rois d'Angleterre ont tâché, depuis long-tems, de se délivrer des entraves que le Parlement pourroit mettre à leurs desirs. Des Ministres scélérats, dans le dessein de se rendre nécessaires, leur ont fait croire que leurs intérêts étoient différens de ceux du Peuple, &, depuis ce tems-là, ils regardent ce dernier d'un œil jaloux. La volonté des Monarques devenant alors différente de celle de ses Sujets, en plusieurs occasions, il fallut trouver des moyens pour avoir de l'argent. Cet argent ne pouvoit s'obtenir que des Communes; mais les premiers avoient des dignités, des honneurs, des places lucratives dont ils pouvoient disposer, & les Communes n'étoient pas incorruptibles. On gagna, peut être d'abord avec peine, un nombre suffisant des Membres de la Chambre basse, pour former une majorité, & on obtint ce que l'on demandoit. Les Pairs mêmes ne furent pas à l'épreuve; mais il restoit les Electeurs à gagner, nombre considérable des Habitans de l'Empire, & généralement plus difficile à corrompre: d'ailleurs il auroit fallu recommencer tous les ans. Que fit-on? au lieu d'une élection annuelle, on passa un acte pour ne la renouveler que tous les sept ans. Alors les places de Membre du Parlement valurent



valurent la peine d'être recherchées, & on cor- 1778.  
rompt les Electeurs. Tel est l'état actuel de la  
Grande-Bretagne, on n'apperçoit plus que l'ombre  
de l'ancienne Constitution, ou plutôt de ce qu'elle  
auroit dû être. Le Roi corrompt les Représentans  
du Peuple; les Représentans, les Electeurs; & les  
Pairs prennent différens partis, suivant que leurs  
amis ou leurs parens sont employés dans les places  
lucratives. Comme le Souverain est obligé de faire  
une dépense prodigieuse pour se procurer une majo-  
rité dans les deux Chambres, il n'est guere possible  
que les vingt-quatre millions qu'on lui accorde  
pour sa maison, puissent lui suffire; mais il fait des  
dettes, & vient ensuite prier son Parlement de les  
payer: ce que ce dernier ne manque jamais de faire.  
On n'entend que les cris de ceux qui n'ont point  
de places à leur gré, & que l'on appelle *Membres*  
*de l'Opposition*. Je ne veux pas insinuer ici qu'il  
n'y ait point dans les deux Chambres des gens dé-  
sintéressés, & qui ne sont conduits que par l'amour  
de leur Patrie. Il s'en trouve certainement, mais  
le nombre en est petit. On demandera peut-être  
s'il n'est pas possible de réformer ces abus, c'est  
une chose bien difficile. Je n'y vois que deux  
moyens, encore pourroient-ils ne pas être efficaces,  
les Electeurs étant accoutumés à la corruption. Le  
premier, & le moins violent, seroit de rétablir  
l'élection annuelle, & d'en égaliser le droit; le



1778. second ne peut s'effectuer que par une révolution dans l'Empire.

D'après ces explications, il ne paroîtra pas bien étrange que les Membres de l'Opposition aient eu si peu de succès dans toutes leurs entreprises ; car quels qu'aient été leurs motifs , les argumens dont ils se servoient étoient fondés sur les lois de l'Etat ; mais leurs Adversaires avoient pour eux la pluralité des voix , & faisoient rejeter toutes leurs propositions. On verra même que cette fameuse enquête de l'état de la Nation , à laquelle les Ministres n'avoient pu se refuser de bonne grâce dans un tems où les pertes de l'Angleterre avoient excité la colère du Peuple , ne fut d'aucune utilité , & que les courtisans firent échouer les desseins des patriotes , en leur refusant les papiers nécessaires.

Avant d'en venir à cette enquête, il ne sera pas, ce me semble, hors de propos de donner un précis des fins que les Membres de l'Opposition se proposoient en la faisant. C'étoit , 1°. de rétablir la paix entre la Grande-Bretagne & les Colonies , sur des fondemens solides ; 2°. de former au moins une union , & aux meilleures conditions possibles.

Le 2 Février, M. Fox ouvrit l'enquête dans le grand comité de la Chambre des Communes , avec cette habileté, cette énergie, & cette perspicuité qui le distinguent. Quoique, dans l'explication étendue qu'il donna des motifs de l'enquête actuelle, il



récapitulât toutes les circonstances des affaires de 1778. l'Amérique depuis le commencement des mesures qui avoient occasionné les troubles; il observa, cependant, que le sujet particulier qu'il offriroit ce jour-là à la décision du comité, ne seroit qu'une petite partie de l'affaire importante qui devoit engager son attention par la suite.

Il pria les Membres de ne point confondre l'affaire présente avec ce qui étoit arrivé auparavant, mais d'en venir tout de suite au fait. Il dit que l'importance du sujet le demandoit, qu'il s'agissoit d'examiner l'état actuel de la Grande - Bretagne, & de voir comment elle pourroit se tirer de la situation critique où elle se trouvoit; qu'il souhaitoit que chacun oubliât ses premières opinions, ses idées favorites & ses préjugés; qu'il étoit nécessaire d'adopter une nouvelle façon de penser; que le Parlement ne devoit regarder les Américains ni comme amis, ni comme ennemis, mais qu'il devoit considérer l'Amérique comme une grande partie de l'Empire Britannique; il informa le comité que la méthode qu'il avoit choisie pour convaincre plus efficacement les Ministres, & marquer la conduite qu'il seroit avantageux de suivre, étoit simple, concise, claire & conséquente. Il poseroit des faits incontestables, & en déduiroit des conclusions. Après avoir récapitulé les calamités de la guerre, faire voir l'impossibilité de réussir, démontré la mau-



1778. vaïse politique des Ministres, en refusant les requêtes des Colonies, & en particulier celle que le Congrès avoit fait présenter par M. Penn, il dit qu'il ne restoit plus d'autres moyens d'obtenir la paix que la voie de la douceur. C'est pourquoi il proposa une adresse au Roi pour le prier « de ne » pas envoyer en Amérique aucun vieux régiment » des troupes de la Nation alors dans les trois » Royaumes, ou en garnison à Gibraltar & à Minorque ».

Au grand étonnement de tous les Spectateurs, les Ministres ne firent aucune réplique ni au discours, ni à la proposition de ce grand Orateur. On en vint sur-le-champ à la division des voix, & il s'en trouva cent soixante-cinq pour M. Fox, & deux cents cinquante-neuf contre lui. Ce grand nombre de voix en faveur des Membres de l'Opposition, ne laissa pas, néanmoins, d'intimider les Ministres; ils s'aperçurent que l'état critique des affaires avoit détaché de leur cause nombre de leurs anciens partisans. Tel fut l'évènement du premier jour de l'enquête de la Nation dans la Chambre des Communes.

Peu de jours après, le célèbre M. Burke proposa une adresse à Sa Majesté pour la prier de mettre devant la Chambre « copie de toute la correspondance de ses Ministres avec les Généraux de ses » armées en Amérique, ou toute autre personne



» employée par le Gouvernement , pour exciter 1778.  
» les Sauvages à prendre les armes ».

Ce grand homme soutint sa proposition avec son éloquence ordinaire, & se surpassa même ce jour-là. Les Ministres, qui savoient combien la mesure d'employer les Sauvages étoit odieuse au Peuple, avoient obtenu qu'on tint les portes fermées, pendant qu'on agitoit cette question, & il est probable que, sans cette précaution, ils auroient couru risque d'être déchirés en pièce par la populace. Quoique ce discours n'ait jamais paru, nous nous en sommes, cependant, procuré des extraits. M. Burke observa qu'un des grands objets de l'enquête présente de l'état de la Nation, étoit de connoître la condition & la qualité des troupes employées en Amérique; qu'il y avoit déjà devant la Chambre un état des troupes réglées du Roi, & de celles de ses alliés Européens; mais que jusqu'ici on n'avoit point encore produit d'état de ses forces irrégulières, de *ses alliés Sauvages*, quoiqu'elles eussent causé une grande dépense, & qu'on eût beaucoup compté sur leur prouesse. Il dit qu'il étoit nécessaire d'examiner cela en particulier, parce que plusieurs personnes avoient recommandé très - expressément d'adopter leur manière de faire la guerre; qu'on avoit répandu le bruit que, la campagne prochaine, on devoit abandonner l'ancien plan, & ne plus faire qu'une guerre



1778.

de rapine & de pillage pour détruire des Colonies dont on désespéroit de faire la conquête. Il ajouta que l'on avoit déjà essayé en grand cette méthode de guerre, & qu'il n'en étoit résulté aucun succès. Si ce plan, continua-t-il, considéré comme un plan militaire, ne peut nous procurer aucun avantage décisif, je ne vois pas qu'il puisse être d'aucune utilité particulière. Il ne servira pas certainement à démontrer que nous sommes meilleurs politiques, & que nous cherchons les moyens les plus efficaces pour ramener les Colonies.

Il exposa ensuite la nature d'une guerre de Sauvages de l'Amérique contre une Nation civilisée. Il dit que la raison pourquoi on ne devoit jamais les employer, n'étoit pas, parce qu'ils étoient de telle couleur, ou qu'ils se servoient de telles armes, mais parce que leur cruauté surpassoit même la férocité des autres barbares, dont l'Histoire ancienne ou moderne fait mention; que les Indiens de l'Amérique n'avoient que deux objets principaux dans leurs guerres: le premier, d'exercer leur férocité naturelle, en exterminant leurs ennemis; le second, la gloire d'acquérir le plus grand nombre de chevelures possible, qu'ils pendoient ensuite dans leurs cabanes, comme des trophées de leurs victoires & de leur valeur. Comme ils n'ont point, ajouta-t-il, d'émolumens pécuniaires, ni aucune de ces distinctions, aucun de ces titres si flatteurs



chez les Nations civilisées, leurs récompenses consistent en chevelures & dans le plaisir qu'ils ont à tourmenter, à balafre, à faire rôtir tout vivans leurs prisonniers devant un feu lent, & souvent même à les manger. Telles sont, s'écria M. Burke, les récompenses des guerriers Indiens, telles sont les horreurs d'une guerre avec ces Sauvages. 1778.

Il examina ensuite les argumens dont les Ministres s'étoient servis pour défendre cette mesure, & les divisa en trois points. La première & la principale excuse du Ministère, dit-il, est que si le Roi n'avoit pas employé les Sauvages, les rebelles l'auroient fait. Il n'y a point de preuves que les Américains aient essayé de faire aucune alliance offensive avec les Indiens, au lieu qu'il est prouvé que les Ministres du Roi en ont fait depuis un bout du continent jusqu'à l'autre. Les premiers avoient, à la vérité, conclu un traité de neutralité avec les *cinq Nations* ; mais les Ministres les ont corrompus, & le leur ont fait violer. Ils n'ont jamais eux-mêmes cherché à établir une neutralité. En supposant même, continua-t-il, que les Américains se soient servis des Sauvages, ce qui est absolument faux, cependant il est bien différent de les employer contre des soldats armés, disciplinés & campés, ou contre les vieillards, les femmes & les enfans d'un pays dont les habitations sont dispersées & éloignées les unes des autres.



1778.

Les autres points de défense du Ministère font que « l'on avoit pris beaucoup de soin pour empêcher le massacre indistinct de vieillards, de femmes & d'enfans, & que les Sauvages étoient toujours accompagnés de troupes réglées pour prévenir les irrégularités ». Si cela étoit vrai, dit M. Burke, le service des Indiens ne feroit qu'un badinage. Ils ne pourroient être d'aucune utilité, puisqu'ils ne savent que commettre des cruautés. Toutes les guerres antérieures, & en particulier celle-ci, nous prouvent qu'il est tout-à-fait impossible de mettre un frein à leur férocité. Dans les expéditions du Général Burgoyne & du Colonel Saint-Léger, quoique ces Officiers aient toujours pris beaucoup de peine pour réprimer leur barbarie, ils ont massacré indistinctement les vieillards, les femmes & les enfans, amis & ennemis. Les personnes attachées à la cause du Roi, sont même celles qui ont le plus souffert, parce qu'elles avoient été défarmées par les Républicains. Il n'y a qu'à citer le meurtre de Mademoiselle Mac-Rea le jour qu'elle devoit épouser un Officier des armées de Sa Majesté; il n'y a qu'à se rappeler le massacre, de sang-froid, des prisonniers faits à l'affaire des Cèdres, pour exciter l'horreur & pour démontrer qu'il est impossible de restreindre les cruautés des Sauvages.

Il blâma aussi fort sévèrement les efforts qu'on



avoit faits dans deux des Colonies méridionales, 1778.  
pour exciter les Nègres & les Esclaves à se soulever contre leurs Maîtres ; il dit que , par ces alliances , l'Angleterre s'étoit avilie dans l'estime des étrangers ; qu'au lieu d'être d'aucun service, elles avoient, au contraire, produit des défaites & des disgraces ; qu'elles n'avoient fait qu'aliéner l'esprit des Américains , & réunir toutes les Colonies contre la Grande-Bretagne ; que cette tentative de soulever les Nègres , étoit cause que les Provinces méridionales montroient plus de ressentiment que les septentrionales , & qu'elles avoient été les premières à abjurer le Roi & son Gouvernement ; que la Virginie avoit même déclaré que , quand toutes les autres se soumettroient , elle se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, parce qu'un Gouverneur Anglais pourroit , à son gré, faire révolter les Esclaves contre les Habitans , ou adopter les lois militaires. Il dit que le seul remède qui restoit pour dissiper la haine & l'horreur que ces mesures inhumaines avoient excitées , étoit que le Parlement en prît connoissance , & que, par le désaveu le plus marqué & le plus solennel, il convainquît l'univers qu'il n'avoit eu aucune part à des cruautés aussi indignes d'une Nation civilisée, que contraires à la saine politique & à l'humanité ; car, ajouta-t-il, il n'est point dans la nature humaine qu'aucun Peuple puisse jamais se fier à des hommes



1778. qui sont cause de toutes leurs souffrances ; les Colonies n'auront jamais aucune confiance en des gens capables de conduire une guerre d'une manière si cruelle & si déshonorante , & ne feront point la paix avec eux.

Les Ministres se défendirent le mieux qu'ils purent contre toutes ces attaques , & eurent recours à la plupart de leurs anciens argumens ; mais *la pluralité des voix* étoit toujours en leur faveur. La proposition de M. Burk fut rejetée , ainsi que plusieurs autres qu'il fit ensuite.

Le 17 Février, Mylord North proposa son plan de réconciliation , il l'introduisit par un long récit de ses sentimens au sujet de la guerre d'Amérique , depuis le commencement des troubles jusqu'à lors. Il commença par assurer la Chambre que de tout tems la paix avoit été son but , qu'ayant eu cet objet en vue , sa conduite & ses mesures n'avoient pas manqué de consistance ; mais que les évènements avoient été malheureux ; qu'il n'avoit jamais ignoré qu'une taxe sur l'Amérique ne pouvoit pas produire un revenu avantageux ; qu'il y avoit plusieurs sortes de taxes qui n'étoient pas convenables à ce pays-là , & qu'il y en avoit peu qui fussent capables de payer les frais de perception ; que , quoique l'acte du timbre , ou l'impôt sur le papier , fût le plus judicieux qu'on eût pu imaginer, cependant , malgré l'estimation considérable à laquelle



on avoit fait monter ces droits , il n'avoit jamais 1778. été d'avis que leur produit fût un objet de grande importance ; qu'en conséquence il n'avoit jamais proposé de taxe sur les Américains ; qu'il les avoit trouvés taxés , quand il fut malheureusement appelé au Ministère ; que , comme ses principes de politique avoient été d'éviter toute discussion à ce sujet , & de ne pas parler des affaires de l'Amérique en Parlement , il n'avoit point cru qu'il fût de son devoir de révoquer un acte qu'il n'avoit point fait passer ; mais qu'il ne s'étoit non plus servi d'aucun moyen particulier pour le faire exécuter ; que les mesures que l'on avoit ensuite prises , de permettre à la Compagnie des Indes d'envoyer du thé pour son compte , en Amérique , avec une remise de tous les droits , en Angleterre , étoient de nature à ne point faire supposer qu'elles exciteroient aucune plainte dans les Colonies , & encore moins qu'elles produiroient les conséquences qui s'ensuivirent , puisque c'étoit un soulagement au lieu d'être une oppression. Il attribua ces conséquences en partie aux mécontents , & , en partie , à ceux qui étoient intéressés dans un commerce de contrebande , qui représentèrent ces mesures à la populace comme un monopole , de sorte que le tumulte avoit été excité par des principes tout-à-fait distincts de l'idée de taxe. Il dit que , lorsqu'on avoit employé les moyens coercitifs , ils étoient absolu-



1778. ment nécessaires ; mais qu'ils avoient produit des effets auxquels personne ne pouvoit s'attendre ; qu'aussi-tôt qu'il en avoit été informé, il avoit proposé un plan *conciliatoire* avant que l'épée fût tirée, qu'il s'étoit imaginé dans ce tems-là, & qu'il croyoit encore que les conditions proposées étoient les plus justes pour former une union durable entre l'Angleterre & ses Colonies ; mais que, par une variété de discussions & de changemens, une proposition, qui étoit originairement claire & simple en elle-même, avoit été rendue obscure, & que le Congrès avoit pris occasion de la représenter comme un stratagème pour semer des divisions & introduire des taxes d'une manière pire encore que la première, & en conséquence l'avoit rejetée.

Il ajouta que les évènements de la guerre avoient été bien différens de ce qu'il avoit droit d'attendre : que les grandes forces que le Gouvernement avoit envoyées avec toutes sortes de provisions en abondance, avoient produit des effets bien peu proportionnés à ce qu'elles auroient dû faire. Il avoua que ce manque de succès l'avoit extrêmement trompé ; il dit, néanmoins, qu'il n'avoit pas dessein de condamner la conduite des Généraux ; mais qu'il avoit été trompé ; que le Chevalier Howe, dans les dernières actions & dans tout le cours de la campagne, avoit eu une armée supérieure en nombre à celle des Améri-



cains ; que ses troupes étoient aussi meilleures , & 1778 :  
qu'il n'avoit manqué de rien ; que le Général Bur-  
goyne , jusqu'à l'affaire de Bennington , avoit eu  
des forces deux fois aussi nombreuses que le Gé-  
néral Gates ; & que , toutes ces choses confi-  
dérées , les évènements avoient été bien différens  
de son attente ; mais qu'il falloit qu'il formât son  
plan sur ces évènements , & non pas sur ce qu'il  
avoit lieu d'attendre.

Il proposa donc deux *bills* pour servir de base  
au plan *conciliatoire* : « Un *bill* pour déclarer les  
» intentions du Parlement de la Grande-Bretagne,  
» touchant l'exercice du droit d'imposer des taxes,  
» dans les Colonies, Provinces & plantations de  
» Sa Majesté dans l'Amérique septentrionale ; &  
» un autre pour autoriser Sa Majesté à nommer  
» des Commissaires , avec des pouvoirs suffisans  
» pour traiter , consulter & s'accorder sur les  
» moyens les plus propres à appaiser les désordres  
» qui régnoient dans certaines Colonies , planta-  
» tions & provinces de l'Amérique septentrio-  
» nale ».

Mylord North observa ensuite que c'étoit l'in-  
tention du Ministère d'employer cinq Commis-  
saires , & de les revêtir de pouvoirs très-étendus.  
Ils pouroient traiter avec le Congrès , comme si  
c'étoit un corps légitime , & , par ce moyen , regar-



1778. der ses concessions comme des obligations sur toute l'Amérique. Ils seroient aussi autorisés à traiter avec les Assemblées provinciales, suivant leurs Constitutions actuelles, & avec toutes les personnes qui avoient un commandement civil ou militaire, avec le Général Washington, ou tout autre Officier ; ils auroient pouvoir d'ordonner une suspension d'armes, de suspendre l'opération des lois, & d'accorder toutes sortes de pardons d'immunités & de récompenses, de rétablir toutes les Colonies, ou chacune d'elles en particulier, dans la forme de leur ancienne Constitution, avant les troubles.

Il dit que, comme le Congrès avoit autrefois fait des difficultés, parce qu'on ne vouloit point reconnoître les Colonies comme Etats indépendans, si elles prétendoient d'abord à l'indépendance, il n'insisteroit pas qu'elles y renonçassent jusqu'à ce que le traité eût été ratifié par le Roi & le Parlement ; que les Commissaires auroient des instructions de demander quelques contributions modérées pour la défense commune de l'Empire, lorsqu'il seroit réuni. Il ajouta que, pour ne laisser aucun prétexte de ne point terminer ces différens, les Commissaires ne devoient pas insister absolument sur ces contributions ; mais que si les Américains refusoient une proposition si équitable, ils n'auroient point à se plaindre si, par-là suite, ils



ne recevoient aucuns secours de cette partie de 1778.  
l'Empire, dont ils ne vouloient point partager les dépenses.

Il observa qu'on demanderoit, peut-être, pourquoi il n'avoit point fait cette proposition plutôt, si ses sentimens avoient toujours été tels par rapport aux taxes & à la paix? Il répondroit qu'il avoit toujours cru que le moment de la victoire, qu'il avoit eu lieu d'espérer, étoit le tems le plus propre pour faire des concessions; il déclara qu'il n'avoit jamais rien promis sans tenir sa promesse, qu'il avoit toujours communiqué au Parlement ce qu'il avoit appris. J'ai, continua-t-il, annoncé qu'on enverroit une grande armée, & on a effectivement envoyé une armée de plus de soixante mille hommes. J'ai promis une grande flotte, & on a aussi employé une grande flotte. J'ai dit que, l'armée & la flotte seroient pourvues de toutes sortes de provisions & elles ont eu des provisions en abondance. Je puis encore leur en fournir pendant plusieurs années : au reste la Chambre a toujours eu pleine connoissance de toute cette affaire; & si elle a été trompée, c'est qu'elle a bien voulu se tromper elle-même.

Le Ministre conclut enfin un des discours les plus éloquens qu'il eût encore prononcé en déclarant que c'étoit la raison, & non pas la nécessité qui lui faisoit faire ces concessions, & que la Na-



1778. tion étoit encore en état de continuer la guerre pendant bien des années. Nous pouvons lever des hommes , ajouta-t-il , & nous en avons encore de prêts pour le service , la Marine est en bon état , les fonds ne sont guère tombés , & je levrai , en peu de jours , ceux qui sont nécessaires pour les dépenses de l'année , à des intérêts modérés. D'après cela , je soumets ma conduite présente & passée au jugement de la Chambre.

Un morne silence succéda pendant quelque tems à ce long discours. L'étonnement , la consternation , la crainte avoient pris possession de toute l'Assemblée. Quoique le Ministre eût déclaré que les sentimens qu'il venoit d'avouer étoient ceux qu'il avoit toujours eus en tout tems ; il est certain que personne ne l'avoit jamais entendu de cette manière , & qu'on l'avoit toujours regardé comme le plus opiniâtre à défendre les droits de la supériorité du Parlement sur les Colonies qu'il vouloit alors résigner , & le plus éloigné des concessions qu'il proposoit de faire.

Ceux qui avoient jusqu'ici soutenu le Ministère , & en particulier les Propriétaires de terres , blâmèrent la conduite de Mylord North dans les termes les plus sévères. Ils dirent qu'il étoit faux qu'on ne les eût pas trompés , & que , depuis trois ans , on les avoit indignement abusés. Ils demandèrent quels étoient les motifs de la guerre ,  
puisqu



puisque son objet n'avoit jamais été de taxer les Colonies, & s'il avoit perdu trente mille hommes, 1778.  
dépenfé 720,000,000 liv., & mis l'Empire sur le  
bord d'un précipice, uniquement pour s'amuser &  
essayer le courage des Américains? Si les Membres  
de l'Opposition avoient voulu se joindre à ce parti,  
il est certain que la pluralité des voix se feroit  
trouvée en leur faveur, & que les *bills* n'auroient  
pas passé. Un célèbre Conseiller, ayant proposé  
qu'il falloit donner pouvoir aux Commissaires  
d'assurer le Congrès que les dettes qu'il avoit con-  
tractées feroient payées, & qu'on rétablirait le  
crédit de son papier, afin de l'engager à rentrer  
dans le devoir; un des Membres déclara avec vé-  
hémençe qu'il consentiroit plutôt à donner cours  
à de faux billets de banque, qu'à rétablir le crédit  
d'un papier fabriqué pour soutenir une rébellion  
contre le Roi & son Parlement.

M. Fox complimenta le Ministre sur sa conver-  
sion, & félicita les patriotes d'avoir acquis un  
auxiliaire si puissant; il dit qu'il étoit bien aise de  
voir que les propositions de Mylord North ne diffé-  
roient pas beaucoup de celles qu'avoient faites  
M. Burke trois ans auparavant, & il pria la Chambre  
d'observer que, quoique ce Ministre les eût alors  
rejetées, néanmoins trois ans de guerre l'avoit  
convaincu de leur utilité. Il applaudit fort à la ré-  
solution d'abandonner le droit de taxer les Co-



1778. Ionies, parce que cela devoit causer beaucoup de plaisir aux Propriétaires de terres qui ne l'avoient soutenu que pour obtenir cette taxe. Il ajouta qu'il voyoit avec satisfaction que les Communes étoient autorisées à rétablir la chartre de la province de Massachusset, parce que c'étoit une preuve de la sagesse du Ministre, puisque c'étoit lui qui l'en avoit privé. Il déclara qu'il auroit souhaité que ces concessions eussent été faites plutôt, & qu'on eût eu un peu plus de respect pour le Parlement; car il n'étoit pas du tout honnête de dire à une Assemblée qui avoit, depuis tant d'années, placé la plus grande confiance en lui, que si elle avoit été trompée, elle s'étoit trompée elle-même. La Chambre des Communes, continua-t-il, est obligée de placer beaucoup de confiance dans les personnes en place, & le seul moyen d'empêcher qu'elles en abusent, c'est de punir celles qui lui donnent de fausses informations, ou qui conduisent mal ses affaires. La défense du Ministre, s'il avoit été capable d'en établir une réelle, auroit fait honneur à ses talens, en prouvant qu'il pouvoit justifier les mesures les plus insoutenables; mais tous ses argumens & toutes ses erreurs se bornent à un seul point. On peut les renfermer en une seule parole : *ignorance*. Une ignorance totale du sujet. Il espéroit, & il a été trompé. Il attendoit beaucoup, & rien n'est arrivé. — Il s'imaginait que l'Amérique se soumettroit, & elle a résisté. — Il



croyoit que ses armées l'auroient conquise, & elle 1778.  
les a battues avec des forces inférieures. — Il fit  
des propositions de réconciliation; il pensoit qu'elles  
réussiroient, mais elles furent rejetées. — Il nomma  
des Commissaires pour faire la paix; il s'imaginait  
que les Commissaires avoient des autorisations,  
mais il trouva qu'ils n'avoient point fait la paix,  
& que personne ne croyoit qu'ils fussent autorisés.

Après avoir ainsi tourné le Ministre en ridicule  
par une scène d'ironie qui dura plus d'une heure,  
il dit que, comme les propositions présentes étoient  
plus claires & plus satisfaisantes qu'aucune de celles  
qu'il eût encore faites, il leur donneroit son appui,  
& il supposoit qu'elles auroient aussi celui de tous  
ses amis. Ces propositions, ajouta-t-il, auroient cer-  
tainement donné pleine satisfaction aux Colonies,  
& prévenu les calamités que l'Angleterre & l'Amé-  
rique ont éprouvées, si elles avoient été offertes à  
tems; mais s'il se trouvoit que, quelque satisfai-  
sante que soient ces concessions, elles sont faites  
trop tard, quelle punition seroit assez grande pour  
ces Ministres qui ajournèrent le Parlement, afin  
de proposer des conditions de paix, & qui ont né-  
gligé de les faire, jusqu'à ce que la France ait conclu  
un traité avec les Etats indépendans de l'Amérique,  
après les avoir reconnus comme tels? A ces mots,  
toute la Chambre fit paroître le plus grand étonne-  
ment, & tous les yeux se tournèrent vers Mylord



1778. North. Je ne parle point sur des conjectures, reprit M. Fox, ce que je viens d'avancer est malheureusement plus certain que les argumens du Ministre, je le tiens de bonne part. Le traité dont j'ai fait mention, fut signé, il y a dix jours, à Paris. On trouvera, sans doute, que ces dispositions pacifiques du Ministère ne doivent leur origine qu'à la connoissance de ce traité qui rendra ses propositions aussi inutiles à la paix qu'elles sont humiliantes pour la Grande-Bretagne.

Mylord North étant à la fin pressé au sujet du traité entre la France & l'Amérique, répondit qu'il n'avoit point de nouvelles sûres là-dessus, qu'il avoit couru un bruit qu'il y avoit un pareil traité sur le tapis, que sa conclusion étoit fort possible & même probable, mais que, comme l'Ambassadeur n'en avoit point encore donné avis, il falloit croire qu'il n'en étoit rien. Là-dessus un des Patriotes s'écria : *est-il possible que, tandis que la Nation paye des sommes si considérables pour l'établissement d'un Corps diplomatique & les représentans de Sa Majesté dans toutes les Cours de l'Europe, un simple Particulier soit mieux instruit d'une affaire de cette importance, que le Ministre de la Grande-Bretagne?*

M. Adair proposa qu'on informât le Comité qui devoit travailler au *bill* pour nommer des Commissaires, qu'il pouvoit pourvoir à la nomination



de ces Commissaires; mais après de longs débats, 1778.  
dans lesquels les Ministres firent les plus grands efforts pour prouver que c'étoit enfreindre les prérogatives de la Couronne, & priver le Roi de ses droits, la proposition fut rejetée.

M. Powis proposa alors d'insérer une clause dans le bill *conciliatoire* pour révoquer l'acte qui annulle la chartre de la Province de Massachusset. Cette proposition occasionna des argumens sans nombre; mais elle fut à la fin rejetée par cent quatre-vingt-une voix contre cent huit.

M. Powis fit, quelque tems après, une autre proposition pour la révocation de l'acte au sujet du thé, passé en 1767, & elle fut accordée. M. Burke proposa, aussi le même jour, que les dispositions du bill eussent lieu pour les Isles occidentales: ce qui fut accordé.

Le 11 Mars, le comité, pour examiner l'état de la Nation, ayant repris ses séances, MM. Fox & Luttrell firent plusieurs propositions au sujet de la Marine, qui furent toutes rejetées. Le lendemain, M. Luttrell ne surprit pas peu les Ministres, en proposant « qu'on présentât une adresse au Roi » pour le prier de donner des instructions aux » Commissaires, pour rétablir la paix; qu'en cas » qu'ils trouvassent que la continuation des Mi- » nistres de Sa Majesté, causât des jalousies & des » doutes dans une, ou plusieurs des Colonies ré-



1778. » voltées , de manière à occasionner des délais &  
» des empêchemens à une réconciliation sincère  
» entre la Grande-Bretagne & ses Colonies , ils  
» étoient autorisés à promettre , au nom de Sa Ma-  
» jesté , qu'on renverroit tel ou tels Ministres de  
» ses Conseils ».

Les Ministres furent très-piqués de cette proposition , & répondirent avec beaucoup d'aigreur , tandis que plusieurs Membres de l'Opposition la défendirent avec chaleur. D'autres , cependant , furent d'un avis différent , & dirent que , quoiqu'il n'y eût pas lieu d'espérer une réconciliation sous le Ministère actuel , ils regardoient la mesure proposée comme trop humiliante ; & que , s'il falloit faire un changement , on devoit le faire avant d'entamer un traité avec les Américains , & ne point laisser cette mesure à la décision de ces derniers. Finalement la proposition fut rejetée.

Tandis que ces choses se passaient dans la Chambre des Communes , les mêmes questions avoient été agitées avec autant de chaleur dans la Chambre des Pairs. Il arriva , à-peu-près dans ce tems-là , une circonstance singulière , & qui fit beaucoup de bruit. Peu-à-près la convention de Saratoga , le Général Gates écrivit une lettre au Comte de Thanet , avec qui il avoit autrefois été fort lié. Le Général Burgoyne en étoit lui-même porteur. Cette lettre , excepté une observation très-courte sur le mauvais



traitement du Général Lee, & quelques complimens à son ami, étoient entièrement sur les affaires publiques. 1778.

M. Gates, après quelques remarques sur le sort de l'armée de Burgoyne, continue ainsi : « Né & » élevé en Angleterre, je ne saurois m'empêcher » d'être sensible aux malheurs dans lesquels mon » pays est plongé par la méchanceté de ce Minis- » tère qui a commencé & continué la plus in- » juste, la plus imprudente & la plus cruelles des » guerres ». Il dit ensuite que le démembrement de l'Empire, la perte du commerce & de l'importance de la Grande-Bretagne parmi les autres Puissances, la ruine du crédit public, ne sont que les commencemens de ces maux qui doivent un jour l'accabler, à moins que quelque main habile, quelque grand homme d'Etat doué de la fermeté, de l'intégrité & de la capacité d'un Chatham, de la sagesse, de la vertu, & de la justice d'un Camden, ne les prévienne. Un homme de ce caractère, ajoutoit-il, aidé & soutenu de gens aussi indépendans par leur fortune qu'intactes dans leur honneur, & qui n'avoient jamais plié le genou devant *Baal*, pouvoit encore sauver l'Etat. Il soutenoit, cependant, qu'il étoit impossible d'obtenir ce grand objet, à moins de reconnoître l'indépendance de l'Amérique, que les Colons ne vouloient abandonner qu'en perdant la vie. Un



1778. pareil Ministre feroit ce que les grands hommes d'Etat avoient fait avant lui, &, en annullant les résolutions passées pour soutenir un systême que nulle Puissance de la terre ne sauroit établir, il s'efforceroit de conserver la prospérité & l'honneur de cette partie de l'Empire, que les circonstances & la mauvaise administration de ses prédécesseurs auroient laissée sous son Gouvernement. Les Etats-Unis de l'Amérique, dit-il, veulent bien être les amis ; mais ils ne se soumettront jamais à être les esclaves de la Mère-Patrie. Ils sont par la consanguinité, par le commerce, le langage & par l'affection, plus attachés à l'Angleterre, qu'à aucune autre Nation du monde. C'est pourquoi ne méprisez pas le bien qui reste encore ; retirez sur-le-champ vos flottes & vos armées ; cultivez l'amitié & le commerce de l'Amérique. C'est par ces moyens, & par ces moyens seuls, que l'Angleterre peut rester grande & heureuse ; recherchez - les avant qu'il soit trop tard, ou vous ne les trouverez plus. Sa lettre finissoit par ces mots : voici, Mylord, les sentimens d'un homme qui ne se réjouit point du sang qu'il y a eu de répandu dans cette fatale contestation, d'un homme qui se glorifie du nom d'Anglais, & qui souhaiteroit voir la paix rétablie sur des fondemens solides entre la Grande-Bretagne & l'Amérique.

Le Comte de Thanet, étoit tellement incom-



modé, quand il reçut cette lettre, qu'il eut même 1778.  
de la peine à informer la Chambre de qui elle  
venoit, de ce dont elle traitoit, & de demander  
qu'on la fît lire par le Clerc. Cette proposition  
fut d'abord fortement opposée par le Ministère,  
sous prétexte qu'il étoit fort indécent d'entrer en  
correspondance avec un rebelle, ou de former au-  
cune résolution sur son opinion; mais comme le  
Comte étoit en droit de la lire lui-même, comme  
partie de son discours, le Marquis de Rockingham  
s'offrit de la lire pour lui.

Le Duc de Richmond, après la lecture de cette  
lettre, proposa qu'elle fût laissée sur la table pour  
l'examen des Pairs. Cette proposition excita des  
débats considérables. D'un côté, il fut dit qu'il  
étoit suffisant qu'elle vînt de la part d'un Général  
des Rebelles, en armes contre son Souverain, pour  
faire rejeter la proposition du Duc; qu'outre cela,  
ce n'étoit que la lettre d'un particulier à un autre,  
qui ne contenoit que les opinions d'un simple  
individu. Le Congrès, ajouta-t-on, sera-t-il tenu  
de suivre les propositions de M. Gates, ou de rati-  
fier ses conclusions? Mais enfin que dit cette lettre?  
qu'offre-t-elle? Les mêmes termes qui ont été  
refusés dans cette Chambre, & blâmés avec sé-  
vérité lorsqu'ils furent proposés par un Pair du  
Royaume; elle contient une assertion que les Amé-  
ricains sont résolus de conserver leur indépen-



1778

dance. La parole du Général Gates est-elle suffisante pour que les serviteurs du Roi accèdent à cette proposition ? Faut-il qu'ils retirent les flottes & les armées , & qu'ils jettent la Nation aux pieds des rebelles sur sa simple assertion ? Les invectives contre les Ministres sont plutôt dignes de mépris que d'attention ; car ceux qui aiment à entendre des injures , n'ont pas besoin de les aller chercher hors de cette Chambre , où elles se débitent avec beaucoup plus de force & d'éloquence que M. Gates ne sauroit les écrire. D'un autre côté , il fut avancé que le Général Gates , à cause de sa situation & de ses derniers succès , étoit un homme de poids , & très-considéré en Amérique ; que le seul moyen de connoître les sentimens des Colons , étoit d'entendre de pareilles relations ; qu'étant Anglais , & conservant encore de l'affection pour son pays natal , chose qui étoit naturelle à tous les hommes , cette circonstance devoit donner plus de poids à ses avis ; qu'il auroit été à souhaiter que de semblables conseils eussent toujours été considérés , au lieu des fausses représentations transmises par des Gouverneurs intéressés & prévenus , qui avoient trompé les Ministres , & qui étoient cause de tous les malheurs de la Nation. La proposition du Duc de Richmond , dirent les Patriotes , est fort à propos dans un tems où le Ministre vient d'annoncer un plan pour rétablir la paix. Il faut , dans ces cir-



constances , prendre toutes les informations possibles. Pourquoi ne pas faire attention à la lettre de M. Gates , puisqu'on envoie des Commissaires en Amérique pour traiter personnellement avec lui ? Les ressorts du Gouvernement se sont jusqu'ici arrêtés , parce qu'on a bouché tous les canaux d'où venoient les informations. Les Ministres ont non seulement fermé les yeux du Parlement , mais ils se sont efforcés d'empêcher que la lumière de la vérité ne parvînt jusqu'à lui ; & refuser cette proposition , c'est montrer une résolution déterminée de continuer ce système ruineux qui a déjà causé des effets si funestes , de rester volontairement dans l'erreur. Après plusieurs argumens de part & d'autre , sa proposition fut cependant rejetée.

Le Duc de Richmond en fit ensuite plusieurs autres qui n'eurent pas plus de succès.

Le Duc de Bolton entreprit ensuite d'examiner l'état de la Marine , & proposa que l'Intendant de ce département parût devant la Chambre ; mais le premier *Lord* de l'Amirauté s'y opposa fortement , & dit qu'il seroit très-dangereux de faire connoître l'état des forces maritimes , quelque florissant qu'il pût être. Il y eut , à ce sujet , des argumens sans nombre , mais finalement la proposition du Duc de Bolton fut rejetée.



## C H A P I T R E X V.

1778. **L**E tems arriva enfin où toutes les prédictions des Patriotes devoient s'accomplir. Le 13 Mars, le Marquis de Noailles, Ambassadeur de France à la Cour de Londres, déclara qu'il existoit un traité d'alliance & de commerce entre les Français & les Américains. Ce traité devoit certainement déplaire à l'Angleterre, & tout Français, qui s'efforcera de justifier cette mesure, ne manquera pas d'être accusé de partialité par les Habitans de la Grande-Bretagne. Sans craindre les accusations d'aucune Nation en particulier, je donnerai toujours librement mes opinions, & je les soumettrai avec respect au reste de la terre. L'homme n'étant pas infailible, elles pourront quelquefois être erronées; mais du moins j'espère qu'on ne m'accusera point d'avoir voulu tromper. Comme Français, je suis, à la vérité, attaché à ma Patrie; mais je connois les devoirs que m'impose le titre d'Historien. Il s'agit donc de considérer si ce fameux traité, qui fit ensuite tant de bruit, & qui occasionna même une guerre sanglante entre les deux Nations, étoit fondé sur la saine politique & sur la droite raison. Sans examiner la justice des principes de politique adoptés chez les Puissances de l'Europe, tout le



monde conviendra que si le Ministère de France 1778. n'avoit point profité de cette occasion pour rétablir l'équilibre de cette partie du monde, on l'auroit regardé comme faible & incapable. Les grandes richesses de l'Angleterre l'avoient rendue trop formidable, & son orgueil trop odieuse. Toutes les autres Puissances voyoient d'un œil jaloux une Nation qui vouloit seule s'arroger l'empire de la mer, & qui, par le moyen de ses Flottes nombreuses, pouvoit, à son gré, porter la guerre dans toutes les parties du monde. Si l'Amérique succomboit sous ses coups, ou si elle se réunissoit avec elle, la Grande-Bretagne devenoit, pour lors, invincible, & , dans un petit nombre d'années, son ambition n'auroit pas manqué de lui suggérer le dessein de s'emparer de toutes les isles, & peut-être du Mexique & du Pérou. Après avoir montré que la conduite du Ministère Français étoit fondée sur le premier mobile des Cours Européennes, examinons si elle étoit conforme à la justice. Abstraction faite de toute autre considération, la Cour de Versailles avoit-elle droit de faire un traité de commerce avec des Etats indépendans ? La réponse paroît simple. Depuis près de quatre ans, l'Amérique avoit résisté aux efforts des Anglais pour l'assujettir. Depuis près de deux ans, elle avoit renoncé au Gouvernement Britannique, & choisi de nouveaux gardiens de ses droits & privilèges. Son



1778. Émancipation étoit, à la vérité, de nouvelle date, mais elle n'en étoit pas moins émancipée, les Anglais étoient prêts eux-mêmes à reconnoître son indépendance. Falloit-il donc les laisser traiter avec elle? Quels qu'aient été les motifs de la Cour de Versailles, il est certain qu'elle ne fut coupable d'aucune injustice envers l'Angleterre, & qu'elle avoit autant de droit de conclure un traité de commerce avec les Etats-Unis, qu'avec toute autre Puissance.

Le 17 Février, Mylord North présenta à la Chambre des Communes la déclaration de l'Ambassadeur de France, accompagnée d'un message du Roi d'Angleterre. Par ce message, elles étoient informées de la conduite de la Cour de Versailles, & qu'en conséquence, Sa Majesté avoit envoyé ordre à son Ambassadeur de quitter cette Cour. On leur faisoit voir la justice du Roi envers les Puissances étrangères, & la sincérité avec laquelle il s'étoit toujours efforcé de conserver la tranquillité de l'Europe. Sa Majesté déclaroit que ce ne seroit point elle qu'il faudroit accuser de l'avoir troublée, si elle étoit forcée de venger l'affront fait à l'honneur de sa Couronne, & une attaque si injuste & si peu méritée sur les intérêts essentiels de ses Royaumes, en violation des promesses les plus solennelles, attaques qui étoient injurieuses à tous les Souverains. Le message finissoit ainsi : le Roi comptant, avec la plus grande confiance, sur le



zèle & l'affection de son Peuple , est déterminé à 1778.  
employer toutes les forces de ses Royaumes pour  
soutenir la puissance & la réputation de la Nation ,  
& il espère qu'elles seront suffisantes pour repousser  
les attaques & les insultes de ses ennemis.

La substance du rescrit de M. de Noailles étoit à-peu-près ce qui suit : Que la Cour de Versailles avoit signé un traité de commerce & d'alliance avec les Etats-Unis, & que, pour conserver la bonne intelligence qui régnoit entre la France & l'Angleterre, il avoit reçu ordre d'en donner connoissance à la Cour de Londres, & de l'avertir en même tems que les parties contractantes avoient pris beaucoup de précautions de ne stipuler aucun privilège exclusif en faveur de la France ; que les Etats - Unis s'étoient réservés la liberté de traiter avec toutes les autres Nations, sur le même pied d'égalité & de réciprocité ; que la Cour de France espéroit que ces nouvelles preuves d'une disposition sincère pour la paix, produiroient les mêmes effets du côté de l'Angleterre ; que Sa Majesté Britannique, animée des mêmes sentimens, éviteroit tout ce qui pouvoit rompre l'harmonie entre les deux Couronnes, & qu'elle prendroit des mesures efficaces pour empêcher que le commerce entre la France & l'Amérique, ne fût interrompu, & pour faire observer tous les usages généraux, ainsi que les réglemens particuliers qui subsistent entre la



1778. France & la Grande-Bretagne. Il étoit ensuite dit que le Roi, résolu de protéger le commerce légitime de ses Sujets, & de soutenir l'honneur de son pavillon, avoit pris les mesures nécessaires pour effectuer cet objet, de concert avec les Etats-Unis de l'Amérique.

Le Ministre proposa une adresse au Roi, dans laquelle, après avoir répété les principales assertions du message, il témoignoit la plus grande indignation de la conduite de la Cour de France, dont il parle en ces termes : « Cet esprit inquiet & » dangereux, d'ambition & d'agrandissement, qui » a si souvent envahi les droits & menacé la li- » berté de l'Europe ».

Elle conclut par les assurances les plus sincères de secours & d'appui, & en déclarant que Sa Majesté peut compter que ses fidèles Sujets s'empres-feront, à l'envi les uns des autres, de lui témoigner leur loyauté, & qu'aucune considération ne les empêchera de prendre la défense publique, & de contribuer avec zèle à toutes les dépenses extraordinaires qui seront nécessaires pour venger l'honneur de sa Couronne, & pour protéger les justes droits de ses Royaumes.

M. Baker proposa un *amendement*, & dit qu'il falloit insérer après ces mots : assurances sincères de secours & d'appui ; « espérant qu'il plaira à Sa » Majesté, de renvoyer de ses Conseils des Mi-  
nistres



» nistres en qui son Peuple ne fauroit placer aucune 1778.  
» confiance dans la situation critique des affaires  
» publiques, ayant déjà éprouvé les effets de leurs  
» mesures pernicieuses ».

Ce changement excita de furieux débats. Les Membres de l'Opposition soutinrent qu'il seroit de la plus grande folie de confier la conduite de la guerre la plus difficile, dans laquelle l'Angleterre se fût jamais trouvée, à des gens qui n'avoient point été capables de gouverner la Nation en tems de paix, & qui l'avoient plongée d'un état de bonheur & de prospérité dans toutes les horreurs d'une guerre civile. Ils dirent qu'ils venoient de donner une nouvelle preuve de leur incapacité ou de leur négligence, en ne se procurant point les informations nécessaires touchant les manœuvres de la France; tandis qu'un simple particulier en étoit instruit; que s'ils les savoient, ils n'en étoient que plus coupables puisqu'ils n'avoient pris aucune précaution pour parer un tel événement; & que les établissemens de l'Empire dans les deux Indes & dans la Méditerranée, se trouvoient exposés aux insultes de l'ennemi. Le sort de la Grande-Bretagne, s'écrièrent-ils, doit-il être confié à des gens de cette espece? Les disgraces & les pertes qu'ils nous ont causées pendant trois ans de guerre avec l'Amérique seule, sont-elles donc des motifs qui doivent nous engager à leur donner la conduite d'une



1778. guerre, avec toute la Maison de Bourbon, jointe avec les Américains? Tout le monde regarde leur administration comme faible & imbécille, & ils sont autant méprisés chez l'étranger que détestés dans leur Patrie. Il n'y a que la connoissance qu'ont les Français de l'instabilité de nos conseils & de l'absurdité de nos Ministres qui puisse les avoir engagés à nous faire cette insulte. Car si ces derniers étoient payés par la France, ils ne pourroient point agir avec plus d'efficacité pour ses intérêts. Il seroit donc ridicule d'offrir des aides à Sa Majesté sans l'informer, en même tems, de l'incapacité de ceux qu'elle a chargés des affaires publiques. Cette mesure seule, continuèrent-ils, causera plus de terreur aux ennemis de la Patrie, que tous les préparatifs de guerre que l'on pourra faire sous de pareils Ministres.

En réponse à toutes ces invectives, Mylord North déclara qu'il étoit résolu, dans la situation présente des affaires, de garder sa place à tout hasard; il dit que le bien de l'Empire, ainsi que son honneur, exigeoient qu'il restât dans le Ministère, & qu'il ne vouloit point encourir la disgrâce d'abandonner le gouvernail au milieu d'une tempête, jusqu'à ce qu'il eût ramené le vaisseau dans le port. Il tâcha ensuite de dissiper les craintes de la Chambre, lui représenta l'état de la nation sous les couleurs les plus flatteuses, & conclut en disant : que l'insulte



de la France étant des plus choquantes, & con-  
noissant combien tous les Membres de cette as-  
semblée avoient l'honneur de la Patrie à cœur, il  
étoit persuadé qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne  
fût prêt à risquer sa vie & sa fortune pour la venger;  
& que conséquemment aucun d'eux ne refuseroit  
de donner sa voix pour une adresse qui ne tendoit  
qu'à assurer le Roi que ses fidelles Communes lui  
fourniroient avec zèle tous les secours nécessaires  
pour soutenir l'honneur de son Peuple, & la dignité  
de sa Couronne.

Plusieurs personnes respectables des deux partis  
crurent qu'il étoit absolument nécessaire de recon-  
noître l'indépendance de l'Amérique, & que c'étoit  
le seul moyen de tirer l'Empire de l'embarras où il  
se trouvoit. Ils dirent que cette indépendance étoit  
non-seulement établie; mais qu'elle avoit eu le  
tems de prendre racine, & qu'elle paroïssoit avoir  
des fondemens si solides qu'il ne seroit point au  
pouvoir de l'Angleterre de l'ébranler, quand même  
les Américains ne recevroient aucun secours de  
l'Etranger; qu'il falloit être insensé pour entretenir  
un moment la pensée de pouvoir la renverser,  
lorsqu'elle se trouvoit soutenue de toute la puissance  
de la Maison de Bourbon, & que toute tentative,  
pour y parvenir, devoit être considérée comme le  
dernier accès d'un désespoir politique, de l'infir-  
mation, & de la frénésie.



1778.

Si au contraire, ajoutèrent-ils, nous nous soumettons à la nécessité où nous ont conduits notre opiniâtreté & notre folie, en reconnoissant de bonne grace l'indépendance de l'Amérique, avant qu'on nous y force, nous épargnerons des sommes considérables, & nous préviendrons une guerre avec la Maison de Bourbon. Nous empêcherons aussi les connexions, les amitiés, cette communication de sentimens, de mœurs & de langage entre la France & les Etats-Unis, qui doivent être les conséquences inévitables d'une participation aux mêmes dangers. Par ce moyen, l'Amérique fera émancipée de toutes ses liaisons avec la France, excepté de ce qui est la suite d'un traité de commerce & d'une dette publique qu'elle ne tardera point à libérer, & que la continuation de la guerre ne fera qu'augmenter; ce qui l'engagera à contracter de nouvelles obligations envers la Maison de Bourbon & la tiendra même dans un état de dépendance, si elle devient considérable. En adoptant cette mesure, les Etats-Unis, ayant un commerce ouvert avec le reste de la terre, deviendront plus indifférens à leurs relations avec la France; mais ce qui est plus essentiel, ils oublieront insensiblement les injures que nous leur avons faites; le commerce renouvellera notre ancienne correspondance, nous redeviendrons amis; ils enverront encore leurs enfans en Angleterre pour leur éducation; cette ressemblance de religion, de lan-



gage, de coutumes & de mœurs, reprendra son 1778.  
influence & nous réunira autant qu'il est possible.  
Par ce moyen, nous retirerons beaucoup plus d'avantage de l'Amérique que si nous parvenions à la réduire à un état d'esclavage. Enfin après plusieurs altercations de cette nature, *l'amendement* fut rejeté & conséquemment l'adresse fut accordée telle que le Ministre l'avoit d'abord proposée.

Dans la Chambre des Pairs, il n'y eut pas moins de débats au sujet de cette adresse, on proposa un *amendement* qui fut aussi rejeté. Plusieurs des Membres de l'Opposition vouloient qu'on reconnût l'indépendance de l'Amérique; mais ils n'étoient pas tous de cette opinion, Mylords Chatham, Temple, Shelburne & quelques autres, ne pouvoient pas souffrir l'idée d'une séparation. Ils regardoient l'indépendance de l'Amérique comme le plus grand mal politique & comme la ruine de l'Angleterre.

Le comité pour l'enquête de la Nation, ayant repris ses séances, M. Fox mit sur le tapis l'affaire de l'armée du Canada. Son principal objet étoit de montrer que le plan de cette expédition étoit absurde & impraticable, qu'il devoit conséquemment échouer, & que toutes les pertes dont il avoit été cause devoient être attribuées au Ministre du département de l'Amérique, & non pas aux Officiers qui l'avoient conduit. Cette affaire causa des débats



1778. sans nombre, & tous les grands Orateurs des deux partis firent usage de leurs talens pour défendre, ou censurer Mylord George Germaine. M. Fox montra, ce jour-là, encore plus d'éloquence qu'à l'ordinaire, & ses amis le soutinrent avec vigueur.

D'un autre côté, les Partisans du Ministre, n'omirent rien pour prouver que le plan de l'expédition du Canada étoit un plan sage, nécessaire & praticable. Ils dirent que Mylord George Germaine avoit fait tout ce qui dépendoit d'un habile Ministre pour le faire réussir; ils soutinrent que les ordres du Général Burgoyne, pour s'avancer jusqu'à Albany, n'étoient pas péremptoires. Ils ajoutèrent que, quelque absolues que paroissent des instructions, elles laissent toujours une grande latitude à la discrétion des Officiers qui conduisent les expéditions. Enfin après une variété d'argumens de part & d'autre, toutes les résolutions que M. Fox avoit proposées furent rejetées.

Le 5 Mai, le Roi envoya un message aux Communes pour les prier de voter un *Bill* de crédit. cela donna lieu aux Patriotes d'attaquer de nouveau les Ministres; ils avoient alors un autre sujet de plainte; ils savoient que la Flotte du Comte d'Estaing, composée de douze vaisseaux de ligne, avoit fait voile de Toulon vers le commencement d'Avril. On supposoit naturellement que le Comte étoit allé en Amérique, &, comme il n'étoit point



parti d'Escadre des ports de la Grande-Bretagne, 1778.  
soit pour l'intercepter, ou pour le combattre à son  
arrivée, ils craignoient, avec raison, que les forces  
de terre & de mer, que la Nation avoit dans le  
Nouveau-Monde, ne tombassent entre les mains  
des Français & des Américains. Il y avoit, outre  
cela, plusieurs circonstances qui servoient à aggra-  
ver la négligence des Ministres; car les préparatifs  
nécessaires pour équiper la Flotte de Toulon,  
avoient été si long-tems à faire, que toutes les  
Cours de l'Europe n'ignoroient rien à ce sujet. On  
n'avoit pas même caché en France l'objet de sa  
destination. Tandis que ces grands armemens se  
faisoient à Toulon, dirent les Membres de l'Op-  
position, & qu'ils partoient pour le Nouveau-  
Monde, l'Amirauté & les Ministres étoient oc-  
cupés à Portsmouth, à donner une revue des forces  
maritimes au Roi. Pour comble de disgrâce, ils  
étoient à la campagne quand la nouvelle du dé-  
part du Comte d'Estaing arriva; on ne put les  
rassembler sur-le-champ, pour tenir Conseil, &  
pour envoyer des ordres, de sorte que, pendant  
ce tems-là, le vent, qui étoit bon pour les Indes  
Occidentales, changea; ils s'opposèrent donc for-  
tement à ce que le message du Roi fût porté au  
comité des aides; ils dirent que ce seroit le comble  
de la folie d'accorder une somme illimitée à des  
Ministres si peu capables de dépenser le revenu



1778. public avec économie ou efficacité; que tant que les affaires seroient commises à de pareilles gens, c'étoit le devoir du Parlement de veiller aux intérêts de la Nation; qu'ils tiendroient continuellement leurs séances, & voteroient de tems en tems, suivant les besoins de l'Etat. Il sera nécessaire, ajoutèrent-ils, que la Chambre soit d'abord informée de ces besoins; que les sommes soient spécifiées, & que l'on mette sur la table des documens authentiques de la manière dont elles sont dépensées, avant que nous accordions la moindre chose à des hommes aussi indignes. Se peut-il trouver une punition assez grande pour des gens qui, afin d'avoir le titre de Ministre, ou, ce qui est encore pis, pour le plus vil des motifs, celui du lucre, entreprennent de conduire les affaires d'une grande Nation dans les circonstances les plus critiques, tandis que leur ignorance & leur paresse les rendent incapables de remplir leur devoir? L'incapacité, continuèrent-ils, est aussi injurieuse que la plus noire trahison. Qu'importe-t-il au public, que ce soit par trahison, ou simplement par stupidité, que, faute d'avoir une Escadre à Gibraltar, on ait permis au Comte d'Estaing de sortir des limites étroites de la Méditerranée, pour porter la ruine & la désolation à nos armées sur le continent de l'Amérique, & de-là, le fer & le feu à nos Isles Occidentales? Les calamités de la Nation en feront-



elles diminuées, lorsqu'elle apprendra que c'est 1778.  
seulement à cause de l'imbécillité des Ministres, que nos côtes ont été pillées pendant l'été, que différentes parties du Royaume ont été dans de continuelles alarmes d'une invasion, que son commerce est détruit, & son crédit ruiné? En sera-t-elle plus satisfaite, quand elle saura que c'est par la même cause qu'ils assemblèrent une milice sans armes, & l'envoyèrent ensuite camper sans tentes & sans bagage? A quelque cause que l'on attribue les évènements dont nous venons de faire mention, il est certain que c'est une conviction parfaite de leur incapacité qui a produit le rescrit de la France, & les insultes que l'on a faites à notre pavillon dans les ports d'Espagne. Il n'y a qu'une pareille persuasion qui ait pu enhardir ces Puissances à nous faire des affronts de cette nature.

Un des Patriotes finit son discours par l'exclamation suivante : « où est donc le feu qui ani-  
» moit autrefois l'Angleterre? Qu'est devenue cette  
» sagesse qui avoit coutume d'accompagner ses  
» Conseils? Où sont ces terreurs qu'elle inspiroit  
» à ceux qui osoient l'insulter? Hélas! la Grande  
» Bretagne est trahie, la fourberie & la corruption  
» s'efforcent à l'envi d'effectuer sa ruine & sa dis-  
» grace ».

Les Ministres se défendirent du mieux qu'ils purent, sur tous les points. Ils dirent qu'on ne



1778. pouvoit point détacher l'Escadre pour suivre le Comte d'Estaing, avant d'être sûr de sa destination; que, si la Flotte avoit fait voile pour l'Amérique, ils espéroient que Mylord Howe seroit capable d'empêcher qu'il frappât aucun coup d'importance; mais qu'au pis-aller, l'Amiral Byron avec son Escadre, arriveroit assez à tems sur la côte, pour venger les insultes qu'on y auroit pu faire. Mylord George Germaine avoua que les apparences étoient contre les Ministres; mais il dit qu'on ne devoit pas juger sur des apparences, & que, si toutes les circonstances étoient connues, les choses auroient, peut-être, un différent aspect. Quant à moi, ajouta-t-il, je suis prêt à subir un examen, & je souhaite qu'on punisse ceux qui sont coupables. A l'arrivée des dépêches, j'ai pris les mesures les plus promptes pour convoquer un Conseil, & j'ai fait la plus grande diligence pour envoyer ses ordres à *Spithead*. Il seroit à souhaiter que les affaires prissent une tournure plus heureuse. On ne doit pas à présent, envier le titre de Ministre, & si quelque personne habile a dessein de servir sa Patrie, & de prendre ma place, je la lui résignerai de bon cœur. Cependant la nécessité des tems prévalut, &, après quelques autres argumens, le bill de crédit fut accordé.

L'arrivée du Général Burgoyne de l'Amérique, excita de nouvelles disputes au sujet de l'expédition



du Canada. Ce Général s'aperçut bientôt qu'il 1778.  
n'étoit plus favori de la Cour. On lui refusa accès  
auprès du Roi, & il éprouva toutes ces marques  
de disgrâce que les courtisans entendent si bien. Il  
demanda qu'on fît une enquête de sa conduite;  
mais les Officiers Généraux dirent que, dans sa  
situation présente, ils n'en pouvoient pas prendre  
connoissance, parce qu'il étoit prisonnier sur sa pa-  
role. Piqué de ce refus, M. Burgoyne dit qu'il  
vouloit passer au Conseil de guerre: ce qui lui fut  
refusé sur les mêmes principes. Il déclara alors qu'il  
n'avoit plus d'autre ressource que d'avoir recours  
au Parlement, pour qu'on examinât publiquement  
sa conduite; mais la proposition que M. Viner fit  
à ce sujet, fut rejetée. Un des Membres ayant,  
cependant, proposé, quelque tems après, une  
adresse au Roi, pour empêcher la prorogation du  
Parlement, à cause du danger où étoit la Nation;  
le Général Burgoyne prit occasion de cette cir-  
constance pour faire éclater son ressentiment contre  
les Ministres. Il censura sans réserve la conduite  
que l'on avoit tenue depuis la déclaration de la  
Cour de France. Il dit qu'on avoit négligé d'ex-  
citer le courage de la Nation par quelque coup  
d'éclat. Il sera difficile, ajouta-il, à ceux qui sont  
les plus versés dans l'Histoire, de nous citer des  
exemples, où, après une alarme, le courage s'est  
ranimé par l'inaction. On ne peut attendre de



1778. grands efforts d'un Gouvernement qui fait paroître de la crainte, des appréhensions & de la confusion au commencement d'une entreprise. Le but de ce discours étoit de prouver que la présence du Parlement étoit nécessaire pour inspirer la confiance du Peuple. Si les Ministres, continua-t-il, se refusent à cette proposition, ils se rendront coupables de s'opposer au vœu de la Nation, à la vertu publique & aux moyens les plus efficaces de sauver leur patrie.

Ce discours attira une réplique fort sévère de la part de Mylord George Germaine. Après avoir donné les raisons ordinaires contre la proposition, il attaqua particulièrement M. Burgoyne. Il est surprenant, dit-il, qu'un homme, qui s'est déjà si bien conduit, vienne ici nous donner des avis; & que, lorsqu'il est absolument mort à tout emploi civil & militaire, lorsqu'il n'a pas le droit de parler, & encore moins celui de voter dans cette Chambre, il veuille condamner les mesures du Gouvernement. Il tourna ensuite en ridicule la demande que ce Général avoit faite, qu'on instruisît son procès. Il savoit bien, ajouta-t-il, qu'il étoit impossible qu'on le jugeât; il étoit prisonnier sur sa parole, & conséquemment il ne pouvoit point agir pour lui-même.

M. Burgoyne parut fort indigné de ce discours; il accusa les Ministres de vouloir le priver de ses



droits comme homme, comme citoyen & comme 1775.  
soldat. Il dit que la capitulation n'étoit pas rom-  
pue, que le Congrès, sur des jalousies mal fon-  
dées, & encore plus sur sa méfiance de la bonne  
foi du Ministère Britannique, en avoit seule-  
ment suspendu l'exécution, jusqu'à ce qu'elle fût  
formellement ratifiée par le Gouvernement; qu'il  
n'étoit lié par aucune autre condition que celle de  
ne point servir en Amérique, & que sa parole ne  
l'engageoit à rien, sinon à retourner quand le Con-  
grès l'exigeroit. Il ajouta que quelques Membres  
du Congrès vouloient lui faire promettre de ne  
pas voter en Parlement contre l'Amérique, lors-  
qu'il avoit demandé permission de revenir, mais  
qu'il avoit rejeté cette proposition avec dédain;  
que pour lors toute l'Assemblée lui avoit dit qu'elle  
souhaitoit qu'il allât au Parlement, & qu'il s'y ac-  
quittât de son devoir, certaine que, par la con-  
noissance qu'il avoit des affaires, il ne manqueroit  
pas de faire tous ses efforts pour accélérer la paix  
à des conditions raisonnables. Enfin l'Orateur dé-  
cida en faveur du Général Burgoyne, & dit qu'il  
avoit droit de prendre sa place en Parlement; mais  
la proposition, pour empêcher la prorogation du  
Parlement, fut rejetée.

Pendant que les Communes étoient engagées  
dans ces disputes violentes, la Chambre des Pairs  
n'étoit pas moins agitée. Entr'autres choses, le Duc



1770 de Richmond proposa qu'on présentât une adresse au Roi pour le prier de retirer des ports & des territoires des Etats-Unis, tous les vaisseaux de guerre & les armées de la Grande-Bretagne, & qu'on en disposât de la meilleure manière possible pour la défense du reste de l'Empire. Il y eut aussi plusieurs propositions pour servir à l'examen de la Marine; mais elles furent toutes rejetées. Cette fameuse enquête de l'état de la Nation, fut enfin terminée dans la Chambre des Pairs, le 7 Avril, & servit à découvrir que, dans tous les départemens du Ministère, il y avoit eu des erreurs & de la négligence; mais elle n'obtint pas l'objet où vissoient les Membres de l'Opposition, qui étoit de faire faire un changement dans le Ministère.

Le Duc de Richmond qui mit fin à l'enquête, fit un discours assez long dans lequel, entr'autres choses, il dit que, quoi que le crédit de ce pouvoir, qu'il vouloit diminuer, eût empêché cette enquête d'avoir tout le succès qu'il auroit désiré, cependant il en résulteroit de grands avantages. On connoissoit l'état de l'armée, celui de la marine & les dépenses qu'avoit causées la guerre d'Amérique. Après avoir formé des conclusions de tout ce qu'il avoit avancé, il proposa l'adresse suivante au Roi : « Nous pensons qu'il est de notre devoir, » en offrant à Sa Majesté le triste, mais trop véritable tableau de l'état de ses dominations, d'ex-



» primer notre indignation de la conduite de ses 1778.  
» Ministres qui en font les causes ; qui , en abu-  
» sant de sa confiance , ont obscurci le lustre de sa  
» Couronne ; qui , par leurs mauvais conseils , ont  
» démembre l'Empire , prodigué le trésor public ,  
» diminué le crédit de la Nation , fait tort au  
» commerce de ses Royaumes , déshonoré ses  
» armes , & affaibli ses forces maritimes , qui  
» étoient la gloire & le rempart de ses Etats ; qui ,  
» en différant d'accommoder les querelles qu'ils  
» avoient excitées parmi ses peuples , ont souffert  
» qu'il se formât une alliance entre ses Sujets ,  
» & ses anciens rivaux de la Grande-Bretagne ,  
» & qui n'ont pris aucune mesure pour contre-  
» balancer une Union si funeste ; que , dans ces  
» tems de calamités , ils mettent leur dernier  
» espoir en la bonté de Sa Majesté , qu'ils sont  
» persuadés qu'il lui plaira d'examiner les prin-  
» cipes politiques qui ont donné lieu à cette révo-  
» lution , depuis laquelle ils ont le bonheur d'être  
» gouvernés par des Princes de son illustre Fa-  
» mille ; de faire attention à la conduite de ses  
» prédécesseurs , depuis cette époque , qui avoit  
» augmenté la prospérité , la puissance , les domi-  
» nations & la réputation de sa Couronne & de  
» ses Peuples ; de se rappeler les circonstances de  
» son avènement au Trône , lorsqu'elle prit posses-  
» sion d'un héritage si glorieux , & qu'elle devoit



1778.

» conserver dans tout son lustre ; que, touchée de  
» toutes ces considérations, elle voudra bien mettre  
» fin à un système, dont les effets ne sont que  
» trop sévèrement sentis, qui a prévalu à sa Cour,  
» & qui, s'il est malheureusement continué, ache-  
» vera la ruine qu'il a déjà commencée, & ne  
» laissera rien dans l'Empire qui puisse faire hon-  
» neur à son Gouvernement, & rendre le nom  
» Anglais respectable, avantage dont les Sujets de  
» Sa Majesté pouvoient se glorifier avant ce tems  
» malheureux ».

Ce fut dans les grands débats qu'occasionna cette adresse, que Mylord Chatham tomba au milieu de son discours dans une faiblesse qui fut le prélude de sa mort. Les Membres de l'Opposition, comme nous l'avons déjà avancé, n'étoient pas d'accord entr'eux au sujet d'un point principal, qui étoit de reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Entr'autres expressions, le Comte de Chatham fit usage de celles qui suivent : « qui osera deshériter  
» le Prince de Galles ? Nous sommes prêts à tout  
» risquer, plutôt que de nous soumettre à cette  
» indignité. Nous croyons que la Grande-Bre-  
» tagne a encore des ressources, non-seulement  
» pour triompher de ses ennemis, mais même  
» pour recouvrer l'Amérique ». Les autres Pairs dirent qu'ils étoient prêts à courir les mêmes risques, mais que toutes ces protestations ne signi-  
fioient



fiotent rien ; que le démembrement devoit certainement causer des regrets ; mais qu'il feroit aussi inutile de penser à la perte de l'Amérique , qu'à celle de la Normandie : le Duc de Richmond pressa même le Comte de Chatham , avec beaucoup de déférence , d'informer la Chambre des moyens qu'il avoit pour faire renoncer l'Amérique à son indépendance. Ce grand homme avoua franchement qu'il n'en connoissoit pas , mais qu'il croyoit qu'on pourroit en trouver. Là-dessus , le Duc repliqua que , s'il n'en connoissoit pas , personne n'en connoissoit , & qu'il ne changeroit point d'opinion sur une autorité qui n'étoit pas soutenue par des raisons. Quand on en vint à la division des voix , la pluralité se trouva contre l'adresse.

Le 3 Juin , le Roi prorogea son Parlement par un discours dans lequel il lui faisoit beaucoup de remerciemens du zèle qu'il avoit témoigné pour soutenir l'honneur de sa Couronne , de l'attention qu'il avoit eue aux vrais intérêts de ses Sujets par les lois justes & humaines qui étoient résultées de ses délibérations. Sa Majesté avoit toujours désiré sincèrement de conserver la tranquillité de l'Europe. Elle réfléchissoit avec satisfaction , qu'elle avoit observé la foi des traités , & respecté le droit des gens. C'étoit la puissance , par qui cette tranquillité seroit troublée , qui devoit être responsable à ses



1778. Sujets , & au reste de la terre , des conséquences funestes de la guerre. La vigueur & la fermeté du Parlement avoient rendu Sa Majesté capable de pourvoir aux évènements , & elle se fioit que la valeur éprouvée de ses armées , avec l'aide de la divine Providence , pourroit défaire toutes les entreprises de ses ennemis , & les convaincre combien il étoit dangereux de provoquer la Grande-Bretagne. Les Communes furent , comme à l'ordinaire , remerciées des vastes sommes qu'elles avoient accordées pour le service de l'année. Ainsi finit cette fameuse & longue session du Parlement Britannique : session dans laquelle il s'agita plus de questions intéressantes que dans aucune autre , depuis plus d'un siècle.





## CHAPITRE XVI.

PENDANT cette guerre de paroles dans l'ancien 1778.  
monde, il s'en faisoit une plus réelle dans le nouveau, mais les affaires étoient fort indécises. Les deux armées avoient passé l'hiver à quelques milles l'une de l'autre, dans la plus grande tranquillité, les Anglais à Philadelphie, & les Américains à *Valley - Forge*; les uns ayant de bons quartiers dans la plus belle ville des Treize - Etats, & les autres, endurant toutes les rigueurs de la saison, dans des barraques. Malgré ces avantages, le voisinage de l'ennemi rendoit le service dur à l'armée Anglaise, pour garder les lignes & les redoutes qu'elle avoit été obligée de faire. Le Général Howe n'avoit pas oublié l'affaire de Trenton, & il prenoit alors toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ne fût point renouvelée de l'autre côté de la Delaware.

Il s'éleva, à-peu-près dans ce tems-là, une discussion au sujet de l'armée prise à Saratoga, qui ne laissa pas, sans doute, de déranger les mesures du Ministère Britannique. Ces cinq mille hommes de l'armée de M. Burgoyne, qui, suivant les articles de la capitulation, devoient avoir permission de s'embarquer sur les bateaux de transport, qu'il



1778. plairoit au Général Anglais d'envoyer à Boston ; furent retenus , sous différens prétextes , par ordre du Congrès. S'ils étoient repassés en Europe , on auroit pu envoyer à M. Howe un nombre égal , d'autres soldats , & ce secours auroit été d'un grand service ; mais , par des mal-entendus , ou plus vraisemblablement par des raisons de politique , il ne leur fut point permis de s'embarquer. Les Généraux Anglais firent proposer au Congrès de changer la place de l'embarquement des troupes , & de permettre qu'ils envoyassent des transports au *Sound* , près de *New-York* , ou à *Rhode-Island* , au lieu de Boston. S'imaginant que cette proposition ne seroit point refusée , ils avoient assemblé vingt-six bateaux à *Rhode-Island* ; mais le Congrès ne voulut point accorder leur demande , & témoigna des soupçons que leur dessein étoit d'éluder les termes de la capitulation , en gardant ces troupes en Amérique. Sur ces entrefaites , plusieurs Officiers s'étant plaints qu'ils n'étoient point logés , ou traités suivant leur rang , M. Burgoyne écrivit une lettre au Général Gates pour l'informer de ces circonstances , & l'avertir que , puisqu'il ne se conformoit point aux articles de la capitulation , elle étoit rompue. Cette lettre ne servit qu'à augmenter les soupçons du Congrès , ou du moins à lui fournir de nouvelles raisons pour suspendre l'embarquement. Il dit que , puisque les Anglais parloient de la sorte ,



étant prisonniers , ils n'observeroient point la convention , lorsqu'ils feroient en liberté.

1778.

En pesant les choses dans la balance de la justice , il est certain que les plaintes du Général Burgoyne étoient mal fondées , & que les Américains n'avoient pas manqué aux articles de la capitulation. Suivant la promesse de M. Gates , les Officiers devoient être logés aussi *commodément que les circonstances le permettroient* , & ils l'étoient effectivement. D'ailleurs le Congrès ne manquoit point d'autres raisons pour justifier ses soupçons. Depuis le commencement des troubles , les Généraux de la Grande-Bretagne n'avoient point été trop exacts à tenir leurs promesses. Boston avoit été témoin du manque de foi de M. Gage & du Chevalier Howe ; outre cela , les vingt-six transports ne paroissoient pas capables de faire un voyage d'hiver avec tant de troupes à bord , & ils n'étoient pas même approvisionnés pour cela. Le Général Burgoyne , pour écarter ces soupçons , s'étoit offert , ainsi que ses Officiers , à signer tout écrit qui pourroit servir à confirmer la validité de la convention ; mais les Américains furent inexorables , & résolurent de suspendre l'embarquement , jusqu'à ce que la Cour de Londres eût ratifié la capitulation.

Pendant le peu de tems que le Général Howe conserva encore le commandement de l'armée , il se fit plusieurs excursions de pillage dans les Jerseys.



1778. & sur la Delaware. Dans toutes ces expéditions, ainsi que dans celles qui furent entreprises à *Rhode-Island*, les Américains souffrirent considérablement : vaisseaux, bateaux, maisons, églises, provisions de toutes espèces, publiques ou particulières, tout devint la proie des flammes que la fureur des Anglais avoit allumées. Plusieurs Officiers attribuèrent néanmoins ces désordres à la licence & à la rage des soldats, & déclarèrent qu'ils étoient tout-à-fait contraires aux ordres qu'ils avoient donnés ; mais ils n'en étoient pas moins responsables de leur inexécution. Il y eut des prisonniers de tués de sang-froid, des habitans paisibles d'enlevés de leurs demeures, afin de les échanger comme prisonniers de guerre ; en un mot, on vit toutes les horreurs d'une guerre civile sous tous les différens aspects. Les ravages que causa autrefois dans l'Amérique méridionale la cupidité de ces Boucaniers insatiables, furent renouvellés dans la Septentrionale, par la vengeance & la rage des Anglais.

Cependant le Congrès & le Général Washington n'omettoient rien pour faire les préparatifs d'une campagne vigoureuse, tandis qu'ils annonçoient au Peuple que ce seroit probablement la dernière, & qu'ils espéroient chasser entièrement les ennemis de l'Amérique. M. Washington, après avoir éprouvé la patience de son armée qui avoit passé tout l'hiver dans des barraques, retrancha le bagage



inutile des Officiers & des soldats, ne leur laissa 1778.  
que ce qui étoit absolument nécessaire, & fit toutes  
les réformes possibles, afin de rendre son armée  
plus agile. Le Congrès, de son côté, excita les  
jeunes gens riches à lever un corps de Cavalerie  
légère pour servir à leurs dépens, durant la cam-  
pagne, leur offrant tous les honneurs & toutes les  
distinctions nécessaires pour les engager à la disci-  
pline de la vie militaire, de sorte qu'on vit se for-  
mer, en un clin-d'œil, plusieurs Compagnies de  
volontaires bien équipées, & qui n'avoient rien  
coûté à l'Etat.

Le Gouverneur Tryon ayant, vers le milieu  
d'Avril, reçu à *New-York* copie du plan *conci-  
liatoire*, tel qu'il avoit été lu pour la première fois  
dans la Chambre des Communes, fit usage de tous  
les moyens possibles pour le faire circuler dans les  
Colonies.

Lorsque l'Armée Anglaise fut informée des me-  
sures du Ministère Britannique, elle fit paroître le  
plus grand étonnement, & la plus grande indigna-  
tion. La résistance que les Anglais avoient éprouvée,  
les pertes qu'ils avoient faites, & la déclaration  
d'indépendance, avoient excité l'animosité des sol-  
dats. Ils regardoient alors l'Amérique comme un  
objet de conquête, & ils ne s'attendoient à termi-  
ner la Guerre que par la soumission entière des  
Etats-Unis. Les vingt mille hommes de renfort



1778. qu'on leur avoit promis au commencement de la campagne, ne contribuèrent pas peu à augmenter leurs espérances, & à les persuader même de la réussite de l'entreprise. Quelle fut donc leur surprise, lorsqu'au lieu de ces renforts formidables, ils virent paroître un bill des plus humiliants? Si les Anglais témoignèrent du mécontentement, on peut juger de la rage & de la consternation des Américains réfugiés qui faisoient alors partie des forces Britanniques. Victimes de leurs opinions politiques, ces malheureux perdoient à la fois, tout espoir de jamais retourner dans leur Patrie, & ce qui ne les chagrinoit peut-être pas moins, tout moyen de pouvoir satisfaire leur ressentiment. Leurs biens alloient devenir la proie de ceux qu'ils avoient été accoutumés de regarder comme les plus vils des hommes, tandis que, dénués de toutes ressources, ils devoient attendre leur subsistance des bontés précaires d'une Nation qui, quoique généreuse, à la vérité, se trouvoit alors trop embarrassée de ses propres dettes pour pouvoir leur être d'un grand service. Les bills ne devoient cependant produire aucun des effets qu'on en espéroit; mais le manque des renforts attendus, & les propositions humiliantes qu'ils contenoient, avoient découragé l'Armée. La manière dont le Gouverneur Tryon avoit fait circuler ces papiers, fut représentée par les Américains comme une tentative infi-



dieuse pour diviser le Peuple & le Congrès. Afin 1778.  
de témoigner le peu de cas qu'il en faisoit, il les fit  
imprimer dans toutes les Gazettes. Le Général  
Washington, en réponse au Gouverneur Tryon, qui  
lui avoit fait passer plusieurs copies du bill *concilia-  
toire*, pour être distribuées parmi ses officiers & ses  
soldats, lui envoya dans la lettre qu'il lui écrivit,  
une Gazette Américaine, où le bill se trouvoit im-  
primé, ainsi que les résolutions du Congrès à ce  
sujet.

Le Gouverneur Trumbull fit réponse, à une lettre  
qu'il avoit reçue de M. Tryon pour le même objet,  
que des propositions de paix se faisoient ordinaire-  
ment de l'autorité suprême d'une Nation à l'auto-  
rité suprême de l'autre, & qu'il ne se rappelloit au-  
cun exemple où l'on se fût adressé au Peuple en  
général. Il y avoit dans cette réponse ces paroles  
remarquables : « il y a eu un tems où cette dé-  
» marche de notre ancienne Mère-Patrie auroit été  
» acceptée avec joie & reconnoissance ; mais ce  
» tems, Monsieur, est passé sans retour. Les refus  
» répétés de nos sincères & humbles requêtes, le  
» commencement des hostilités, l'inhumanité qui  
» a marqué les progrès de la Guerre, de votre part,  
» dans toutes les circonstances, l'insolence que  
» vous donne chaque petit avantage, les cruautés  
» que vous avez exercées sur les malheureux que  
» la fortune de la Guerre a fait tomber entre vos



1778. » mains, sont des barrières insurmontables à l'idée  
» même de jamais faire la paix avec la Grande-  
» Bretagne, à aucune autre condition que celle de  
» l'indépendance la plus parfaite & la plus ab-  
» solue. Toute l'Amérique est, je crois, résolue  
» de terminer la Guerre à cette condition, avant  
» de s'allier avec l'Angleterre. Alors cette dernière  
» nous trouvera, peut-être, des amis aussi affec-  
» tionnés que nous sommes à présent ennemis  
» déterminés, & retirera plus d'avantages de cette  
» amitié que les plus grands zélateurs n'ont droit  
» d'attendre de la conquête la plus absolue ».

Le Congrès déclara, le 22 Avril, que, quiconque auroit la présomption de faire un traité particulier, ou un accommodement séparé avec les Commissaires de la Grande-Bretagne, il devoit être regardé comme l'ennemi des Etats-Unis, que les Etats ne pouvoient entrer en négociations avec aucun desdits Commissaires, à moins que, pour préliminaire, ils ne retirassent leurs flottes & leurs armées, ou ne reconnussent en termes formels l'indépendance de l'Amérique, & que, comme le dessein de leurs ennemis étoit de les tromper, en leur faisant croire qu'ils n'étoient point en danger, chaque Etat devoit s'efforcer de faire entrer les troupes en campagne le plutôt possible, & qu'il falloit que la milice se tint toujours prête à agir suivant les circonstances : toutes ces résolutions furent unanimement approuvées.



Le 2 Mai, M. Silas Deane arriva de Paris à 1778.  
la ville d'York où le Congrès tenoit ses séances, depuis la prise de Philadelphie, avec des dépêches qui servoient à confirmer la séparation de l'Amérique avec l'Angleterre. Il étoit parti de France sur une frégate de Roi, de vingt-huit canons, équipée exprès, & apportoit une copie des traités de commerce & d'alliance entre la France & les Etats-Unis. Le premier avoit été signé le 30 Janvier, & le second n'étoit daté que du 6 Février. M. Deane apportoit aussi d'autres nouvelles fort agréables, ainsi que tout ce qui avoit rapport à la négociation de ce dernier traité & à sa conclusion. Les Américains firent paroître, à cette occasion, les plus grandes démonstrations de joie, & le Congrès publia sur le champ une gazette pour annoncer au Peuple cet heureux événement. Dans cette gazette, il donnoit un sommaire de tout ce qui étoit arrivé, & des articles les plus flatteurs du traité; il louoit l'équité & la générosité du Roi de France, il annonçoit que l'Espagne se joindroit bientôt à cette dernière Puissance, & que leurs forces réunies défendroient la cause de l'Amérique, qu'il comptoit beaucoup sur l'amitié de plusieurs autres Nations, & qu'en général, le reste de l'Europe étoit bien disposé à l'égard des Etats-Unis.

Le 8, le Chevalier Henri Clinton arriva à Philadelphie pour prendre le commandement de l'Ar-



1778. mée à la place du Général Howe qui retourna en Angleterre, au grand regret des officiers & des soldats dont il étoit fort aimé. Au commencement de Juin, les trois Commissaires de la Grande-Bretagne, pour rétablir la paix, le Comte de Carlisle, M. Eden & le Gouverneur Johnstone arrivèrent dans la rivière Delaware. Le Chevalier Clinton joignoit aussi à la qualité de Général en chef des armées de Sa Majesté Britannique, celle de Commissaire pour la paix. Ces envoyés dépêchèrent sur le champ le docteur Ferguson, leur secrétaire, porteur des derniers actes du Parlement & d'une copie de leur commission, avec une lettre au Président du Congrès; mais le Général Washington ayant refusé de lui donner un passe-port, ils furent obligés d'envoyer leurs dépêches par la poste.

Les Anglais offroient beaucoup plus dans le bill *conciliatoire*, que les Américains n'avoient demandé au commencement des disputes; mais il étoit alors trop tard. Les Commissaires annonçoient qu'ils étoient prêts à consentir à une suspension d'armes par terre & par mer; à renouveler l'ancienne correspondance & les bénéfices communs du droit de naturalisation; à donner au commerce toute la liberté que les intérêts respectifs des deux parties demandoient; à accorder qu'on ne tiendrait point d'armée sur pied dans les différens Etats, sans le consentement du Congrès général, ou de leurs Assemblées



particulières ; à concourir aux mesures calculées 1778.  
pour acquitter les dettes du Congrès, & à augmenter la valeur de ses billets ; à perpétuer l'union commune par une députation réciproque d'un ou de plusieurs agens qui auroient le privilège de siéger & de voter dans le Parlement Britannique, ainsi que ceux de la Grande-Bretagne, d'avoir une place & une voix dans les Assemblées des provinces où ils seroient députés pour veiller aux intérêts de ceux qui les députeroient ; en un mot à établir le pouvoir des Corps législatifs dans chaque Etat particulier, de fixer son revenu, ses établissemens civils & militaires, & à exercer une liberté entière de législation & de gouvernement intérieur, de sorte que les Colonies Britanniques de l'Amérique septentrionale, agissant de concert avec l'Angleterre, en tems de paix & de guerre, sous un souverain commun, jouiroient à perpétuité de tous les privilèges possibles qui pouvoient s'accorder sans démembler l'Empire & sans diviser ses forces.

Comme dans la lettre que les Commissaires avoient écrite au Congrès, ils faisoient usage de ces expressions en parlant de la France : « l'inter-  
» position insidieuse d'une puissance qui, depuis  
» l'établissement des Colonies ne fut guidée que  
» par des motifs d'inimitié envers elle & l'An-  
» gleterre, &, nonobstant la date prétendue, ou la  
» forme présente des offres de la France » ; aussi-



1778. tôt qu'on en vint à ces mots , la lecture fut interrompue , & un des Membres du Congrès proposa qu'il ne falloit pas en lire davantage, à cause des expressions offensantes à Sa Majesté Très-Chrétienne. Cette proposition qui se fit le 13 Juin, fut ajournée jusqu'au lundi suivant, 15 du même mois, & de-là jusqu'au 16, quand il fut absolument décidé à la pluralité des voix, de ne point continuer la lecture de la lettre des Commissaires, mais d'examiner les autres papiers qui l'accompagnoient.

Le 17, M. Laurens, Président du Congrès, fit la réponse suivante aux Commissaires de la Grande-Bretagne.

« J'ai reçu la lettre de vos Excellences, du 9  
» courant, avec les autres papiers, & les ai mis  
» devant le Congrès. Il n'y a que le désir d'empêcher  
» une plus grande effusion de sang, qui puisse  
» avoir engagé les Membres de cette assemblée à  
» lire un papier qui contenoit des expressions si injurieuses à Sa Majesté Très-Chrétienne, le grand  
» & bon allié de ces Etats, ou à examiner des  
» propositions si déroatoires à l'honneur d'une  
» Nation indépendante. Les actes du Parlement  
» Britannique, la commission de votre Souverain,  
» & votre propre lettre, supposent que le Peuple  
» de ces Etats est Sujet du Roi de la Grande-Bretagne, & sont fondés sur une idée de dépendance, ce qui est tout-à-fait inadmissible. Je



» suis autorisé, outre cela, d'informer vos Excel- 1778.  
» lences que le Congrès est enclin à la paix, mal-  
» gré les prétentions injustes qui ont été l'origine  
» de cette guerre & la cruelle manière avec laquelle  
» elle a été conduite. C'est pourquoi il sera prêt à  
» entamer un traité de paix & de commerce qui  
» n'est point incompatible avec les traités qui  
» subsistent déjà, quand le Roi d'Angleterre mon-  
» trera une disposition sincère pour remplir cet  
» objet. La preuve la plus solide qu'il puisse donner  
» de cette disposition, c'est de reconnoître formel-  
» lement l'indépendance de ces Etats, ou de rap-  
» peller ses flottes & ses armées ».

Cette réponse avoit été lue auparavant en plein Congrès, & approuvée unanimement. Cette Assemblée approuva aussi la conduite du Général Washington, pour avoir refusé un passe-port au docteur Fergusson. Les Commissaires, n'ayant pas réussi dans l'objet de leur mission avec le Congrès général, prirent le parti de s'adresser au Peuple. Il y eut pour lors une guerre ouverte dans les papiers de nouvelles, dans laquelle plusieurs Ecrivains habiles des deux partis firent briller leurs talens, les Commissaires accusant le Congrès, & celui-ci donnant les raisons de sa conduite.

L'évacuation de Philadelphie, que les Anglais firent avant même que M. Laurens eût rendu réponse aux Commissaires, n'étoit guère capable de



1778. donner beaucoup de poids à leurs écrits. Les Américains la regardèrent comme le premier pas qui tendoit à leur délivrance. Ils se vantèrent que l'Armée Britannique étoit obligée de se retirer devant eux, & n'osoit point hasarder une seconde campagne en Pensylvanie; ils dirent que les concessions qu'on leur avoit faites étoient le résultat de la faiblesse de leurs ennemis, & non de leur bonne volonté. Le Général Clinton avoit ordonné l'évacuation de Philadelphie, le 18 Juin, à trois heures du matin. Toute l'armée, ses provisions & le bagage avoient passé ce jour-là la Delaware.

Le Général Washington ayant pénétré l'intention des ennemis, avoit détaché M. Maxwell avec sa brigade pour renforcer la milice des Jerseys, afin de retarder, autant qu'il étoit possible, la marche de l'Armée Anglaise, jusqu'à ce qu'il pût lui-même faire suivre toutes ses forces. Ce dernier, après avoir rompu les ponts qui se trouvoient sur le passage des ennemis, avoit pris poste dans un terrain assez fort appelé *Mount-Holly*; mais, comme il n'étoit pas en état de s'opposer à leur armée, il fut obligé de se replier.

L'Armée Anglaise rencontra néanmoins bien des difficultés. Les charriots & les chevaux de charge qui l'accompagnoient couvroient une étendue de terrain de près de quatre lieues dans la colonne de marche. Il falloit passer par plusieurs défilés, à tra-  
vers



vers les bois. Il y avoit un nombre considérable de ponts à réparer, à cause des ruisseaux & des criques dont le pays est entrecoupé, & du soin qu'avoient pris les Américains de les rendre impraticables. D'ailleurs la chaleur du climat est excessive dans cette saison de l'année. Plusieurs soldats tombèrent morts de fatigue dans les deux Armées. 1778.

Quoique cette grande quantité de bagage retardât beaucoup les progrès de l'Armée Anglaise, il paroît qu'il étoit absolument nécessaire de s'en charger. Le Général Clinton connoissoit les difficultés du pays à travers lequel il devoit passer, il savoit que M. Washington ne manqueroit pas de le harasser dans sa marche; &, s'il se trouvoit inopinément arrêté, le manque de vivres pouvoit avoir des suites funestes. Les Anglais s'avancèrent à petites journées, jusqu'à *Allens - Town*, sans interruption, excepté une escarmouche à *Crosswick*, où les troupes légères avoient repoussé un parti d'Américains occupés à abattre un pont.

L'objet de M. Clinton étoit de passer à *New-York* par la voie de l'isle des Etats. Il devint donc alors nécessaire de déterminer s'il continueroit sa marche en ligne directe, & passeroit le Rariton, ou si, tournant à droite, il prendroit la route de *Freehold* à *Navesink*, pour se rendre à *Sandy-Hook*.

Il avoit appris que le Général Washington avoit



1778. passé la Delaware avec toutes ses forces, & il craignoit que le Général Gates, avec l'armée du Nord, ne s'avancât pour le joindre au Rariton. La difficulté de passer cette rivière avec tant de bagage, en présence d'ennemis si nombreux, le firent résoudre à prendre la route de *Sandy-Hook*.

Le Général Washington avoit d'abord formé le dessein d'attendre les Anglais au passage du Rariton, & de les attaquer au moment où leurs forces seroient divisées, parce qu'alors la milice des Jerseys auroit eu le tems de le joindre. Quand il fut informé que l'Armée Anglaise ne suiyoit pas la ligne de marche qu'il s'étoit d'abord imaginé, & qu'elle inclinoit vers la droite, afin de gagner la côte, il changea sur-le-champ de système, & envoya plusieurs détachemens de troupes d'élite aux ordres de M. le Marquis de la Fayette, pour harasser les Anglais, & lui donner le tems d'avancer avec le gros de l'armée. Lorsque les affaires devinrent plus critiques, & que l'avant-garde Américaine fut à peu de distance de l'arrière-garde Anglaise, il détacha le Général Lee avec une brigade pour lui porter du secours. Lee, comme plus ancien, prit alors le commandement de ce corps avancé qui montoit à près de six mille hommes.

Le 27, le Général Clinton arriva dans le voisinage de *Freehold*. Jugeant, par le nombre de troupes légères qui harassoit son arrière-garde,



que le corps d'armée de M. Washington ne devoit 1778.  
pas être fort éloigné, il résolut de se débarrasser du  
bagage, afin de pouvoir agir avec plus de célérité,  
& de le confier au Général Knyphausen, qui com-  
mandoit la première colonne. D'après cet ordre,  
Knyphausen partit au point du jour, avec les  
charriots, & marcha vers *Middle - Town*, à  
environ dix à douze milles dans un pays élevé. La  
seconde colonne, commandée par le Général en  
personne, ne quitta *Freehold* que vers les huit  
heures, afin de couvrir la marche, & de donner le  
tems aux équipages de s'avancer.

Le Général Washington avoit donné ordre à  
Lee de veiller le mouvement des Anglais, & de  
les suivre de près; mais il paroît qu'il fut mal obéi,  
& que M. Lee n'attaqua pas avec vigueur. Aussi-  
tôt que les Américains s'apperçurent que les An-  
glais étoient en mouvement, ils envoyèrent des  
troupes légères pour attaquer leur flanc gauche;  
mais elles furent repoussées. A peine l'arrière-garde  
Anglaise étoit-elle descendue dans une vallée d'en-  
viron trois milles de longueur, & un de largeur,  
au-dessous des collines de *Freehold*, que plusieurs  
détachemens de l'Armée Américaine descendirent  
aussi dans la plaine, & commencèrent à la canon-  
ner. M. Clinton fut, dans ce moment, informé  
que les Républicains s'avançoient en force sur ses  
deux flancs pour attaquer son bagage. Comme il



1778. étoit alors engagé dans des défilés qui continuoient pendant l'espace de plusieurs milles, il étoit difficile de remédier au danger.

Le Général Anglais prit ici le seul parti qui lui restoit. Il vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de conserver son bagage, & de faire rappeler les détachemens qui marchaient à droite & à gauche de sa division, qu'en attaquant le corps qui harassoit son arrière-garde; car, quoiqu'il n'ignorât pas que le Général Washington s'approchoit à la tête de seize mille hommes, il savoit aussi que ce dernier avoit encore deux défilés considérables à passer avant de pouvoir joindre ce corps avancé. Il prit, néanmoins, toutes les précautions nécessaires pour être préparé à une action générale. Il rappella une Brigade d'Infanterie & un Régiment de Dragons de la division de Knyphausen, & leur ordonna de se poster de manière à couvrir son aîle droite qui étoit la partie la plus faible de son armée. Les Dragons de la Reine replièrent, pendant ce tems-là, quelques Chevaux-légers Américains sur leur infanterie.

Le Chevalier Clinton rangea alors son armée en bataille pour attaquer les Républicains dans la plaine; mais pendant qu'il faisoit ses dispositions, ils firent un mouvement retrograde, & prirent une forte position sur les hauteurs de *Freehold-Court-House*; la situation des Anglais devenoit plus



critique à mesure que le Général Washington s'ap- 1778.  
prochoit. Le Chevalier Clinton ordonna d'attaquer  
les hauteurs ; alors les grenadiers ayant leur gauche  
appuyée sur le village de *Freehold* & les gardes à leur  
droite , commencèrent l'attaque avec impétuosité ,  
& rompirent la première ligne des corps avancés ;  
mais la seconde se défendit avec vigueur , & ne fut  
repoussée qu'après une longue résistance. Les Gé-  
néraux-Majors Green , Wayne , Knox & la Fayette  
rallièrent les Républicains avec beaucoup de fer-  
meté , & prirent une troisième position plus avan-  
tageuse , couvrant leur front d'un ravin maré-  
cageux qui le rendoit inattaquable. M. Clinton  
détacha l'infanterie légère & les chasseurs , pour  
tourner leur gauche ; mais la trouvant trop bien  
postée , il rappela ses troupes. L'objet principal ,  
qui étoit de conserver le bagage , étant rempli , il  
devenoit inutile de courir de nouveaux risques. Dès  
que les Américains s'aperçurent de la retraite des  
Anglais , ils envoyèrent sur le champ plusieurs deta-  
chemens pour les intercepter. Ils n'étoient plus alors  
ces ennemis sans expérience qu'on avoit trouvés au  
commencement de la guerre , ils profitoient de toutes  
les circonstances favorables , & ne laissoient échapper  
aucune occasion. Il devint alors nécessaire à M. Clin-  
ton de faire de nouveaux mouvemens pour pro-  
téger ce corps , après quoi il prit poste sur les col-  
lines d'où il avoit délogé les Américains au com-



1778.

commencement de l'action. L'obscurité de la nuit mit fin aux opérations militaires. Le Général Clinton se retira dans le plus grand silence vers les dix heures du soir, laissant ses blessés sur le champ de bataille avec une lettre de recommandation pour le Général Washington. Les Anglais, suivant leur propre relation, eurent trois cents hommes de tués sans compter les blessés; mais le Général Washington dit que ses soldats enterrèrent douze cents Anglais. La perte des Américains ne fut pas si considérable.

Il paroît par la relation du Général Américain, que son intention étoit d'attaquer les Anglais lorsqu'ils quitteroient le voisinage de *Freehold*; & qu'étant averti, à cinq heures du matin, qu'ils étoient en mouvement, il donna ordre à M. Lee d'attaquer l'arrière-garde, l'assurant qu'il feroit toute la diligence possible pour le soutenir; mais qu'après avoir fait cinq milles, il trouva la division de Lee qui se retiroit en désordre sans avoir fait la moindre résistance, excepté un simple détachement qui avoit repoussé les Chevaux-légers.

L'arrière-garde de cette division étoit poursuivie de près; mais il la rallia & arrêta les progrès des ennemis, ce qui lui donna le tems d'établir des batteries, & de recevoir des renforts; l'action resta pour lors en balance. Les Anglais se trouvant ainsi arrêtés de front, tentèrent de tourner sa gauche; mais ils



furent vigoureusement repoussés. Ils firent ensuite 1778.  
la même tentative sur sa droite où ils n'eurent pas  
plus de succès, ce qui les obligea de se retirer au-  
delà du défilé où ils avoient fait la première attaque.  
Le Général Washington ajoute qu'il emporta tous  
ses blessés, excepté quatre officiers & quarante  
soldats. Il donne beaucoup d'éloges à ses troupes &  
dit que lorsqu'elles furent revenues de leur pre-  
mière surprise, occasionnée par la retraite de Lee,  
il étoit impossible de surpasser leur courage. La  
nature du pays rendit une plus longue poursuite  
inutile, & M. Washington fit marcher son armée  
vers la rivière du Nord, laissant seulement quel-  
ques troupes légères pour observer les mouvemens  
des Anglais. Ces derniers regrettèrent beaucoup la  
perte de M. Monkton, Colonel des grenadiers; ce  
brave homme étoit singulièrement malheureux; il  
fut blessé dans toutes les actions où il se trouva,  
& on le laissa une fois pour mort sur le champ  
de bataille: du côté des Américains, les plus re-  
grettés, furent le Colonel Bonner & le Major Dic-  
kenfon.

Le Congrès fit des remerciemens à toute l'armée  
& en particulier au Général Washington. Il affecta  
même de regarder cette action comme une bataille,  
& les conséquences qui s'ensuivirent comme une  
victoire remportée sur la grande Armée Anglaise.

Le Général Clinton gagna le 30 Juin les hau-



1778. teurs de Navesink dans le voisinage de *Sandy-Hook*. La flotte, après avoir été retenue par des calmes dans la Delaware, étoit arrivée, la veille, à cette dernière place. L'hiver précédent, *Sandy-Hook* avoit été déchiré du continent par une violente secousse de la mer, & formoit alors une Isle. Cet accident pouvoit être fatal à l'armée de M. Clinton, si la flotte ne s'y étoit pas trouvée dans ce moment critique. Mylord Howe fit construire un pont de bateaux avec tant de diligence, que toutes les troupes passèrent le 5 Juillet dans cette nouvelle Isle, & furent de-là conduites à *New-York*. Ainsi se termina cette longue retraite de douze jours qui fit beaucoup d'honneur au Général Clinton, puisqu'il remplit son objet sans perdre aucune partie de ses équipages.

Le Général Washington avoit réprimandé fortement M. Lee, lorsqu'il l'avoit rencontré se retirant avec sa division. Cela produisit deux lettres fort piquantes de la part de ce dernier qui fut mis aux arrêts, & une réponse de M. Washington le jour même de la bataille. Lee demanda un conseil de guerre qui fut accordé sur le champ & ouvert le 4 Juillet à Brunswik. Il étoit accusé, « d'avoir dé-  
» sobéi à ses ordres, en n'attaquant pas l'ennemi le  
» 28 Juin, de manque de conduite, en faisant une  
» retraite honteuse, inutile & sans ordre & de  
» manque de respect au Général en chef, en lui



» écrivant les deux lettres dont nous venons de 1778.  
» parler ». Le résultat de ce conseil de guerre, fut  
que le Général Lee fut trouvé coupable, & con-  
damné à être suspendu pendant un an du service des  
Etats-Unis.

Tandis que l'Armée Anglaise luttoit contre ces  
difficultés, elle étoit menacée d'un danger bien  
plus grand, & auquel elle ne s'attendoit pas. Deux  
jours après que Mylord Howe eut conduit les  
troupes à *New-York*, il apprit par les navires qui  
étoient en croisière que la flotte de M. le Comte  
d'Estaing avoit paru sur la côte de Virginie, le jour  
même que les troupes avoient passé à *Sandy-Hook*.  
Si le Général Français avoit rencontré les bateaux  
de transport, dans la rivière Delaware ou dans leur  
passage, comme ils n'étoient escortés que par deux  
vaisseaux de ligne & quelques frégates, il est cer-  
tain qu'il s'en feroit facilement rendu maître. Le sort  
de l'armée dépendoit tellement de la sûreté de la  
flotte que la perte de l'une entraînoit nécessairement  
celle de l'autre; car les troupes n'auroient point  
alors pu passer à *New-York*, & se feroient trouvé  
environnées d'un côté par l'Armée Américaine, &  
de l'autre par la flotte Française. Dans cette position,  
incapables de recevoir aucun secours, elles auroient  
peut-être renouvelé la catastrophe de Saratoga. Le  
mauvais tems avoit beaucoup retardé le Comte



1778. d'Estaing dans son passage, & c'est à cette circonstance que l'Armée Anglaise doit son salut.

Quoique le danger fût diminué, il n'étoit cependant pas dissipé, car quatre jours après que Mylord Howe eut été informé de l'arrivée de la flotte Française, le Comte d'Estaing parut soudainement à la hauteur de *Sandy-Hook*, en présence de la flotte Anglaise. Son Escadre étoit composée de douze vaisseaux de ligne, dont un de quatre-vingt-dix canons, un de quatre-vingt, six de soixante-quatorze, & quatre de soixante-quatre, outre trois grandes frégates; Mylord Howe avoit à ses ordres, six vaisseaux de soixante-quatre canons, trois de cinquante, & deux de quarante, outre plusieurs frégates & chaloupes. Ses vaisseaux avoient été longtems en mer & n'étoient pas en trop bon état. Il est vrai que Mylord Howe passe pour un des plus habiles marins d'Angleterre, & que la mer est depuis longtems l'élément de la Nation Britannique. Quoique la flotte Anglaise fût inférieure à celle de France, elle avoit néanmoins l'avantage de la position, & il n'étoit guère possible de l'attaquer; elle étoit en possession du port formé par *Sandy-Hook*, dont l'entrée est couverte d'une barre où il n'y a qu'un passage fort étroit pour parvenir à *New-York*; le Comte d'Estaing, dont l'intrépidité est reconnue de toute l'Europe, avoit d'abord



formé le projet de forcer ce passage, & d'attaquer 1778.  
l'Escadre Anglaise dans le port. Il s'approcha en conséquence de *Sandy-Hook*; mais après avoir examiné la situation de l'ennemi, il trouva qu'il étoit trop avantageusement posté, & qu'en forçant ce passage, il couroit risque de faire échouer ses plus gros navires. Les officiers Anglais font eux-mêmes divisés à ce sujet. Les uns disent qu'il étoit impossible que les gros vaisseaux pussent passer armés par cet endroit, & les autres soutiennent que la chose étoit possible. Si la flotte avoit pu pénétrer au-delà de la barre, il est certain que Mylord Howe auroit été en grand danger, & que, malgré son habileté, il n'auroit pas été capable de résister aux forces supérieures des Français. Quoi qu'il en soit, le Comte jugea que l'entreprise n'étoit point praticable, & mouilla à environ quatre milles de *Sandy-Hook* dans le voisinage de la ville de *Shrewsbury*.

Lorsqu'il s'agit de combattre les Français, les Anglais s'enrôlent toujours avec beaucoup d'ardeur: élevés dans les principes qu'un de leurs navires en peut battre deux français, ils s'imaginent courir à une victoire assurée. Tous les matelots des transports s'offrirent sur le champ comme volontaires. On en fit passer mille sur la flotte Royale; mais ceux qui commandoient les vaisseaux marchands, eurent bien de la peine à en retenir un nombre suffisant pour les garder, tant étoit grand le désir qu'ils



1778. témoignaient d'avoir une bataille avec les Français. Plusieurs se cachèrent même dans les chaloupes, & tâchèrent de passer avec leurs camarades, malgré les défenses qu'on leur avoit faites. Les maîtres & contre-maîtres des navires marchands prièrent instamment qu'on les employât, & se placèrent aux canons avec les simples matelots; d'autres mirent en mer avec des petits bateaux pour observer les mouvemens des Français, ou rendre différens services. Un de ces maîtres donna un exemple vraiment patriotique & qui mérite d'être transmis à la postérité; il offrit noblement de convertir son vaisseau, qui étoit toute sa fortune, en brulot, & de le conduire lui-même au milieu de la flotte Française, sans exiger aucune récompense ou aucun dédommagement.

Les troupes de terre ne le cédèrent en rien aux matelots; l'infanterie légère & les grenadiers qui étoient à peine reposés de leur fatigue des Jerseys, se disputèrent tellement l'honneur de servir comme soldats de marine à bord des vaisseaux de ligne, qu'on fut obligé de les faire tirer au sort. Il faut, cependant avouer que la popularité de l'Amiral & la grande confiance que l'on avoit en lui, ne contribuèrent pas peu à ce zèle.

La flotte Française étoit occupée, pendant ce tems-là, à embarquer de l'eau & des provisions, & bloquoit en même tems celle d'Angleterre. Elle resta



onze jours dans cette position , pendant lesquels, 1778.  
elle prit plusieurs navires qui venoient à *Sandy-Hook*. Il paroissoit dur à des gens qui , depuis plusieurs années , avoient donné des loix à l'Océan , de se voir bloqués dans leurs propres ports. Ils attendoient donc l'arrivée de l'Amiral Byron avec la dernière impatience.

Le Comte d'Estaing , après avoir ravitaillé son Escadre , fit voile pour *Rhode-Island*. Aussi-tôt que les Anglais l'apperçurent lever l'ancre , ils s'imaginèrent qu'il alloit essayer de passer la barre , parce que la marée étoit fort haute ce jour-là. Ils firent donc les préparatifs nécessaires pour le recevoir , & résolurent de se battre en désespérés.

Le départ du Comte fut ce qui put arriver de plus fortuné aux Anglais ; car si la flotte de l'Amiral Byron que l'on attendoit de jour en jour , étoit arrivée entière , ou en partie sur ces côtes , pendant que le Général Français s'y trouvoit , elle feroit infailliblement tombée entre ses mains , sans faire de résistance , tant elle avoit souffert du mauvais tems. L'Escadre de Byron avoit , dans le principe , été mal équipée , parce que le premier *Lord* de l'Amirauté , malgré tous ses beaux discours au Parlement , n'avoit pas assez de navires prêts ; elle avoit , outre cela , essuyé de grands coups de vent dans la traversée & avoit même été séparée plusieurs fois. Après un passage long & ennuyeux , elle arriva enfin sur dis-



1778. férieures côtes de l'Amérique, dans la plus grande détresse, divisée, démâtée, & autrement endommagée, ayant, outre cela, nombre de malades à bord. Depuis le 22 Juillet jusqu'au 30, plusieurs vaisseaux arrivèrent de différens endroits à *Sandy-Hook*, le *Renown* de cinquante canons, le *Reasonable* de soixante-quatre, le *Centurion* de cinquante, & le *Cornwal* de soixante-quatorze, qui avoit été séparé de l'Amiral Byron. Il est impossible d'exprimer la joie que firent paroître les Anglais à l'arrivée de ces renforts; elle prouve qu'ils étoient pleinement convaincus du danger qu'ils avoient couru. Par un coup de bonne fortune, le *Cornwal* avoit beaucoup moins souffert qu'aucun autre navire.

Le projet de surprendre la Flotte & l'Armée Anglaïses dans la Delaware, ou dans les environs de cette rivière, qui avoit été formé à Paris, & concerté entre les Ministres de France & les Députés des Etats-Unis, étoit le plus beau qu'on pût imaginer. En cas de réussite il anéantissoit le pouvoir Britannique dans le Nouveau-Monde, donnoit l'indépendance à l'Amérique, & la paix à l'Europe. Différentes circonstances ayant empêché ce premier plan d'avoir son effet, le second étoit de s'emparer de *Rhode-Island*. Pour remplir cet objet, le Général Sullivan avoit rassemblé un corps de troupes dans le voisinage de Providence, pour



envahir l'Isle du côté du Nord, tandis que le Comte 1778.  
d'Estaing devoit entrer dans le port de *New-Port*,  
vers l'extrémité méridionale, détruire les vaisseaux  
& attaquer les ouvrages qui sont du côté de la  
mer. Par ce moyen les troupes Anglaïses se feroient  
trouvées entre deux feux.

Le 29 Juillet, la flotte Française bloqua tous  
les passages qui sont entre *Rhode-Island*, les autres  
petites Isles & le Continent, & qui ont des com-  
munications plus ou moins navigables avec la terre  
ferme. La plus grande division mouilla à la hau-  
teur de Brenton, en dehors de la pointe, à environ  
cinq milles de *New-Port* : deux vaisseaux de ligne  
remontèrent le passage de Naraganset, & ancrèrent  
près de l'extrémité septentrionale de l'isle de Co-  
nannicut, tandis que quelques frégates entrèrent  
dans celui de Seconnet, où les Anglais avoient  
une corvette de Roi, & deux galères, qu'ils firent  
sauter à leur approche.

Le Général-Major Pigot, qui commandoit à  
*Rhode - Island*, fit toutes les dispositions néces-  
saires pour s'opposer aux desseins des Français. Il  
retira les troupes & l'artillerie de l'isle Cona-  
nicut; les postes avancés eurent ordre de se tenir  
prêts à joindre le corps d'armée au premier signal;  
■ fortifia les ouvrages du côté de la mer, & les  
matelots des différens bâtimens qui avoient été  
détruits, furent placés à l'artillerie; on coula dans



1778. différens passages les transports qui ne pouvoient pas éviter d'être pris, afin d'empêcher les approches des vaisseaux Français; on débarqua l'artillerie & les provisions des frégates, & on les fit remonter aussi haut qu'il étoit possible. Deux baies opposées, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occident de *Rhode-Island*, qui semblent faire des efforts pour se joindre, & qui probablement réussiront un jour, forment une espèce d'isthme, par lequel la partie méridionale qui s'avance dans l'Océan, est jointe au reste de l'isle. La ville de *New-Port* est dans la péninsule au commencement de l'isthme, du côté occidental, & vis-à-vis l'isle de Conanicut, l'espace qu'il y a entr'elles formant une baie qui renferme le port. Le passage de la mer au port que l'on appelle le Canal Mitoyen, est étroit & fermé, d'un côté, par la pointe de Brenton, & de l'autre, par celle de Conanicut, qui forment les extrémités méridionales des deux Isles. Une chaîne de collines qui croise l'isthme au-dessus de *New-Port*, & s'étend d'une baie à l'autre, étoit couverte de lignes, de redoutes & d'artillerie, de sorte qu'on pouvoit regarder la péninsule comme un fort séparé du reste de l'Isle, & lorsqu'elle est protégée par des forces maritimes supérieures, elle est en état de soutenir toute attaque du côté du Nord. Le Comte d'Estaing étant maître de la mer, le cas étoit différent, & il paroïssoit difficile de pouvoir résister  
aux



aux forces combinées des Français & des Améri- 1778.  
cains. M. Pigot avoit néanmoins reçu un renfort  
de six bataillons, sa garnison étoit en bon état, &  
les différens corps de matelots qui servoient l'artil-  
lerie, augmentoient considérablement la force de  
la place.

Le Général Sullivan conduisoit l'attaque par  
terre; il avoit assemblé environ dix mille hommes  
des provinces septentrionales, dont la moitié étoit  
composée de volontaires de la Nouvelle Angleterre  
& du Connecticut. Comme les opérations de la  
flotte Française étoient réglées par celles de l'Armée  
Américaine, elle resta dans l'inaction jusqu'à ce  
que le Général Sullivan fût prêt à passer du Conti-  
nent sur la partie septentrionale de l'Isle. Le 8 Août,  
elle entra dans le port à petites voiles, canonnant  
les batteries & la ville, en passant & recevant leur  
feu, sans qu'il y eût beaucoup de dommage de  
part ou d'autre. Elle mouilla au-dessus de la ville,  
entre *Goat-Island* & *Conanicut*, mais plus près  
de cette dernière, sur laquelle les Français & les  
Américains avoient des détachemens depuis quel-  
ques jours.

Lorsque les Anglais s'apperçurent que le dessein  
du Comte d'Estaing étoit d'entrer dans le port, ils  
mirent le feu à quatre Frégates qui s'y trouvoient,  
& en coulèrent deux à fond. Aussi-tôt que Mylord



1778. Howe apprit le danger de *Rhode-Island*, il fit sur le champ voile pour lui porter du secours. Son Escadre consistoit alors en un navire de soixante-quatorze, sept de soixante-quatre, & cinq de cinquante, outre plusieurs frégates. Il avoit plus de canons que le Comte d'Estaing, mais ses vaisseaux étoient de moindre force. Il savoit que la flotte Française étoit séparée afin de garder tous les passages, & il espéroit trouver une occasion favorable de l'attaquer avec avantage. Quelque diligence qu'il pût faire, il n'arriva cependant à *Rhode-Island*, que le jour après que le Comte eut pris possession du port. Comme le vent empêchoit alors ce dernier d'en sortir, l'Amiral Anglais eut le tems de communiquer avec le Général Pigot, & le résultat de leurs délibérations fut que, dans la position actuelle, il étoit impossible qu'il pût donner aucun secours essentiel. Le lendemain le vent tourna soudainement au Nord-Est, ce qui changea entièrement les affaires. M. d'Estaing sortit avec toute sa flotte pour combattre les ennemis. Mylord Howe fit tout ce qui dépendoit d'un habile marin pour gagner l'avantage du vent; mais le Comte manœuvra de son côté avec tant d'habileté, qu'il conserva cet avantage. Cette contestation pour le vent, dans laquelle les deux Généraux déployèrent la plus grande connoissance de la tactique & des ma-



œuvres de la Marine empêcha que l'engagement 1778 n'eût lieu ce jour-là. Le lendemain Mylord Howe, voyant qu'il ne pouvoit pas le gagner, & que le vent souffloit toujours du même côté, résolut néanmoins de risquer une bataille. Il forma sa ligne de manière à pouvoir être joint par trois brulots que remorquoit un pareil nombre de frégates. Le Comte d'Estaing forma aussi sa ligne, & s'avança pour attaquer; mais lorsque les deux flottes étoient sur le point de commencer le combat, il survint une tempête affreuse qui dura pendant quarante-huit heures. Cet accident prévint non-seulement le combat pour le présent, en séparant les deux Armées navales, mais leur causa même tant de dommage qu'il leur fut impossible de se battre pendant quelque tems.

La Flotte de France souffrit beaucoup plus dans cette tempête que celle d'Angleterre; les gros vaisseaux surtout furent fort endommagés. Dans ce conflit des élémens, il arriva des événemens extraordinaires. Le Languedoc, de quatre-vingt-dix canons, que montoit le Comte d'Estaing, ayant perdu tous ses mâts, fut rencontré le 13 au soir par le *Renown* de cinquante canons. M. Dawson qui le commandoit, attaqua le Languedoc, ainsi désarmé, avec furie, & lui tira plusieurs bordées de très-près, qui lui causèrent un dommage considérable, &



1778. emportèrent son gouvernail. La nuit & la violence du vent, qui n'étoit pas encore tout-à-fait abattue, l'empêchèrent de continuer le combat. Le Capitaine Anglais dit cependant qu'il regardoit ce navire comme pris, & qu'il manœuvra de manière à ne point s'en écarter pendant la nuit, afin de recommencer l'attaque le lendemain; mais qu'au point du jour il fut chassé par six vaisseaux de ligne, qui, probablement, avoient été attirés de ce côté-là par le bruit du canon, ce qui mit fin à ses espérances, & délivra le Général Français de son embarras.

Ce qu'il y a de singulier c'est que le même jour & à peu près à la même heure, le Preston, autre navire Anglais de cinquante canons, commandé par le Commodore Hotham, rencontra le Tonnant, de quatre-vingt canons, qui n'avoit plus que son grand mât. Il y eut un combat entr'eux, dont les circonstances sont à peu près les mêmes que celles du Languedoc & du *Renown*; & le lendemain une partie de la flotte Française l'obligea de prendre la fuite.

Le Capitaine Raynor qui commandoit l'*Isis*, de cinquante canons, fut rencontré le 16 Août, par un vaisseau de soixante-quatorze, aux ordres de M. de Broves. Ce Chef d'Escadre donna sur le champ chasse au navire Anglais, l'atteignit, &



lui livra bataille. M. Raynor se battit en désespéré, & soutint un combat si inégal pendant une heure & demie, à portée de pistolet. Le Français fut à la fin obligé de l'abandonner. Raynor, dans la relation qu'il envoya à l'Amiral, fut aussi modeste qu'il avoit été brave dans l'action. Les deux navires souffrirent beaucoup. Le jeune Duc d'Ancaſter, mort depuis, ſervoit à bord de l'*Isis* comme volontaire, & ſe diſtingua grandement dans ce combat. 1778.

Quoique la flotte Anglaiſe n'eût pas tant ſouffert que celle de France, elle avoit néanmoins eſſuyé beaucoup de dommage. Les vaiſſeaux dont elle étoit compoſée entrèrent les uns à *Sandy-Hook*, & les autres à *New-York*, pour ſ'y faire radoubes. Les Français retournèrent le 20 à *Rhode-Island*, mouillèrent juſqu'au 22 à la hauteur du port, & firent enſuite voile pour Boſton, afin de ſ'y réparer. Mylord Howe fit tant de diligence qu'il remit en mer au bout de quelques jours pour ſuivre la flotte Française.

Le Général Sullivan avoit débarqué pendant ce tems là à l'extrémité ſeptentrionale de *Rhode-Island*, par *Howland's ferry*. Il avoit ouvert la tranchée le 17 ſur *Honey-Man's hill*, près des ouvrages des Anglais; commencé à conſtruire des batteries, & à former des lignes d'approche. Le Général



1778. Pigot avoit aussi élevé de nouvelles batteries pour répondre à celles des Américains. Sa plus grande appréhension étoit que le Comte d'Estaing ne débarquât un corps de troupes dans la presqu'Isle, & n'attaquât la ville du côté de la mer; ce qui auroit exposé ses troupes à être prises par derrière tandis qu'elles seroient assaillies par les Américains de front & enflanc. L'arrivée de Mylord Howe, & le départ des Français changèrent la face des affaires.

Les Américains des provinces septentrionales se plaignirent hautement de la retraite du Comte d'Estaing. Ils dirent qu'on les avoit engagés dans une expédition de beaucoup de dépense, de fatigue & de danger, sur des assurances d'une coopération effective de la part de la flotte Française; que sur ces promesses ils avoient commis leurs personnes sur une isle où, sans la protection de forces maritimes, ils pouvoient être enveloppés; que dans cette situation ils avoient d'abord été laissés, pour une vaine poursuite, & ensuite abandonnés au moment où ils avoient complété leurs ouvrages.

Si le Comte d'Estaing n'eût pas été contrarié par cette tempête, si, comme il avoit lieu de l'espérer, à cause de la supériorité de sa flotte, il eût défait l'Amiral Howe, & qu'il fût ensuite rentré à *Rhode-Island*, après cette victoire, il y auroit été reçu avec enthousiasme.



Ces craintes & ces mécontentemens firent que 1778.  
les volontaires de la Nouvelle Angleterre & du  
Connecticut, qui composoient la moitié de l'Ar-  
mée, abandonnèrent le Général Sullivan. Par cette  
défection, ses forces se trouvèrent inférieures à  
celles de la garnison. Dans ces circonstances mal-  
heureuses, M. Sullivan montra beaucoup de pru-  
dence & d'habileté, & fit une retraite qui auroit fait  
honneur à un Général plus expérimenté. Les troupes  
qui restèrent avec lui, se conduisirent aussi avec  
beaucoup de courage. Ayant fait partir son bagage  
& sa grosse artillerie, le 26 Août, il quitta ses lignes  
le 29, &, quoiqu'il fût vigoureusement poursuivi  
& attaqué de toutes parts, par les ennemis, lorsqu'ils  
en trouvoient l'occasion, il prit si bien ses mesures,  
qu'il gagna l'extrémité septentrionale de l'Isle,  
sans avoir essuyé de grandes pertes. La nuit du 30,  
son Armée passa sans interruption sur le Continent,  
par la voie de Bristol & d'*Hoylands - Ferries*. La  
retraite de Sullivan avoit été faite fort à propos;  
car peu de tems après, le Général Clinton arriva  
de *New-York*, avec des forces qui étoient capables  
de détruire son armée, si elle avoit encore été dans  
l'Isle.

Le jour que les Américains abandonnèrent *Rhode-Island*, Mylord Howe entra dans la baye de Bos-  
ton, où il trouva que le Comte d'Estaing étoit



1778. arrivé avant lui ; il fut un peu déconcerté , parce qu'il s'imaginoit le devancer & profiter des désastres que lui avoit causés la tempête. Il fit des reconnoissances de sa position ; mais il trouva , qu'elle étoit prise avec tant de jugement , & que le Comte étoit si bien couvert dans la rade de *Nantuket* par les batteries qu'il avoit élevées sur les Isles & sur les pointes qui l'environnoient , qu'il ne jugea pas à propos de l'attaquer.

Mylord Howe, voyant qu'il n'y avoit rien à faire à Boston, revint à *New-York*, où il laissa le commandement de la flotte à l'Amiral Ganabier & retourna en Europe.

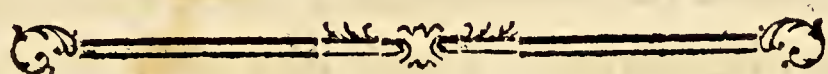




---

P I È C E S

*QUI ont rapport à la CAPITULATION  
du Général BURGOYNE avec le Général  
GATES.*



N<sup>o</sup>. I.

*Au Général-Major GATES,*

*le 13 Octobre 1777.*

**L**E Lieutenant-Général Burgoyne a envie d'envoyer un Officier de l'Etat-Major avec un message au Général-Major Gates, touchant des affaires de la dernière importance aux deux armées. Il désire savoir à quelle heure le Général Gates pourra le recevoir demain matin.

*Réponse au Lieutenant-Général BURGOYNE.*

*Au camp de Saratoga, à 9 heures du soir,  
le 13 Octobre 1777.*

**L**E Général-Major Gates recevra l'Officier du Lieutenant - Général Burgoyne au poste avancé de l'armée des Etats-Unis demain, à dix heures du matin, d'où il sera conduit au quartier du Général.



N<sup>o</sup>. I I.

*M. KINGSTON délivra le message suivant au  
Général-Major GATES, le 14 Octobre.*

**A**PRÈS deux actions, le Lieutenant - Général Burgoyne est resté quelques jours dans sa position présente, déterminé à tenter une troisième bataille contre quelques forces que vous puissiez amener contre lui.

IL est informé de la supériorité de votre armée en fait de nombre, & des dispositions que vous avez faites pour intercepter ses convois, & rendre sa retraite une scène de carnage des deux côtés. Dans cette situation, il est poussé par des motifs d'humanité, & se croit justifié par des principes établis, & des exemples antérieurs, à épargner le sang de ses braves soldats, à des conditions honorables. Si le Général - Major Gates se trouve disposé à traiter d'après ces principes, le Lieutenant - Général Burgoyne propose une suspension d'armes, pendant le tems nécessaire pour communiquer les articles préliminaires auxquels lui & toute son armée sont résolus de se tenir, dans quelque extrémité qu'ils puissent se trouver.



N<sup>o</sup>. I I I.

*Propositions de M. GATES, avec les réponses de  
M. BURGOTNE.*

I. **L**ES troupes du Général Burgoyne, étant extrêmement affaiblies par des défaites répétées, par les désertions, les maladies, &c., leurs provisions épuisées, leurs chevaux, tentes & bagage ou pris, ou détruits, leur retraite impossible, & leur camp investi, ne doivent attendre d'autres conditions que celles de se rendre prisonnières de guerre.

*Réponse.* L'ARMÉE du Lieutenant-Général Burgoyne, quelque réduite qu'elle puisse être, n'admettra jamais que sa retraite est impossible, tant que les soldats qui la composent auront des armes.

II. LES Officiers & les soldats peuvent garder le bagage qui leur appartient. Les Généraux des Etats-Unis ne permettent jamais que les particuliers soient pillés.

III. LES troupes de Son Excellence le Lieutenant-Général Burgoyne seront conduites par les chemins les plus convenables, à la Nouvelle Angleterre, leurs marches seront faciles, & elles auront abondance de provisions sur la route.



*Réponse.* C E T article est déterminé par la première proposition du Général Burgoyne, qui est ci-jointe.

IV. L E S Officiers seront libres sur leur parole, pourront garder leurs épées, & seront traités avec la libéralité ordinaire d'Europe, tant qu'ils continueront, par leur conduite, de la mériter; mais ceux qui seront pris, après avoir manqué à leur parole, comme l'ont déjà fait plusieurs Officiers Anglais, doivent s'attendre à être emprisonnés.

*Réponse.* C O M M E il n'y a dans cette armée aucun Officier capable de manquer à sa parole, cet article n'a pas besoin de réponse.

V. T O U T E S les provisions de bouche & de guerre, armes, artillerie, charriots, chevaux, &c. seront délivrés à des Commissaires choisis pour cet effet.

*Réponse.* D' A C C O R D, les armes exceptées.

VI. C E S articles étant signés, les troupes, sous le commandement de Son Excellence le Lieutenant-Général Burgoyne, seront rassemblées dans leur camp, où elles mettront bas les armes, & on les conduira ensuite vers la rivière, pour marcher vers Bennington.



*Réponse.* C E T article est inadmissible, même à la dernière extrémité. Cette armée, plutôt que de consentir à mettre bas les armes dans son camp, est déterminée à fondre sur l'ennemi, & à ne point recevoir de quartier.

VII. L A suspension d'armes continuera jusqu'au coucher du soleil, pour recevoir la réponse du Général Burgoyne.

*Signé* HORATIO GATES.

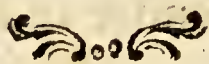
*Au camp de Saratoga,*

*le 14 Octobre 1777.*

N<sup>o</sup>. I V.

*Le Major KINGSTON alla trouver l'Aide-Major-Général de M. GATES au coucher du soleil ; & délivra le message suivant :*

**S**I le Général Gates n'a pas dessein d'abandonner l'article VI, le traité n'a plus lieu. Tous les soldats de l'armée souffriront plutôt la mort que de se soumettre à cet article. La suspension d'armes finira ce soir.





*Propositions du Lieutenant-Général BURGOYNE,  
avec les Réponses du Général-Major GATES.*

**L**E S réponses ci-jointes étant données aux propositions du Général-Major Gates, il reste au Lieutenant-Général Burgoyne, & à l'armée sous son commandement, de proposer les articles suivans :

I. L E S troupes fortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, & l'artillerie des retranchemens, qui sera laissée à une certaine place assignée.

*Réponse.* L E S troupes fortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre & l'artillerie des retranchemens, marcheront jusqu'au bord de la rivière, où le vieux fort étoit situé, & y laisseront leur artillerie & leurs armes.

II. O N accordera aux troupes un passage libre pour la Grande-Bretagne, à condition qu'elles ne serviront plus en Amérique durant les troubles, & on assignera un port pour l'entrée des transports qui viendront les prendre quand le Général Howe l'ordonnera.

*Réponse.* D' A C C O R D ; le port de Boston.



III. S'IL y avoit un cartel, par lequel cette armée, ou une partie des troupes qui la composent pussent être échangées, l'article précédent seroit nul, autant que l'échange pourroit avoir lieu.

*Réponse.* D' A C C O R D.

IV. T O U S les Officiers retiendront leurs voitures, leurs chevaux, & autre bétail. Le bagage ne sera point visité, sur la parole d'honneur du Lieutenant - Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effets publics. M. Gates prendra conséquemment les mesures nécessaires pour l'observation de cet article.

*Réponse.* D' A C C O R D.

V. D A N S la marche, les Officiers ne seront pas séparés de leurs soldats; & dans les quartiers, les Officiers seront logés suivant leur rang, & ne seront point empêchés de faire l'appel, & les autres choses nécessaires à la régularité.

*Réponse.* D' A C C O R D; selon que les circonstances le permettront.

VI. IL y a dans l'armée différens corps composés de matelots, d'ouvriers, de rouliers, de compagnies indépendantes, & d'autres personnes; le Général Burgoyne s'attend que tous ces gens-là, de



quelque pays qu'ils puissent être, seront pleinement compris dans les articles, & traités comme s'ils étoient Anglais.

*Réponse.* D'ACCORD, pleinement compris.

VII. TOUTS les Canadiens, & autres gens appartenant à l'établissement du Canada, auront la liberté de retourner chez eux.

*Réponse.* D'ACCORD.

VIII. ON accordera immédiatement des passe-ports à trois Officiers, qui n'ont pas de plus haut rang que celui de Capitaine, & que le Général Burgoyne nommera pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & en Angleterre, par la voie de *New-York*.

*Réponse.* D'ACCORD.

IX. LES articles précédens doivent être regardés comme préliminaires pour former un traité, dans le cours duquel il peut en survenir d'autres dignes de la considération des deux partis; c'est pourquoi il est proposé que deux Officiers de chaque Armée confèrent ensemble, & rapportent leurs délibérations à leurs Généraux respectifs.

*Réponse.* CETTE capitulation doit être finie aujourd'hui à deux heures, les troupes sortir de leur



leur camp à cinq , & être prêtes à marcher demain matin vers Boston.

X. LE Lieutenant - Général Burgoyne enverra son Aide-Major-Général pour recevoir la réponse de M. Gates demain matin à dix heures.

*Réponse. D'ACCORD.*

*Signé HORATIO GATES.*

*A Saratoga , le 15 Octobre 1777.*

Nº. V I.

**L**ES huit premiers articles préliminaires des propositions du Lieutenant-Général Burgoyne , & les II, III & IV de celles du Général-Major Gates étant agréables, le fondement du traité est hors de dispute ; mais les autres articles subordonnés , & les réglemens qui naissent de ces articles préliminaires , demandant de l'explication & de la précision entre les parties , avant qu'un traité définitif puisse être sûrement exécuté , il est nécessaire que le tems , dont le Général Gates fait mention dans sa réponse du 9 , soit plus long. Le Lieutenant-Général Burgoyne est d'accord de nommer sur-le-champ deux Officiers qui pourront , avec deux autres , assignés par le Général-Major Gates , proposer , discuter , & régler ces articles subordonnés ,



afin que le traité puisse être exécuté dans toutes les formes, le plutôt possible.

Signé JOHN BURGOYNE.

*Au camp de Saratoga,*

*le 15 Octobre 1777.*

LE Major Kingston est autorisé de fixer la place de rendez - vous pour les Officiers proposés.

FIXÉ par le Major Kingston à l'endroit où étoit la maison de M. Schuyler.

N<sup>o</sup>. VII.

DANS le courant de la nuit, le Lieutenant-Général Burgoyne a reçu avis qu'une force considérable a été détachée de l'armée du Général-Major Gates pendant le cours des négociations. Le Lieutenant-Général Burgoyne conçoit que cette circonstance, si elle est véritable, est non-seulement une violation de la suspension d'armes, mais même qu'elle est tout-à-fait contraire aux principes sur lesquels le traité est fondé, qui sont une grande supériorité en fait de nombre dans l'armée du Général Gates. C'est pourquoi le Général Burgoyne demande qu'on permette à deux de ses Officiers d'examiner les forces des Américains, afin qu'il puisse être convaincu qu'il n'y a point eu de pareils



détachemens, & que le même principe de supériorité sur lequel le traité est fondé existe toujours.

*Le 16 Octobre.*

Nº. VIII.

*Articles de convention entre le Lieutenant-Général  
BURGOYNE & le Général-Major GATES*

I. **L**ES troupes sous le Général Burgoyne doivent sortir de leur camp avec les honneurs de la guerre & l'artillerie des retranchemens, marcher vers le bord de la rivière où étoit le vieux fort, & là mettre bas les armes & laisser leur artillerie. Elles déposeront leurs armes au commandement de leurs propres Officiers.

II. ON accordera à l'armée du Général Burgoyne un passage libre à la Grande Bretagne, à condition que les soldats dont elle est composée ne serviront point en Amérique pendant la guerre; & le port de Boston est nommé pour l'entrée des transports qui doivent venir prendre les troupes quand il plaira au Général Howe de l'ordonner.

III. S'IL y a un cartel par lequel l'armée du Général Burgoyne, ou partie des troupes, puissent être échangées, l'article précédent sera nul, autant que l'échange aura lieu.



IV. L'ARMÉE du Général Burgoyne marchera vers la baie de Massachusset, par le chemin le plus court & le plus aisé, & établira ses quartiers, ou dans Boston, ou aussi près de cette ville qu'il sera possible, afin que l'embarquement des troupes ne soit pas différé, quand les bateaux de transport arriveront.

V. SUR la route, & pendant que les troupes seront dans le pays, on leur fournira des provisions, par l'ordre du Général-Major Gates, sur le pied des rations de sa propre armée, & s'il est possible, les chevaux & autres bestiaux des Officiers auront du fourrage sur le pied ordinaire.

VI. TOUTS les Officiers garderont leurs voitures, leurs chevaux de charge, & autre bétail : le bagage ne sera point visité sur la parole d'honneur du Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effet public de caché. Le Général-Major Gates prendra, en conséquence, les mesures nécessaires pour que cet article soit exactement observé. Si l'on avoit besoin de voitures durant la marche pour le transport du bagage des Officiers, les gens du pays en fourniroient, s'il est possible, au taux ordinaire.

VII. PENDANT la marche, & lorsque l'armée sera dans ses quartiers, dans la province de Massa-



chuser, les Officiers, autant que les circonstances le permettront, ne seront pas séparés de leurs soldats. Ils seront logés suivant leur rang, & on ne les empêchera pas de faire l'appel, & les autres choses nécessaires au bon ordre & à la discipline.

VIII. T O U S les corps de l'armée du Lieutenant-Général Burgoyne, soit matelots, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, en un mot, tous ceux qui ont suivi l'armée, de quelque pays qu'ils puissent être, seront pleinement compris dans toute l'étendue du sens des articles précédens, & traités comme Anglais.

IX. T O U S les Canadiens, ou toutes les personnes appartenant à l'Etablissement du Canada, soldats, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, & autres qui ont suivi l'armée, de quelque description qu'ils puissent être, auront permission de s'en retourner chez eux, & seront conduits sur-le-champ, par la voie la plus courte, au premier poste Anglais sur le lac George. On leur fournira des provisions comme aux autres troupes, & ils seront liés par la même condition, de ne point servir en Amérique pendant la guerre présente.

X. O N accordera sur-le-champ, des passe-ports à trois Officiers, point au-dessus du rang de Capi-



taine, qui seront nommés par le Lieutenant-Général Burgoyne, pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & aussi en Angleterre, par la voie de *New-York*; & le Général-Major Gates engage la foi publique que ces dépêches ne seront point ouvertes. Ces Officiers pourront partir aussi-tôt qu'ils auront reçu leurs dépêches, voyager par la route la plus courte, & de la manière la plus expéditive.

XI. PENDANT le séjour des troupes dans la province de Massachusset, les Officiers feront sur leur parole d'honneur, & auront droit de porter l'épée.

XII. SI les troupes du Général Burgoyne trouvoient qu'il fût nécessaire d'envoyer chercher leurs habits, ou leur bagage, au Canada, elles auront la permission de le faire, & on leur accordera les passe-ports nécessaires pour cela.

XIII. Ces articles doivent être mutuellement donnés & échangés demain à neuf heures du matin, & les troupes, sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, sortir de leurs retranchemens, à trois heures après midi.

*Signé* HORATIO GATES.

*Au camp de Saratoga ,  
le 16 Octobre 1777.*

*( Vraie Copie. )*



P O U R prévenir tous les doutes qui pourroient s'élever de ce que le Lieutenant-Général Burgoyne n'a pas signé le traité ci-dessus, le Général Gates déclare que sa signature y est aussi pleinement comprise que si elle avoit été spécifiquement mentionnée.

*Signé* HORATIO GATES.

*EXTRAIT d'une lettre de Mylord GEORGE GERMAINE, depuis Vicomte SACKVILLE, au Général CARLETON, en date du 26 Mars 1777, à Whiteball.*

ORDRES DONNÉS AU GÉNÉRAL BURGOYNE.

**M**A lettre du 22 Août 1776 étoit confiée au soin du Capitaine Le Maître, un de vos Aides-de-camp. Après avoir été trois fois dans le golfe Saint-Laurent, il eut la mortification de trouver qu'il étoit impossible d'aller jusqu'à Quebec; c'est pourquoi il retourna en Angleterre avec mes dépêches, que je juge cependant à propos de vous envoyer par la première occasion, quoique cet accident ait empêché qu'elles ne vous parvinssent dans le tems désiré.

Elles vous informeront, que c'étoit dès ce tems là le bon plaisir du Roi, que vous retournassiez à Quebec aussi-tôt que vous auriez chassé les Rebelles du Canada, & que vous prissiez avec vous une



partie de votre armée, suffisante, selon votre jugement, pour défendre cette province; que vous détachassiez le Lieutenant-Général Burgoyne, ou tout autre Officier que vous jugeriez plus à propos, avec le reste des troupes; & que vous ordonnassiez à l'Officier ainsi détaché de *marcher avec toute la diligence possible* pour joindre le Général Howe, & de se mettre sous son commandement.

Dans le dessein de supprimer la Rebellion le plutôt possible, il est très - nécessaire que la jonction des deux armées se fasse avec la plus grande célérité; c'est pourquoi, comme la sûreté & le bon gouvernement du Canada demandent absolument votre présence dans ce pays-là, c'est la détermination du Roi de laisser environ trois mille hommes sous votre commandement, pour la défense & les différens services de cette province, & d'employer le reste de votre armée dans deux expéditions; l'une sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, qui doit forcer un passage à Albany; & l'autre sous le commandement du Lieutenant-Colonel St. Leger, qui doit faire une diversion sur la rivière Mohawk.

Comme ce plan ne sauroit être exécuté avec avantage sans l'assistance des Canadiens & des Indiens, Sa Majesté vous recommande très-fortement de joindre aux deux armées un nombre suffisant de ces gens-là; & je suis charmé d'ap-



prendre que votre influence est si grande parmi eux, qu'il n'y a point lieu d'appréhender que vous trouviez de la difficulté à remplir les vues de Sa Majesté.

Afin qu'il n'y ait point de tems perdu pour commencer ces entreprises importantes, le Général Burgoyne a reçu ordre de faire sur-le-champ voile pour Quebec; &, afin que les opérations préméditées puissent être mûrement considérées, & ensuite exécutées de la meilleure manière possible, pour qu'elles réussissent, il a des instructions de se consulter avec vous sur ce sujet, & de former & d'ajuster le plan de la manière que vous jugerez de concert la plus convenable au service de Sa Majesté.

Il faut aussi que je vous informe, qu'aussi-tôt que vous aurez pleinement réglé tout touchant ces expéditions, & le Roi compte sur votre zèle pour que vous fassiez autant de diligence que la nature des choses le permettra, c'est le plaisir de Sa Majesté que vous reteniez pour le service du Canada :

Le huitième régiment, déduisant cent hommes pour l'expédition sur la rivière Mohawk. . . . .

460

Compagnies du vingt-neuvième & du trente-&-unième régiment. . . . .

896

---

1356



<i>De l'autre part.</i> . . . . .	1356
Compagnies du trente-quatrième, dé- duisant cent hommes pour l'expédi- tion sur la Mohawk. . . . .	348
Onze Compagnies de la Grande-Bre- tagne. . . . .	616
Détachemens des deux Brigades. . . .	300
Détachemens des troupes Allemandes. .	650
Royal Highland Emigrans. . . . .	500
	<hr/> 3770

Vous conclurez naturellement que cet arrangement pour le Canada, n'a point été fait sans peser mûrement le service qu'il y aura à faire. Sa Majesté a considéré non seulement les différentes garnisons & les différens postes qu'il faudra que vous mainteniez : savoir, Quebec, Chaudière, les Paroisses mal affectonnées du Point Levi, de Montréal & les postes entre cette ville & Oswegatche, Trois-Rivières, Saint-Jean, Sele-aux-Noix, la Prairie, Vergère, & quelques autres Villes sur la côte méridionale du Saint-Laurent, vis-à-vis l'Isle de Montréal, avec les postes de communication jusqu'à Saint-Jean; mais elle a aussi jugé que plusieurs opérations qui se feront dans différentes parties de l'Amérique, doivent attirer l'attention des Rebelles aux différentes scènes d'action, & rassurer le Canada contre toutes les attaques du dehors; & qu'il n'y a point de vraisemblance que la



paix qui règne au dedans soit interrompue, ou que, si elle est interrompue, elle tarde à être rétablie par l'influence que vous avez sur ses habitans ; c'est pourquoi elle compte que trois mille hommes seront suffisans pour répondre à tous les besoins.

C'est aussi le bon plaisir de Sa Majesté que vous mettiez sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne :

Les Grenadiers & l'Infanterie légère de l'armée, excepté le huitième Régiment & le vingt-quatrième, & les corps avancés, sous le commandement du Brigadier Général Frazer, . . . . . 1568

La première Brigade, Compagnies du neuvième, du vingt-&-unième & du quarante-septième Régiment, déduisant cinquante hommes de chaque corps pour le Canada, . . . . . 1194

Seconde Brigade, Compagnies du vingtième, cinquante-troisième & soixante-deuxième Régiment, déduisant cinquante hommes de chaque corps pour le Canada, . . . . . 1194

Toutes les troupes Allemandes, excepté les Chasseurs d'Hainau, & un détachement de six cens cinquante hommes. 3217

L'Artillerie, excepté ce qui sera nécessaire pour la défense du Canada. 7173

avec autant de Canadiens & d'Indiens que vous



jugerez nécessaires pour le service ; & après lui avoir fourni , de la manière la plus complète , de l'artillerie , des provisions de bouche & de guerre ; & les autres articles nécessaires pour son expédition , & l'avoir assuré de toute l'assistance que vous pourrez donner ou procurer , vous lui donnerez ordre de passer le lac Champlain ; & de-là , par les plus grands efforts des forces qui seront sous son commandement , de faire toute diligence vers Albany , & de se mettre sous le commandement du Chevalier Howe.

De la connoissance qu'a Sa Majesté des grands préparatifs que vous fîtes l'année dernière pour vous assurer du commandement des lacs , & de l'attention que vous donnâtes à cette partie du service durant l'hiver , elle a lieu de croire que tout sera prêt pour que le Général Burgoyne passe les lacs aussi-tôt que vous & lui aurez arrangé le plan de l'expédition.

C'est aussi le bon plaisir du Roi , que vous mettiez sous le commandement du Colonel Saint-Léger.

Un détachement de cent hommes du	
huitième Régiment , & un autre du	
trente - quatrième. . . . .	200
Du Régiment du Chevalier John John-	
son de la Nouvelle-York. . . . .	133
	<hr/> 333



<i>Ci-contre.</i> . . . . .	333
Des Chasseurs d'Hainau. . . . .	342
	<hr/> 675 <hr/>

avec un nombre suffisant de Canadiens & d'Indiens; &, après lui avoir fourni de l'artillerie, des provisions de bouche & de guerre, & les autres articles nécessaires pour son expédition, & l'avoir assuré de tous les secours qu'il fera en votre pouvoir de donner ou de procurer, vous devez lui donner ordre de marcher vers la rivière Mohawk, de descendre ensuite vers Albany, & de se mettre sous le commandement du Chevalier Howe.

J'écrirai d'ici au Chevalier Howe par le premier paquebot; mais vous vous efforcerez, nonobstant, de l'informer de cette mesure le plus promptement possible; & vous donnerez des instructions au Lieutenant - Général Burgoyne, & au Lieutenant-Colonel Saint - Léger, de ne point négliger l'occasion de faire la même chose, afin qu'ils puissent recevoir des ordres du Chevalier Howe. Vous les informerez en même tems, que, jusqu'à ce qu'ils reçoivent des ordres du Chevalier Howe, c'est le bon plaisir de Sa Majesté qu'ils agissent suivant les circonstances, & de la manière qu'ils jugeront la plus propre à faire impression sur les rebelles, & à les ramener dans le devoir; mais qu'en s'acquittant de cette commission, ils ne doivent



*point perdre de vue la jonction qu'ils doivent faire avec le Chevalier Howe, qui est leur principal objet.*

En cas que le Lieutenant - Général Burgoyne & le Lieutenant - Colonel Saint - Léger viennent à mourir, ou deviennent, par maladies, incapables d'exécuter ces grands objets, vous nommerez en leurs places l'Officier, ou les Officiers que vous jugerez les plus capables de remplacer ceux que la sagesse de Sa Majesté a choisis pour conduire ces entreprises.

*LETTRE du Général BURGoyNE au Chevalier HOWE, envoyée à la Baie de Chesapeak, en date du 6 Août 1777.*

*Au camp devant le fort Edward.*

**M**ONSIEUR,

Je reçus hier le duplicata de votre lettre du 17 Juillet, & j'en observerai exactement le contenu. J'ai rencontré bien des difficultés dans ma marche depuis *Skenesborough*, le pays étant naturellement mauvais, les chemins interrompus, les ponts cassés, & ayant l'ennemi devant moi, qui s'est néanmoins retiré de poste en poste, avec beaucoup de perte tant en tués que blessés & prisonniers. De notre côté, il n'y a que les Provinciaux & les Indiens



qui aient donné ; & ils n'ont point du tout souffert , sinon que quelques-uns d'eux furent blessés. Je suis pleinement satisfait de l'ardeur de l'armée ; & les conséquences qui s'en sont suivies ont justifié ma persévérance , en préférant cette route-ci à la route plus commode par Ticonderoga & le lac Gorge , qui m'auroit occasionné un mouvement rétrograde. La garnison du fort George , en danger d'être entourée par ma marche directe vers la rivière d'Hudson , abandonna le fort , comme je m'y étois attendu , & brûla les vaisseaux destinés pour la défense du lac.

C'est pourquoi le premier embarquement de Ticonderoga , que j'avois fait tenir tout prêt , passa le lac le jour que je pris possession de cette communication importante par terre , & les bateaux qui auroient été nécessaires pour les troupes , si j'avois pris l'autre route , furent employés à transporter les provisions , ce qui accéléra nos mouvemens. J'ai , cependant , été forcé , malgré mon impatience , d'employer un tems considérable pour passer l'artillerie , les provisions & les bateaux , sur un terrain de plus de quatorze milles , où la rivière est enterrée , avec un petit nombre de chevaux & de charriots , par rapport aux travaux. Votre Excellence verra aussi la nécessité de fortifier quelques postes dans une communication si longue. J'espère , néanmoins , être bientôt capable d'avancer vers



Saratoga, où l'ennemi est à présent en force, mais faisant des dispositions pour la retraite.

Néanmoins, comme la rivière se perd encore au fort Miller & à *Still-Water*, je ne crois pas qu'il me soit possible de prendre possession d'Albany avant le 22 ou le 23, quand même l'ennemi n'aurait point envie de combattre, & si je trouvois l'occasion de lui donner un nouvel échec. Je n'attendrai certainement pas l'arrivée des tentes & du bagage dans les endroits où je ne puis porter que les provisions nécessaires. Depuis que je suis ici, les Indiens ont été fort utiles. Il ne se passe pas un jour qu'ils n'amènent des prisonniers, même de fort loin au-delà du camp de l'ennemi. J'ai des détachemens de dix-sept Nations différentes; mais on a bien de la peine à les gouverner. En profitant de la terreur qu'ils inspirent, j'ai fait mes efforts pour empêcher leur cruauté, & j'ai, en quelque sorte, réussi. Ils attaquent avec courage, ne balafrent que les morts, & épargnent les habitans. Je crois qu'ils ont balaféré le fameux partisan Whitecombe, qui tua B. Gordon l'année dernière.

M. Arnold dit qu'il a dessein de recevoir bataille dans les environs d'Albany. Je n'ai encore rien appris au sujet de l'armée de M. Washington. Saint-Léger est certainement devant le fort Stanwick. Une des raisons qui causent mon impatience de gagner l'embouchure de la Mohawk, est afin de le favoriser



rifer. J'espère que les difficultés, qu'il y a à correspondre avec Votre Excellence, diminueront en peu de tems.

Je vous envoyai, il y a quelques jours, un homme de confiance, je souhaite qu'il soit arrivé sain & sauf. Comme c'est mon intention que le Chevalier Clinton lise cette lettre en passant, je ne lui écris pas séparément; il peut compter sur mes souhaits les plus sincères & sur mon attachement.

Je suis, avec tous les sentimens imaginables de respect & d'attachement,

M O N S I E U R,

Votre fidèle & obéissant serviteur,

Signé J. BURGOYNE.

*LETTRE du Général CLINTON au Général  
BURGOYNE, en date du 10 Août 1777.*

**L**E Chevalier Howe est parti pour la Chesapeake avec la plus grande partie de son armée. J'ai entendu dire qu'il étoit débarqué; mais je n'en suis pas sûr. L'on m'a laissé ici trop peu de troupes pour que je puisse faire une diversion effective en votre faveur. Je tenterai quelque chose à la fin de l'année. Cela pourra être utile. . . . .

Signé H. CLINTON.



*LETTRE du Chevalier HENRI CLINTON  
au Général BURGoyNE, écrite vers le 10  
Septembre 1777, à l'arrivée de la flotte d'An-  
gleterre.*

*A New-York.*

**V**ous connoissez ma pauvreté, & vous n'ignorez pas ma bonne volonté. Si vous croyez que deux mille hommes puissent vous assister effectivement, je ferai une tentative sur les forts Montgomery, &c. environ dans dix jours ; mais craignant toujours pour mes flancs, si l'ennemi fait un mouvement en force, il faudra que je retourne pour protéger ce poste important. J'attends tous les jours des renforts. Faites-moi savoir ce que vous souhaitez.

*Signé H. CLINTON.*

*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier HENRI  
CLINTON, au Chevalier HOWE, en date  
du 27 Septembre 1777.*

**M**ONSIEUR,

J'ATTENDS vos ordres avec impatience ; mais ayant un extrême désir de tenter quelque chose qui puisse favoriser les opérations des deux armées, particulièrement de celle du Général Burgoyne, si



je ne reçois point de nouvelles de Votre Excellence avant la fin de la semaine prochaine , je ferai probablement une tentative sur le fort Montgomery , si M. Washington n'est pas alors trop près de moi. Je serai capable d'assembler trois mille hommes pour cette expédition , comme elle ne fera pas de longue durée. Si je réussis , je ne crois pas qu'il soit en leur pouvoir de rétablir ce fort , qui fait la principale défense des montagnes , cette année-ci. Si je manque de succès , je me flatte ne point souffrir autre chose que la disgrâce d'être obligé d'abandonner mon projet ; & j'aurai au moins la satisfaction d'avoir tenté quelque chose en faveur du Général Burgoyne au premier moment , où il m'a été possible de détacher un homme pour cet objet. Il y a long-tems que j'ai ce mouvement en vue ; mais jusqu'ici , il m'a été impossible de l'entreprendre : même à présent cela a l'air d'une tentative désespérée ; mais les circonstances demandent peut-être de pareils efforts. Je n'ai pas la moindre idée de pouvoir rester maître des montagnes ; mais si je puis détruire le canon, &c. aux forts Montgomery, Clinton , Constitution , Verplanks & Indépendance , la difficulté de transporter ces articles dans cette partie du pays , en rendra la perte presque irréparable aux ennemis.

J'ai encore un autre motif qui m'engage à cette entreprise , c'est la diversion qu'elle peut occa-



sionner en faveur de Votre Excellence, & du Général Burgoyne. Je ne fais, cependant, rien de la situation de ce dernier, n'ayant point reçu de ses nouvelles depuis ses lettres du 5 courant, que j'envoyai dans celle que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 6.

Signé H. CLINTON.

*Le 29 Septembre, le Général CLINTON reçut la lettre suivante du Général BURGOYNE, en réponse à une qu'il lui avoit écrite le 10 du même mois; cette lettre de M. BURGOYNE est datée du 22 Septembre.*

**M**ONSIEUR,

J'AI perdu le vieux chiffre; mais étant certain, par le contenu de votre lettre, que vous avez dessein qu'on l'entende ainsi, je l'ai déchiffrée. Une attaque, ou même la menace d'une attaque, sur le fort Montgomery, fera de la plus grande utilité, parce que cela obligera les ennemis à détacher une grande partie de leurs troupes de ce côté-là, & je les suivrai de près. Faites-la sur-le-champ, mon cher ami.

Signé BURGOYNE.



*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON  
au Général HOWE en date du 1<sup>er</sup> Octobre.*

**J'**ESPÈRE être en mouvement pour les montagnes, vers la fin de la semaine. Les marées ne me permettront pas de le faire plutôt. Je pourrai prendre avec moi trois mille hommes, y compris les Provinciaux.

*Signé CLINTON.*

*N. B. Le 3 au soir, le Général CLINTON se mit en marche ; & , le 5 , au moment où il étoit prêt à débarquer à Verplank , il reçut la lettre suivante du Général BURGONE , datée du 28 Septembre 1777.*

**M**ONSIEUR ,

LE Capitaine Campbell , porteur de la présente , Officier d'un grand mérite , & en qui vous pouvez placer toute confiance , est chargé du *duplicata* du message que j'envoyai hier à Votre Excellence par un autre Officier. Je vous prie de me faire réponse le plutôt possible par *triplicata*. Croyez - moi avec les sentimens les plus sincères de respect & d'attachement , &c.

*N. B. Ce duplicata arriva avant le premier message.*



*Message du Général BURG O Y N E.*

**L**E Capitaine Campbell dit qu'il avoit ordre de M. Burgoyne d'informer Son Excellence le Chevalier Clinton qu'il ne lui restoit pas plus de cinq mille hommes ; que les conséquences de la bataille du 19 Septembre, avoient été une perte de cinq à six cens hommes ; que les ennemis n'étoient qu'à un mille de lui ; qu'il ne savoit pas exactement quel étoit leur nombre, mais qu'il croyoit qu'ils avoient douze à quatorze mille hommes : qu'il y avoit, outre cela, un corps considérable derrière lui, & qu'il désiroit recevoir les ordres du Chevalier, savoir, s'il devoit attaquer, ou faire une retraite par les lacs ; qu'il n'avoit des provisions que jusqu'au 20 Octobre, & qu'il n'auroit pas abandonné sa communication avec Ticonderoga, s'il ne s'étoit pas attendu à la coopération d'une autre armée à Albany ; qu'il souhaitoit avoir une réponse positive de M. Clinton, savoir, s'il pouvoit ouvrir la communication jusqu'à Albany ? quand il y feroit ? & s'il pouvoit de-là tenir la communication ouverte avec *New-York* ? que, s'il ne recevoit pas de ses nouvelles avant le 12, il se retireroit.





*Le Capitaine CAMPBELL fut renvoyé, le 6,  
avec le Message suivant.*

N'AYANT reçu aucune instruction du Général en chef au sujet de l'armée du Nord, & ignorant même ses intentions touchant les opérations de cette armée, sinon qu'il souhaiteroit qu'elle arrivât à Albany, le Chevalier Clinton ne sauroit présumer de donner des ordres au Général Burgoyne. Le Général Burgoyne ne pouvoit point supposer que M. Clinton eût la moindre idée de pénétrer jusqu'à Albany avec le peu de troupes dont il a fait mention dans sa dernière lettre. Il vient d'entreprendre ce qu'il avoit promis par cette lettre: il s'en faut de beaucoup qu'il soit sûr de succès; mais il espère au moins que ce qu'il fait sera utile au Général Burgoyne; ce Général lui ayant mandé que même la menace d'une attaque lui feroit avantageuse.

*MÉMOIRE donné au Chevalier CLINTON  
par le Lieutenant-Général TRYON.*

LA rivière d'Hudson est navigable pour un navire de cinquante canons jusqu'à la maison du juge Livingston, à environ cinquante milles au-dessous d'Albany; & de-là pour une frégate jusqu'à quatorze milles de cette ville; & de-là jusqu'à Albany



pour de petits vaisseaux qui ne tirent pas plus de huit pieds d'eau. Il n'y a guère de risque d'être incommodé dans le passage, puisque la rivière a un mille de largeur jusqu'à trente-cinq milles d'Albany, & un demi-mille jusqu'à quatorze milles de cette place. S'il étoit déterminé de faire avancer l'armée, il faudroit se procurer autant de petits vaisseaux & de corvettes qu'il seroit possible. Il n'y a point de fort sur les rives de la rivière d'Hudson au-delà des montagnes.

*Le Général CLINTON envoya, le 8 Octobre, un autre message au Général BURGOYNE avec la lettre suivante.*

*Au fort Montgomery.*

Nous y voici, & il n'y a à présent que Gates entre nous. Je souhaite sincèrement que le petit succès que nous avons eu puisse faciliter vos opérations. En réponse à votre lettre du 28 Septembre, qui m'a été remise par le Capitaine Campbell, je dirai seulement que je ne saurois présumer d'ordonner, ni même de donner des avis pour des raisons évidentes. Je vous souhaite sincèrement toutes sortes de succès.





*Le Capitaine SCOTT arriva, le 9 Octobre, avec la lettre du Général BURGoyNE, dont M. CAMPBELL avoit apporté le duplicata.*

*Au Lieutenant-Général BURGoyNE,*

*Au fort Montgomery, le 10 Octobre 1777.*

**M**ON CHER GÉNÉRAL,

J'AI reçu vos lettres du 27 & du 28 Septembre. Vous connoissez mon zèle; mais il faut que je vous renvoie à ma lettre du 10 passé; c'est-là où je m'en tiens. Les Rebelles n'ont plus un canon dans les montagnes, & le Chevalier James Wallace, & son Escadre, commandent beaucoup au-delà. Je n'ose présumer d'ordonner, ni même de donner des conseils.

*Signé H. CLINTON.*

*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON  
au Général HOWE, en date du 15 Octobre.*

**J**'AI donné ordre qu'on préparât des provisions pour cinq mille hommes dans de petits vaisseaux, afin de pousser jusqu'à Albany, si cela étoit nécessaire & praticable. Je viens aussi d'ordonner aux septième, vingt-sixième, cinquante-deuxième & soixante-troisième régiment, aux grenadiers, & à



l'infanterie légère, à un détachement du soixante & onzième régiment & aux volontaires d'York, de s'embarquer, sous le commandement du Lieutenant-Général Vaughan, & de remonter la rivière, sous l'escorte du Chevalier Wallace, avec les galères, & d'opérer de la manière qui pourra être la plus utile à l'armée du Général Burgoyne. On vient de me donner avis qu'ils ont passé les chevaux-de-frise, & que le vent est bon.

*Signé CLINTON.*

*ORDRES donnés au Général VAUGHAN.*

Remonter la rivière d'Hudson, s'informer de la situation du Général Burgoyne, assister ses opérations, & même le joindre si ce Général le désiroit.

*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON  
au Général HOWE*

**L**ES Capitaines Scott, & Campbell, qui m'avoient été envoyés par le Général Burgoyne, furent mis à terre, Samedi au soir, près de Powkeeppy. Je me flatte qu'ils ont à présent joint ce Général. Ils ont ordre de lui dire, que s'il est décidé, en apprenant le succès que nous avons eu, de pousser pour Albany, nous ferons tous nos efforts pour établir une communication avec lui.



*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier HOWE,  
en date du 8 Octobre, à German-Town.*

**M**ONSIEUR,

J'EUS l'honneur de recevoir hier plusieurs lettres de vous, par l'arrivée de Mylord Howe dans la rivière. L'ennemi est retiré à la crique Peckony. Putnam doit le joindre avec deux brigades. (Mac Dougall, avec sa brigade de *Peek's-Kill*, étoit dans l'action.) Les Colons asssemblent à présent toute leur milice pour risquer, à ce qu'ils disent, une troisième bataille, plutôt que de nous laisser la possession de Philadelphie. Que ce soit-là leur intention, on non, il faut que je vous prie de ne point perdre de tems à faire embarquer le septième, le vingt-sixième & le soixante-troisième régiment, avec deux bataillons d'Anspach; &, aussi-tôt que vous aurez des bateaux de transport pour le dix-septième régiment de dragons, vous aurez la bonté de nous l'envoyer aussi, gardant le détachement de ce régiment, qui fut laissé à *King's-Bridge* quand nous fîmes voile de *New-York*. En attendant, ayez la complaisance de faire embarquer autant des troupes ci dessus mentionnées que les bateaux de transport que vous avez pourront en contenir; & vous vous adresserez au Chef-d'Es-



cadre pour un convoi, afin qu'elles puissent faire voile au premier bon vent pour la Delaware, sans attendre le reste que je vous ait dit de m'envoyer.

Vous enverrez toutes les recrues, les soldats guéris qui appartiennent aux corps qui sont ici, & ceux qui arrivèrent avec le Général Pattison, par le premier convoi, les vaisseaux dans lesquels ils sont arrivés étant, à ce que je crois, capables de les transporter ici.

Vous aurez aussi la complaisance de donner le commandement des troupes du premier convoi au Chevalier T. Wilson; & le Général Pattison viendra par le même convoi.

*Signé W. HOWE.*

*A German-Town, le 9 Octobre 1777.*

**M**ON CHER MONSIEUR,

DANS la croyance que vous aurez peut-être remonté la rivière du Nord, quand cette lettre, & celle que je vous écrivis hier, vous parviendront, je vous prie cependant de ne point perdre de tems à m'envoyer les renforts dont j'ai parlé dans ma première, à moins que vous ne foyez à la veille de



faire quelque coup d'importance. Dans ce cas-là vous suivrez votre plan, pourvu que vous jugiez qu'il puisse s'exécuter en peu de jours. Je ne serois pas si pressant, si nous n'avions pas grand besoin de troupes dans la crise présente.

Comme je serai probablement retenu ici durant l'hiver, je vous prie de ne pas me croire déraisonnable, lorsque je désire que vous gardiez votre commandement à *New-York*. C'est une place de si grande importance, que votre présence y sera absolument nécessaire.

*Signé W. HOWE.*

*EXTRAIT d'une lettre du Lieutenant-Général  
VAUGHAN au Chevalier CLINTON, en  
date du 19 Octobre 1777.*

**M**ONCHER GÉNÉRAL,

IL paroît difficile de recevoir des nouvelles de M. Burgoyne. Les Capitaines Scott & Campbell viennent de retourner, n'ayant pu parvenir jusqu'au camp : j'ai encore envoyé un messager ce matin. Putnam passa vis-à-vis de nous hier au soir avec ses troupes, & environ cinquante charriots,



Nous sommes à quarante-cinq milles d'Albany, les pilotes ne voulant rien prendre sur leur compte, s'ils vont plus loin. C'est pourquoi il faut que je reste ici jusqu'à ce que nous recevions des nouvelles du Lieutenant-Général Burgoyne, ou des ordres de vous, comme il ne seroit pas prudent de débarquer, situés comme nous sommes.

*Signé* VAUGHAN.

P.S. JEAN ROMER nous informa qu'un de ses voisins avoit rencontré un messager du Général Burgoyne, qui lui avoit dit de venir vers la flotte, & de nous apprendre que ce Général étoit à Saratoga entouré de l'armée ennemie; que, le 10, le Général des Rebelles l'avoit attaqué dans ses retranchemens. Nous voyons les sentinelles de Putnam; elles ne sont pas à un demi-mille de nous.

*Du 22 Octobre 1777.*

**M**ONSIEUR,

DEPUIS que vous êtes parti, j'ai reçu une lettre du Général en chef, par laquelle il me mande qu'il a grand besoin de troupes. C'est pourquoi, comme vous dites qu'il est fort difficile de correspondre avec le Général Burgoyne; que vous



ne pouvez obtenir aucune information certaine de sa situation , & que vous n'avez point d'espérance de pouvoir rien faire en sa faveur , je suis obligé de vous commander de retourner au plus vîte à *New-York* , parce que le Général en chef fait particulièrement mention du septième , vingt-sixième & soixante-troisième régiment.

*Signé* CLINTON.





*ARTICLES de Confédération & d'Union  
perpétuelle entre les Etats de New-  
Hampshire , Massachusset , Rhode-  
Island & établissemens de Providence ,  
Connecticut, la Nouvelle York, la Nou-  
velle Jersey, la Pensylvanie, Delaware,  
Maryland, la Virginie, la Caroline  
septentrionale, la Caroline méridio-  
nale, & la Géorgie.*

ART. I. **L**ES susdits Etats se confédèrent sous le  
titre d'Etats-Unis d'Amérique.

II. Chaque Etat retient & se réserve sa souve-  
raineté, sa liberté & son indépendance, & aussi  
tous les pouvoirs, juridictions & droits qui ne  
sont pas expressément délégués aux Etats-Unis  
assemblés en Congrès par le présent acte de confé-  
dération.

III. Lesdits Etats contractent, chacun en leur  
nom, par le présent acte, un traité d'alliance &  
d'amitié fermes & constantes avec tous les autres  
Etats, & chacun d'eux, pour leur défense com-  
mune, pour le maintien de leurs libertés, &  
se secourir les uns les autres contre toutes violences  
se



dont on pourroit menacer tous ou chacun d'eux , & à repousser en commun toutes attaques qui pourroient être dirigées contre tous ou chacun d'eux , pour cause de religion , de souveraineté , de commerce , ou sous quelqu'autre prétexte que ce soit.

IV. Pour assurer & perpétuer le mieux possible la correspondance & l'amitié mutuelles parmi le peuple des divers Etats qui composent cette union, les habitans libres de chacun de ces Etats, à l'exception des mendiants , des vagabonds & de ceux qui fuient les poursuites de la justice , auront droit à toutes les immunités & privilèges de citoyens libres dans les différens Etats ; & le peuple de chaque Etat pourra librement entrer dans chacun des autres Etats & en sortir , y jouira de tous les privilèges de trafic & de commerce , & sera soumis aux mêmes droits , impositions & restrictions que leurs habitans respectifs ; mais ces restrictions ne pourront pas s'étendre jusqu'à empêcher des effets importés dans un Etat , d'être transportés dans un autre Etat , dont le propriétaire desdits effets seroit habitant ; & aucun Etat ne pourra non plus mettre des impositions , des droits ni des restrictions sur le commerce des effets appartenans aux Etats-Unis , ou à quelqu'un d'eux.

Si quelque personne coupable ou accusée de



trahison, de félonie ou d'autre délit considérable ; dans un des Etats, fuit les poursuites de la justice, & est trouvée dans quelqu'autre des Etats-Unis, elle sera, sur la demande du Gouverneur, ou de la Puissance exécutrice de l'Etat dont elle se sera évadée, délivrée & renvoyée audit Etat dans la juridiction duquel elle devra être jugée.

Il sera pleinement ajouté foi & croyance dans chacun des Etats, aux registres, actes & procédures judiciaires des Cours & des Magistrats de tous les autres Etats.

V. Afin que les intérêts généraux des Etats-Unis soient dirigés & conduits le mieux & le plus convenablement que faire se pourra, il sera nommé annuellement, en la manière que La législature de chacun des Etats l'ordonnera, des Délégués qui s'assembleront en Congrès le premier Lundi du mois de Novembre de chaque année, avec un pouvoir réservé à chacun des Etats, de révoquer ses Délégués, ou quelques-uns d'entr'eux, dans quelque tems de l'année que ce soit, & d'en envoyer d'autres à leurs places pour le reste de l'année.

Aucun Etat ne sera représenté en Congrès par moins de deux, ni par plus de sept Membres ; le même sujet ne pourra pas être délégué plus de trois années dans l'espace de six ; & un Délégué ne pourra posséder aucun office dépendant des Etats-Unis pour lequel lui, ni aucune autre personne pour



lui, recevrait des appointemens, des profits ou émolumens quelconques.

Chaque Etat pourvoira aux appointemens de ses délégués pendant la session des Etats, & pendant qu'ils seront Membres du Comité desdits Etats.

Chacun des Etats n'aura qu'un suffrage pour la décision des questions dans l'Assemblée des Etats-Unis en Congrès.

La liberté de parler & celle des débats dans le Congrès ne sera pas sujette à l'accusation en crime d'Etat, ni à être attaquée, de quelque manière que ce soit, dans aucune Cour ou lieu quelconque hors du Congrès, & les Membres du Congrès ne pourront être saisis personnellement ni emprisonnés, durant le tems de leur voyage pour se rendre au Congrès, durant celui de leur retour, ni pendant qu'ils y siégeront, excepté pour trahison, félonie, ou perturbation du repos public.

VI. Aucun Etat en particulier ne pourra envoyer ni recevoir des ambassades, entamer des négociations, contracter des engagements, former des alliances, ni conclure des traités avec aucuns Rois, Princes ou Etats quelconques, sans le consentement des Etats-Unis assemblés en Congrès.

Aucune personne pourvue d'un emploi quelconque sous l'autorité des Etats-Unis, soit qu'il y ait des appointemens attachés à l'emploi, soit que ce soit une commission de pure confiance, ne



pourra accepter aucuns présens , émolumens , ni aucuns offices ou titres , de quelque nature qu'ils soient , d'aucun Roi , Prince ou Etat étranger.

Les Etats-Unis assemblés en Congrès , ni aucun Etat en particulier ne pourront conférer aucun titre de noblesse.

Deux ou plusieurs des Etats ne pourront conclure entr'eux aucuns traités , confédérations ou alliances quelconques , sans le consentement des Etats - Unis assemblés en Congrès , & devront , dans ce cas , spécifier exactement les objets pour lesquels ce traité , cette confédération ou cette alliance seront conclus , & combien de tems ils devront durer.

Aucun Etat ne pourra mettre des impôts ou droits qui puissent altérer les clauses des traités conclus par les Etats-Unis assemblés en Congrès , avec aucun Roi , Prince ou Etat , ni contre celles d'aucuns traités déjà proposés par le Congrès aux Cours de France & d'Espagne.

Aucun Etat ne pourra entretenir en tems de paix que le nombre de bâtimens de guerre jugé nécessaire par les Etats-Unis assemblés en Congrès , pour sa défense & celle de son commerce ; & aucun Etat n'entretiendra non plus de troupes en tems de paix , que la quantité jugée suffisante par les Etats - Unis assemblés en Congrès , pour fournir des garnisons , aux forteresses nécessaires à



sa défense ; mais chaque Etat entretiendra toujours une milice bien ordonnée & disciplinée , suffisamment armée & équipée ; il se pourvoira d'un nombre convenable de pièces d'artillerie de campagne , de tentes & d'une quantité proportionnée d'armes , de munitions & d'équipages de campagne ; le tout déposé dans des magasins publics & toujours prêts à servir.

Aucun Etat ne s'engagera dans une guerre sans le consentement des Etats-Unis assemblés en Congrès , à moins d'une invasion actuelle de quelque ennemi , ou d'avis certains qu'il pourroit avoir d'une résolution formée par quelque Nation d'Indiens de l'attaquer , & dans le cas seulement où le péril seroit trop imminent pour ne pas permettre de différer , jusqu'à ce que les Etats-Unis assemblés en Congrès puissent être consultés.

Et aucun Etat ne pourra donner de commissions à des vaisseaux ou autres bâtimens de guerre , ni des lettres de marque ou de représailles , qu'après une déclaration de guerre des Etats-Unis assemblés en Congrès , & alors seulement contre le royaume ou l'Etat , & contre les sujets du royaume ou de l'Etat contre lequel la guerre aura été déclarée , & en se conformant aux règles qui seront établies par les Etats-Unis assemblés en Congrès ; dans le cas cependant où les côtes d'un Etat seroient infestées par des pirates , il pourra , mais dans ce



cas seulement, armer des bâtimens de guerre, & les entretenir aussi long-tems que le danger subsistera, ou jusqu'à ce que les Etats-Unis assemblés en Congrès en aient décidé autrement.

VII. Lorsqu'un des Etats levera des troupes de terre pour la défense commune, tous les officiers du grade de Colonel, & au-dessous, seront nommés par la Législature de l'Etat qui les aura levés, ou de la manière que ledit Etat l'ordonnera; & toutes les vacances de ces emplois seront remplies par l'Etat qui aura fait la première nomination.

VIII. Toutes les dépenses de la guerre & toutes celles qui se feront pour la défense commune ou le bien général, & qui seront allouées par les Etats-Unis assemblés en Congrès, seront tirées d'un trésor commun, auquel il sera fourni par les différens Etats, en proportion de la valeur de toutes les terres qui, dans chaque Etat, seront concédées à une personne en particulier, ou qui auront été arpentées & bornées par une personne en particulier (1); & ces terres, ainsi que les bâ-

---

(1) Lorsque l'on veut obtenir en Amérique une propriété dans les terrains vacans, l'on s'adresse à l'Arpenteur général, qui fait arpenter & borner la partie demandée; après quoi, il faut recourir à la Législature pour avoir la concession; mais comme il peut arriver qu'on néglige de la demander, & que, cependant, on jouisse déjà, l'article ci-dessus prévoit le cas,



timens qui y auront été construits , ou autres améliorations qui y auront été faites , seront estimés de la manière que les Etats - Unis assemblés en Congrès l'ordonneront & le régleront dans la suite des tems. Les taxes pour payer cette contribution seront imposées & levées sous l'autorité & par les ordres des Législatures des différens Etats; dans les tems fixés par les Etats - Unis assemblés en Congrès.

IX. Les Etats-Unis assemblés en Congrès auront seuls & exclusivement le droit & le pouvoir de décider de la paix & de la guerre , excepté dans les cas mentionnés au sixième article , d'envoyer des Ambassadeurs & d'en recevoir , de conclure des traités & des alliances ; mais ils ne pourront conclure aucun traité de commerce qui empêche la puissance législative des Etats respectifs de mettre sur les étrangers tels impôts ou droits auxquels le peuple du pays sera sujet , ni de défendre l'exportation ou l'importation de telle espèce de marchandises ou de denrées que ce soit.

Les Etats - Unis assemblés en Congrès auront aussi seuls & exclusivement le droit & le pouvoir d'établir les règles , d'après lesquelles on décidera , dans tous les cas , la légitimité des prises sur terre

---

& soumet toutes les terres , tant concédées que simplement arpentées & bornées , au paiement des impositions.



& sur mer, la manière dont les prises faites par les forces de terre ou de mer au service des Etats-Unis devront être partagées, & l'emploi qui en sera fait; d'accorder des lettres de marque ou de repréfailles en tems de paix, d'instituer des Tribunaux pour le jugement des pirateries & des félonies commises en haute mer, & d'établir aussi des Cours pour recevoir & juger définitivement les appels dans tous les cas de prises; mais aucun membre du Congrès ne pourra être nommé juge d'aucune desdites Cours.

Les Etats-Unis assemblés en Congrès jugeront aussi en dernier ressort toutes les discussions, querelles & différens déjà subsistans, ou qui pourroient s'élever dans la suite entre deux ou plusieurs Etats, concernant les limites, la juridiction ou tout autre objet que ce soit, & cette autorité sera toujours exercée de la manière suivante. Toutes les fois que la Puissance législative ou exécutive, ou bien un Agent légal de quelqu'un des Etats en discussion avec un autre Etat, présentera au Congrès une pétition expositive de la question, & par laquelle on demandera audience, il sera donné, par ordre du Congrès, communication de la pétition à la Puissance législative ou exécutive de l'autre Etat, & il sera assigné un jour aux parties pour comparoître par leurs Agens légitimes, à qui pour lors il sera ordonné de nommer, d'un



commun consentement, des Commissaires ou des juges pour former une Cour, à l'effet d'entendre & de juger la question; mais si ces Agens ne s'accordent pas pour faire ce choix, le Congrès nommera trois personnes de chacun des Etats-Unis, chacune des parties alternativement, en commençant par la partie demanderesse, effacera un nom de cette liste, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à treize Sujets; & sur ce nombre on n'en tirera au fort jamais moins de sept & jamais plus de neuf, selon que le Congrès l'ordonnera. Les Sujets dont les noms auront été ainsi tirés, ou cinq d'entr'eux, seront Commissaires ou juges pour entendre & juger définitivement la discussion, & ce sera toujours la pluralité des juges présens à la cause, qui déterminera le jugement.

Si l'une ou l'autre partie négligeoit de comparoître au jour assigné, sans donner des raisons que le Congrès jugeât valables, ou si étant présente, elle refusoit de prendre la liste des juges & d'y faire son choix, le Congrès procédera toujours à nommer trois personnes de chaque Etat; le secrétaire du Congrès, au lieu & place de la partie absente ou refusante, effacera les noms, & le jugement & la sentence de la Cour nommée, comme il a été dit ci-devant, seront définitifs. Si quelqu'une des parties refuse de se soumettre à l'autorité de cette cour, ou de comparoître ou de se défendre,



ce nonobstant la Cour procédera à prononcer la sentence ou le jugement qui seront également définitifs ; le jugement ou la sentence & toutes les autres procédures seront , dans tous les cas , transmis au Congrès , & déposés parmi ses actes pour la sûreté des parties intéressées.

Mais tout Commissaire, avant de prendre séance pour juger , prêtera , entre les mains de l'un des juges de la Cour suprême ou supérieure de l'Etat , dans l'étendue duquel la cause devra être instruite , le serment « d'entendre & juger la question avec » impartialité , sincérité & attention , & selon ses » lumières , sans faveur , affection , ni espoir de » récompenses ».

Aucun Etat ne pourra non plus , en vertu d'un tel jugement , être privé d'aucune partie de son territoire , au profit des Etats-Unis.

S'il survenoit quelques contestations , pour droit prétendu sur des terres par des particuliers , en vertu de concessions différentes , données par deux ou plusieurs Etats dont les juridictions , à l'égard de ces terres , eussent été déjà déterminées , & que lesdites concessions fussent réclamées, comme ayant été faites avant la fixation de juridiction ; sur la pétition présentée par l'une ou l'autre des parties au Congrès des Etats-Unis , ces contestations seront jugées , autant que faire se pourra , de la manière ci-devant prescrite pour juger les discus-



sions de juridiction territoriale entre les différens Etats.

Les Etats-Unis , assemblés en Congrès , auront aussi seuls , & exclusivement , le droit & le pouvoir de fixer le titre & la valeur des monnoies frappées sous leur autorité ou sous celle des Etats respectifs ; de déterminer les étalons des poids & mesures dans toute l'étendue des Etats-Unis ; de régler le commerce & de diriger toute espèce d'affaires avec les Indiens qui ne seront Membres d'aucun des Etats , pourvu que le droit législatif de chacun des Etats , dans ses propres limites , n'en éprouve aucune violation ni infraction ; d'établir & de régler les postes d'un Etat à un autre , dans toute l'étendue des Etats-Unis , & de percevoir sur les lettres ou papiers circulant par cette voie , une taxe suffisante pour fournir aux frais de cet établissement ; de nommer tous les officiers des troupes de terre au service des Etats-Unis , excepté les officiers des régimens ; de nommer tous les officiers des forces navales , & de donner les commissions à tous les officiers quelconques au service des Etats-Unis ; de faire des réglemens pour l'administration & la discipline desdites forces de terre & de mer , & de diriger & ordonner leurs opérations.

Les Etats-Unis , assemblés en Congrès , auront le pouvoir de nommer un Comité qui siégera pen-



dant les vacances du Congrès, s'intitulera Comité des Etats, & sera composé d'un Délégué de chaque Etat; & de nommer tels autres Comités & officiers civils qu'ils jugeront nécessaires pour conduire les affaires générales des Etats-Unis sous leurs ordres; de nommer un de leurs Membres pour présider le Congrès, pourvu que personne ne puisse remplir la charge de Président plus d'un an dans l'espace de trois années; de déterminer les sommes d'argent qui devront être levées pour le service des Etats-Unis; d'ordonner la destination de ces sommes, & de les appliquer au paiement des dépenses publiques; d'emprunter de l'argent, ou de mettre en circulation des billets de crédit sur les Etats-Unis, en envoyant tous les six mois aux Etats respectifs un compte des sommes d'argent, ainsi empruntées ou mises en circulation par billets; de faire construire & armer des vaisseaux; de déterminer le nombre des troupes de terre que chaque Etat devra entretenir, & de faire en conséquence à chaque Etat la réquisition pour fournir son contingent, le tout à proportion du nombre des habitans blancs de chaque Etat: ces réquisitions seront obligatoires, & sur leur vu, la Législature de chacun des Etats nommera les officiers de régiment, levera les hommes & les habillera, armera & équipera comme des soldats doivent l'être, aux dépens des Etats-Unis: les officiers &



foldats ainsi armés, habillés & équipés marcheront au lieu désigné, & dans le tems fixé par les Etats-Unis assemblés en Congrès : mais si les Etats-Unis assemblés en Congrès, jugent à propos, d'après la considération de certaines circonstances, que quelqu'un des Etats ne lève point d'hommes, ou en lève moins que son contingent, & qu'un autre Etat en lève plus que le sien, le nombre excédent sera levé, pourvu d'officiers, habillé, armé & équipé de la même manière que le contingent de cet Etat, à moins que la Législature ne juge qu'un tel excédent ne peut pas être fourni avec sûreté pour lui ; auquel cas elle levera, pourvoira d'officiers, armera, habillera & équipera seulement la portion de cet excédent, qu'elle jugera pouvoir fournir, sans exposer la sûreté de son état respectif ; & les officiers & foldats, ainsi armés, habillés & équipés, marcheront au lieu désigné & dans le tems fixé par les Etat-Unis assemblés en Congrès.

Les Etats-Unis assemblés en Congrès ne s'engageront jamais dans aucune guerre, ne donneront point de lettres de marque ou de représailles en tems de paix, ne concluront aucuns traités ou alliances, ne feront point fabriquer de monnoie, & n'en fixeront point la valeur ; ils ne détermineront point les sommes & les dépenses nécessaires pour la défense & le bien des Etats-Unis, ou d'aucuns d'entr'eux ; ils ne mettront point de bil-



lets en circulation , n'emprunteront point d'argent sur le crédit des Etats-Unis , n'ordonneront point de destination ou d'emploi d'argent , ne statueront point sur le nombre de bâtimens de guerre à construire ou à acheter , ni sur la quantité de troupes de terre ou de mer à lever ; enfin ils ne nommeront point de Général en chef de terre ou de mer , que la délibération ne passe à l'avis de neuf des Etats : & aucune autre question , de quelque nature qu'elle soit , excepté l'ajournement d'un jour au lendemain , ne sera décidée que par les suffrages de la pluralité des Etats-Unis assemblés en Congrès.

Les Etats Unis assemblés en Congrès pourront s'ajourner au tems qu'ils voudront dans l'année , & au lieu qu'ils jugeront à propos dans l'étendue des Etats-Unis , pourvu que l'ajournement ne soit jamais pour un tems plus long que six mois ; & ils publieront mois par mois le journal de leurs actes & délibérations , à l'exception des parties relatives aux traités , aux alliances ou aux opérations militaires , qu'ils jugeront devoir tenir secrètes : les avis par oui & par non , des Délégués de chaque Etat , sur quelques questions que ce soit , seront inscrits dans le journal , lorsque quelque Délégué le requerra ; & il sera délivré aux Délégués d'un des Etats , ou à quelqu'un de ces Délégués en particulier , sur leur réquisition , une



copie dudit journal , à l'exception des parties ci-dessus exceptées , pour être présentée aux Législatures des différens Etats.

X. Le Comité des Etats ou neuf de ses Membres , seront autorisés , pendant les vacances du Congrès , à exercer tel de ses pouvoirs que les Etats-Unis assemblés en Congrès jugeront à propos , du consentement de neuf des Etats , de leur confier ; mais il ne sera délégué audit Comité aucun pouvoir , pour l'exercice duquel la voix de neuf Etats soit exigée dans les Etats-Unis assemblés en Congrès par les articles de confédération.

XI. Le Canada , sur sa simple accession à cette confédération , & sa jonction aux mesures des Etats-Unis , sera admis dans cette union , & rendu participant de tous ses avantages ; mais il n'y sera admis aucune autre colonie , à moins que cette admission ne soit consentie par neuf Etats.

XII. Tous les billets mis en circulation , tout l'argent emprunté , & toutes les dettes contractées par & sous l'autorité du Congrès , avant l'Assemblée des Etats-Unis en conséquence de la présente confédération , seront réputés & considérés comme une charge desdits Etats , pour le paiement & l'acquittement de laquelle lesdits Etats - Unis



engagent solennellement la foi publique par le présent acte.

XIII. Chaque Etat se soumet aux décisions des Etats-Unis assemblés en Congrès, sur toutes les questions dont la connoissance leur est dévolue par la présente confédération. Les articles de la présente confédération seront inviolablement observés par tous & chacun des Etats, l'union sera perpétuelle, & il ne pourra être fait dans la suite aucun changement à aucun de ces articles, à moins que ce changement ne soit consenti dans un Congrès des Etats-Unis, & confirmé ensuite par les Législatures de chacun des Etats.

Et attendu qu'il a plu au souverain modérateur de l'univers de déterminer les Législatures que nous représentons respectivement en Congrès, à approuver, & à nous donner pouvoir de ratifier les susdits articles de confédération & d'union perpétuelles, sachez que, nous, Délégués soussignés, en vertu de l'autorité & des pouvoirs à nous donnés à cet effet, nous ratifions & nous confirmons pleinement & entièrement par ces présentes, au nom & au profit de nos constituans respectifs, tous & chacun des susdits articles de confédération & d'union perpétuelles, & toutes & chacune des matières & choses y contenues.

Et de plus, nous obligeons & engageons solennellement



niellement la foi de nos constituans respectifs, qu'ils se soumettront aux décisions des Etats - Unis assemblés en Congrès, sur toutes les questions dont la connaissance leur est dévolue par le présent acte de confédération; que tous les articles en seront inviolablement observés, & que l'union sera perpétuelle.

En foi de quoi nous avons signé ces présentes en Congrès.

Fait à Philadelphie, dans l'Etat de Pensylvanie, le neuf Juillet de l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & dans la troisième année de l'indépendance de l'Amérique.

Les susdits articles de confédération ont été finalement & définitivement ratifiés le premier Mars mil sept cent quatre-vingt-un, l'Etat de Maryland y ayant accédé ledit jour par ses Délégués dans le Congrès, & ayant complété la confédération.

*New-Hampshire.* . . . { Josiah Bartlett.  
John Wentworth, jun.

*Massachusset.* . . . { John Hancock.  
Samuels Adams.  
Elbridge Gerry.  
Francis Dana.  
James Lovel.  
Samuel Holten.

*Rhode-Island, &c.* . . { William Ellery.  
Henry Merchant.  
John Collins.



<i>Connecticut.</i> . . . .	{	Roger Sherman. Samuel Huntington. Olliver Wolcott. Titus Hofmer. Andrew Adams.
<i>Nouvelle-York.</i> . . . .	{	James Duane. Francis Lewis. William Duer. Governor Morris.
<i>Nouvelle-Jersey.</i> . . . .	{	John Witherspoon. Nathaniel Scudder.
<i>Pensylvanie.</i> . . . .	{	Robert Morris. Daniel Roberdeau. Jonatham Bayard Smith. William Clingan. Joseph Reed.
<i>Delaware.</i> . . . .	{	Thomas M'Kean. John Dickinson. Nicholas Vandyke.
<i>Maryland.</i> . . . .	{	John Hanson. Daniel Carroll.
<i>Virginie.</i> . . . .	{	Richard-Henri Lee. John Banister. Thomas Adams. Jhon Harvey. Francis Lightfoot Lee.
<i>Caroline septentrion.</i>	{	John Penn. Cornelius Harnett. John Williams.



<i>Caroline méridionale.</i>	{	Henry Laurens
		Williams Henry Drayton.
		John Matthews.
		Richard Hutson.
		Thomas Heyvard, jun.
<i>Géorgie. . . . .</i>	{	John Walton.
		Edward Telfair.
		Edward Longworthy.

*Fin du Tome second.*



# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

*DE l'Histoire des Troubles de l'Amérique  
Anglaise.*

### C H A P I T R E V I I I .

<b>E</b> XPÉDITION du Général Carleton du côté du Canada ,	pages 1
Flotte sur les lacs ,	4
Forces des Américains sur les lacs ,	5
Combat entre les Généraux Carleton & Arnold ,	6
Défaite des Américains ,	7
Les Américains abandonnent Crown-Point ,	8
Le Général Carleton retourne au Canada ,	10
État de faiblesse de l'Armée Américaine , prise du Général Lee ,	11
Conduite des Ministres à ce sujet ,	12
Le Général Howe refuse d'échanger le Général Lee ,	13
Le Colonel Campbell mis au cachot ,	13
Mesures du Congrès ,	14
Plaintes du Congrès ,	17
Requête des Royalistes ,	22



## TABLE DES MATIÈRES. 357

<i>M. Galloway &amp; plusieurs autres personnes acceptent le pardon du Roi ,</i>	pages 23
<i>Fautes du Général Howe ,</i>	24
<i>Expédition du Général Washington ,</i>	27
<i>Prise de plusieurs Régimens Allemands ,</i>	29
<i>Différentes accusations ,</i>	32
<i>Différens mouvemens des deux Armées ,</i>	33
<i>M. Washington décampe pendant la nuit ,</i>	36
<i>Escarmouches ,</i>	37
<i>Position des Anglais ,</i>	39
<i>Conduite des habitans des Jerseys ,</i>	41
<i>Les Émissaires excitent les Sauvages à attaquer les Colons ,</i>	ibid.
<i>Sauvages défaits ,</i>	43
<i>Traité d'union perpétuelle entre les Colonies ,</i>	44

## CHAPITRE IX.

<i>État de l'Angleterre ,</i>	45
<i>Complot des Nègres à la Jamaïque ,</i>	46
<i>John the Painter ,</i>	47
<i>Discours du Roi au Parlement ,</i>	50
<i>Adresses des deux Chambres au Roi ,</i>	52
<i>Proposition de Mylord John Cavendish ,</i>	53
<i>Débats dans la Chambre Haute ,</i>	55
<i>Lettres de marque &amp; de représailles ,</i>	70
<i>Bill pour suspendre , en certains cas , le privilège d'Habeas corpus ,</i>	72



<i>Débats à ce sujet ,</i>	pages 73
<i>Mylord Chatham vient au Parlement ,</i>	77

## C H A P I T R E X.

<i>Le Chevalier Howe ouvre la campagne ,</i>	78
<i>Attaque de Peek's-Kill ,</i>	79
<i>Les Anglais mettent le feu à Danbury ,</i>	81
<i>Les Américains poursuivent les Anglais ,</i>	ibid.
<i>Le Colonel Meigs fait une descente sur Long-Island ,</i>	84
<i>Mylord Cornwallis entre en campagne ,</i>	85
<i>Mouvement du Général Washington ,</i>	86
<i>Plan des Ministres ; opinions divisées ,</i>	88
<i>Faute des Ministres ,</i>	89
<i>Feinte du Chevalier Howe ,</i>	92
<i>Les Anglais s'embarquent pour la Chesapeak ,</i>	94
<i>Surprise du Général Prescott ,</i>	95
<i>Les Anglais quittent Sandy-Hook ,</i>	96
<i>Ils arrivent à la rivière d'Elk ,</i>	98
<i>Le Général Washington retourne à Philadelphie ,</i>	ibid.
<i>Bataille de Brandywine ,</i>	100
<i>Surprise du Général Waine ,</i>	106
<i>Prise de Philadelphie ,</i>	ibid.
<i>Forts sur la rivière Delaware ,</i>	107
<i>Affaires de German-Town ,</i>	111
<i>Attaque de Mud-Island &amp; de Red-Bank ,</i>	114



## DES MATIÈRES, 359

<i>Défaite des Hessois ,</i>	pages 116
<i>Prise de Mud-Island &amp; de Red-Bank ,</i>	119
<i>L'Armée Anglaise retourne à Philadelphie en quartier d'hiver , &amp; les Américains campent à Valley-forge ,</i>	120

## CHAPITRE XI.

<i>Armée du Canada ,</i>	122
<i>Le Général Burgoyne publie un manifeste ,</i>	124
<i>Prise de Ticonderoga qui fut évacué ,</i>	129
<i>Poursuite des Américains ,</i>	130
<i>Défaite du Colonel Francis ,</i>	132
<i>Succès rapides de Burgoyne ,</i>	133
<i>Le Général Schuyler s'efforce d'assembler la milice ,</i>	135
<i>Prise du fort Edward ,</i>	136
<i>Terreur des provinces de la Nouvelle Angleterre ,</i>	137
<i>M. Arnold vient au secours de Schuyler ,</i>	ibid.
<i>Difficultés des Anglais ,</i>	139
<i>Défaite du Colonel Baum ,</i>	143
<i>Défaite du Lieutenant-Colonel Breyman ,</i>	144
<i>Siège du fort Stanwick ,</i>	ibid.
<i>Défaite du Général Harkimer ,</i>	145
<i>Sortie du Colonel Willet ,</i>	146
<i>Conduite du Colonel Saint-Léger ,</i>	148
<i>Conduite des Indiens ,</i>	149
<i>Les Anglais lèvent le siège du fort Stanwick ,</i>	ibid.



<i>Fautes du Général Burgoyne,</i>	pages 151
<i>Bataille de Saratoga,</i>	153
<i>Mauvaise conduite du Général Burgoyne,</i>	154
<i>Expédition du Général Lincoln,</i>	157
<i>Le Général Burgoyne diminue la ration de ses soldats,</i>	158
<i>Défaite d'une partie de l'Armée Anglaise,</i>	159
<i>Expédition du Chevalier Clinton sur la rivière du Nord,</i>	167
<i>Forts Montgomery &amp; Clinton pris d'assaut,</i>	168
<i>Conduite des Anglais,</i>	169
<i>L'Armée du Général Burgoyne met bas les armes,</i>	ibid.

## C H A P I T R E X I I.

<i>Situation du Peuple Anglais,</i>	170
<i>Conduite de la Cour de France,</i>	171
<i>État des affaires en Angleterre,</i>	174
<i>Discours du Roi,</i>	176
<i>Réponse du Parlement,</i>	177
<i>Débats du Parlement,</i>	180
<i>Déclaration du Ministre de la Marine,</i>	184
<i>Proposition de M. Fox,</i>	187
<i>Autre proposition, dont le refus occasionna de grands débats,</i>	189
<i>La nouvelle de la prise du Général Burgoyne arrive en Angleterre,</i>	192



## DES MATIÈRES. 361

*Mylord G. Germaine est fort blâmé au sujet de  
l'expédition du Canada ,* pages 199

## CHAPITRE XIII.

*Lettres des Ministres des États - Unis à Mylord  
North, au sujet des Prisonniers Américains, 197*

*Les Ministres lèvent des troupes par souscription ,  
199*

*Ils apprennent le traité de commerce entre la France  
& les États-Unis , 201*

*Grands débats au sujet des troupes levées par sous-  
cription , 203*

## CHAPITRE XIV.

*Description de la constitution britannique , 205*

*Enquête de l'état de la Nation , 210*

*Proposition de M. Burke au sujet des Sauvages ,  
212*

*Plan de réconciliation proposé par Mylord North ,  
218*

*Mylord North déclare ses intentions au sujet des  
Colonies , 222*

*Effets de cette déclaration , 224*

*M. Fox informe la Chambre du traité de commerce  
entre la France & les États-Unis , 228*

*Lettre du Général Gates au Comte de Thanet , 230*

*Débat au sujet de cette lettre , 233*



## CHAPITRE XV.

<i>Déclaration du Marquis de Noailles,</i>	pages 236
<i>Le traité de commerce étoit fondé sur la justice &amp; sur la saine politique,</i>	237
<i>Mylord North présente le rescrit du Marquis de Noailles à la Chambre des Communes,</i>	238
<i>Adresse au Roi, amendement proposé,</i>	240
<i>Débats du Parlement,</i>	242
<i>Arrivée du Général Burgoyne,</i>	ibid.
<i>Requête de ce Général,</i>	250
<i>Le Duc de Richmond met fin à l'enquête de l'état de la Nation,</i>	254
<i>Mylord Chatam,</i>	256
<i>Le Roi proroge son Parlement,</i>	257

## CHAPITRE XVI.

<i>État des deux Armées,</i>	259
<i>Dispute au sujet de la Capitulation de Burgoyne,</i>	260
<i>Le Gouverneur Tryon fait circuler ce plan conciliaire,</i>	263
<i>Réponse du Gouverneur Trumbull,</i>	265
<i>Déclaration du Congrès,</i>	266
<i>Le Chevalier Clinton, général en chef,</i>	267
<i>Arrivée des Commissaires,</i>	268



# DES MATIÈRES. 363

<i>Débats du Congrès au sujet de la lettre des Commissaires ,</i>	pages 269
<i>Résolution du Congrès ,</i>	279
<i>Évacuation de Philadelphie ,</i>	271
<i>Retraite des Jerseys ,</i>	274
<i>Le Général Clinton arrive sans perte à Sandy-Hook ,</i>	280
<i>Lettre entre Washington &amp; Lee , conseil de guerre ,</i>	281
<i>Arrivée du Comte d'Estaing ,</i>	ibid.
<i>Il paroît devant Sandy-Hook ,</i>	282
<i>Le Comte d'Estaing va à Rhode-Island ,</i>	285
<i>Blocus de Rhode-Island ,</i>	387
<i>Mylord Howe paroît devant Rhode - Island , le Comte d'Estaing va à sa rencontre ,</i>	290
<i>Tempête , ses suites ,</i>	291
<i>Le Comte d'Estaing fait voile pour Boston ,</i>	293
<i>Plaintes des Américains ,</i>	294
<i>Pièces qui ont rapport à la capitulation du Général Burgoyne ,</i>	297
<i>Ordres donnés au Général Burgoyne ,</i>	311
<i>Lettre du Général Burgoyne au Chevalier Howe ,</i>	318
<i>Différentes Lettres des Chevaliers Clinton &amp; Howe , &amp;c. ,</i>	321
<i>Articles de Confédération &amp; d'Union perpétuelle entre les États-Unis ,</i>	336

Fin de la Table.



---



---

### ADDITION ET CORRECTIONS.

- P**AGE 20, lig. 17, différer avec, *lisez* mécontenter.  
 — 27, lig. 6, produit, *lisez* produisit.  
 — 63, lig. 8, sainte politique, *lisez* saine politique.  
 — 149, lig. 24, Messages, *lisez* Messassages.  
 — 231, lig. 2, étoient, *lisez* étoit.  
 — 238, lig. 26, attaques qui étoient, *lisez* attaque qui étoit.  
 — 120, lig. 21, après le mot, *White - Marsh*, ajoutez en note ce qui suit :

L'Armée Américaine, après la prise de Philadelphie, s'étoit retirée à dix ou à onze lieues de cette place. Cet éloignement laissoit les Anglais maîtres d'une grande étendue de pays : leurs déprédations excitèrent les plaintes du Peuple. Il fut dit qu'il étoit inutile de payer une armée qui n'étoit point en état de protéger les habitans. Le Congrès, craignant la défection, crut qu'il valoit mieux risquer une bataille, que de s'exposer à être abandonné. C'est pourquoi il donna ordre au Général Washington de combattre à tout hasard. Cet ordre étoit certainement fort imprudent, puisque le Général Américain n'avoit pas alors plus de dix mille hommes mal armés & mal vêtus, tandis que les Anglais avoient une armée de quatorze mille hommes extrêmement bien équipée. M. Washington, qui regardoit tous les ordres du Congrès comme des lois, vou-

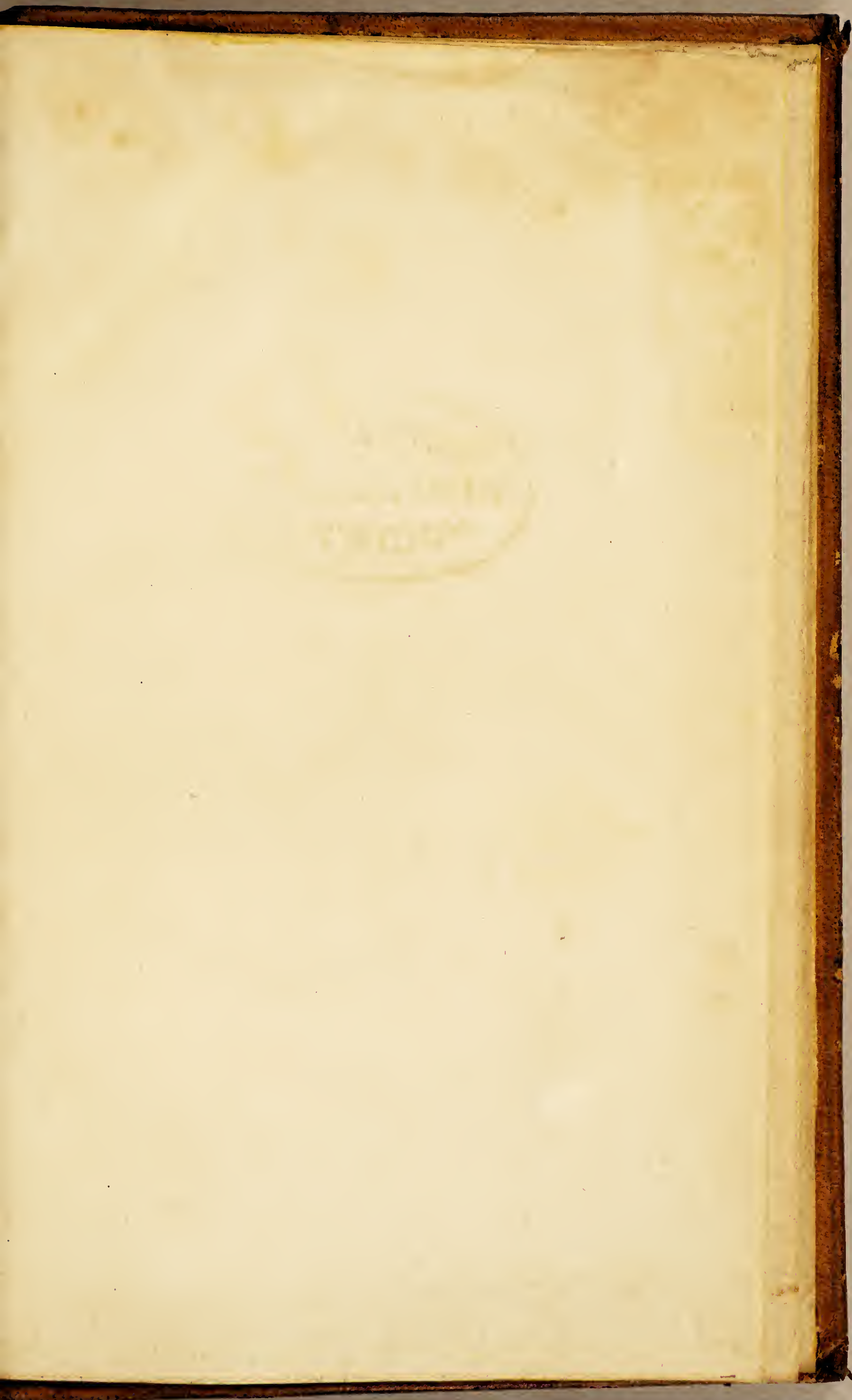


lut s'acquitter de sa commission, sans cependant trop exposer ses troupes. Il s'imagina d'ailleurs qu'en resserrant les Anglais dans Philadelphie, & en leur coupant les fourrages & les vivres qu'ils tiroient de la campagne, tandis que les forts de *Mud-Island* & de *Red-Bank* empêchoient leur flotte de leur fournir des provisions, ils seroient obligés d'évacuer la place. Il devint donc nécessaire de trouver une position avantageuse. En conséquence, plusieurs Officiers eurent ordre de faire des reconnoissances du pays, & le Brigadier Général du Portail crut que *White-Marsh*, à quatre lieues de Philadelphie, offroit ce que l'on cherchoit. Cet Officier ne jugeoit cependant pas ce poste inattaquable; mais comme il étoit en partie couvert de bois, & que ses défauts étoient difficiles à découvrir du dehors, il pensa que les Anglais n'oseroient point l'attaquer, & on a vu qu'ils ne le firent point. Lorsque les Anglais se furent emparés de *Mud-Island*, il devint inutile de rester dans cette position, d'autant plus que l'hiver ne permettoit plus les opérations militaires. Voilà les raisons pour lesquelles le Général Washington s'étoit avancé à *White-Marsh*.

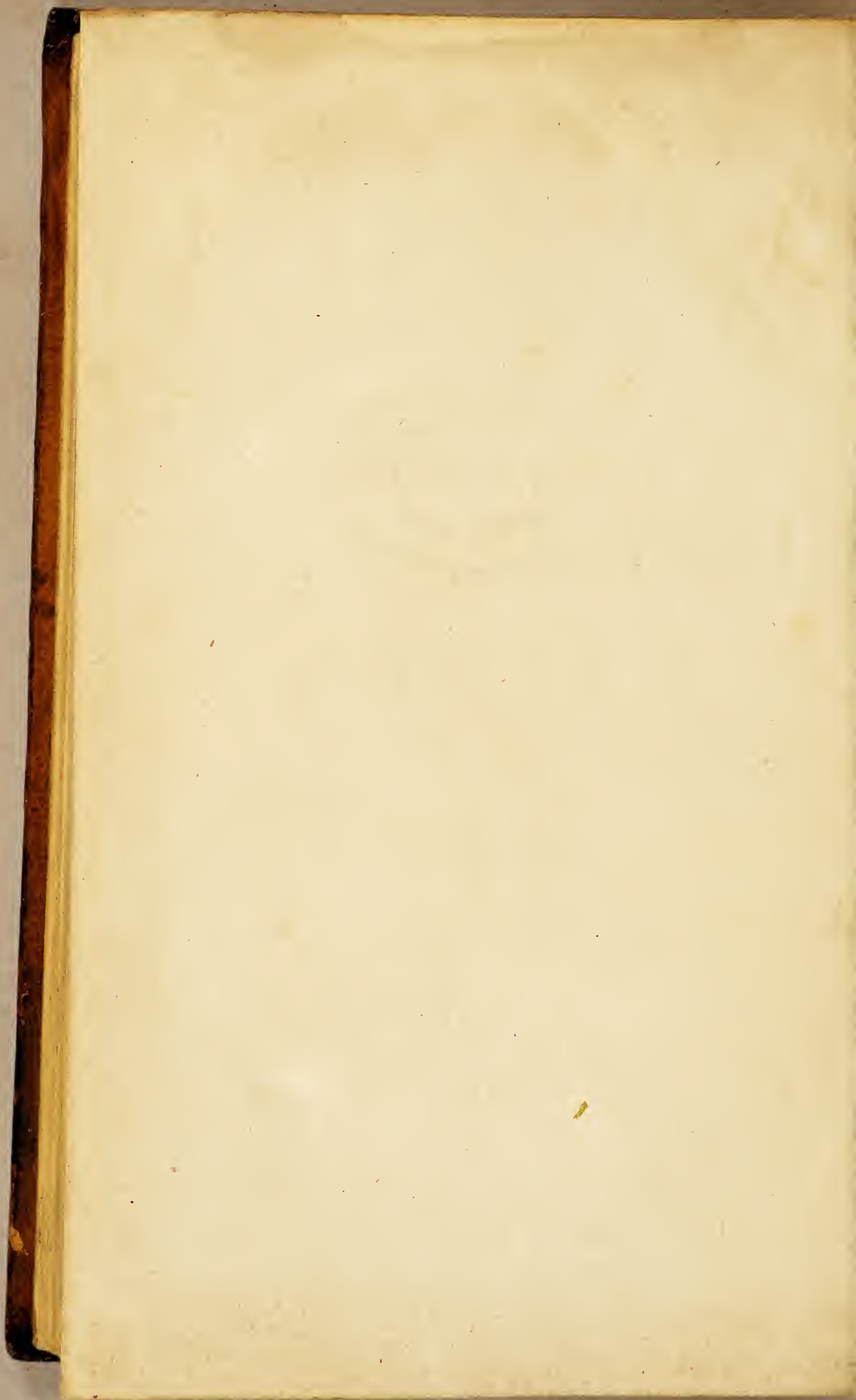




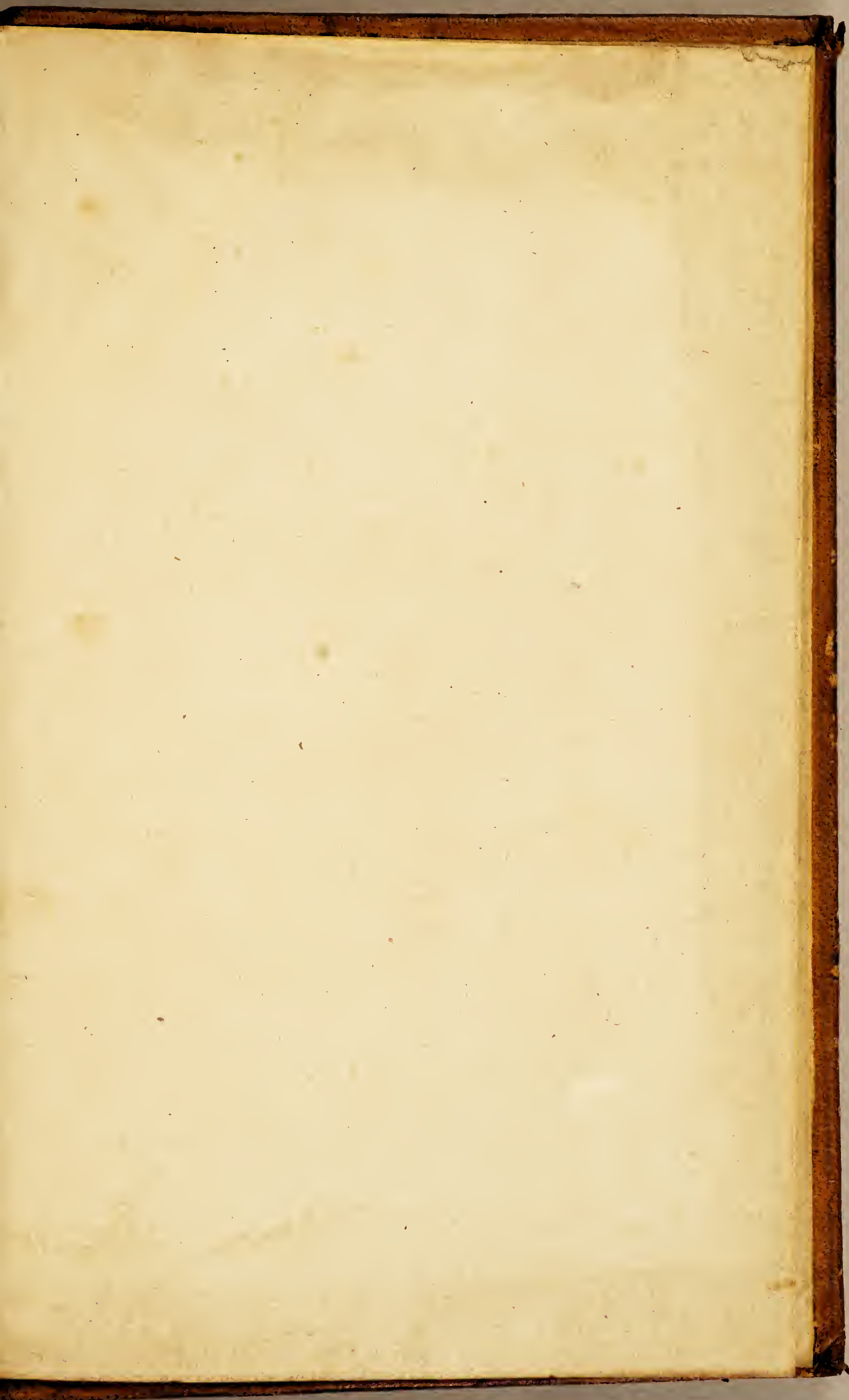




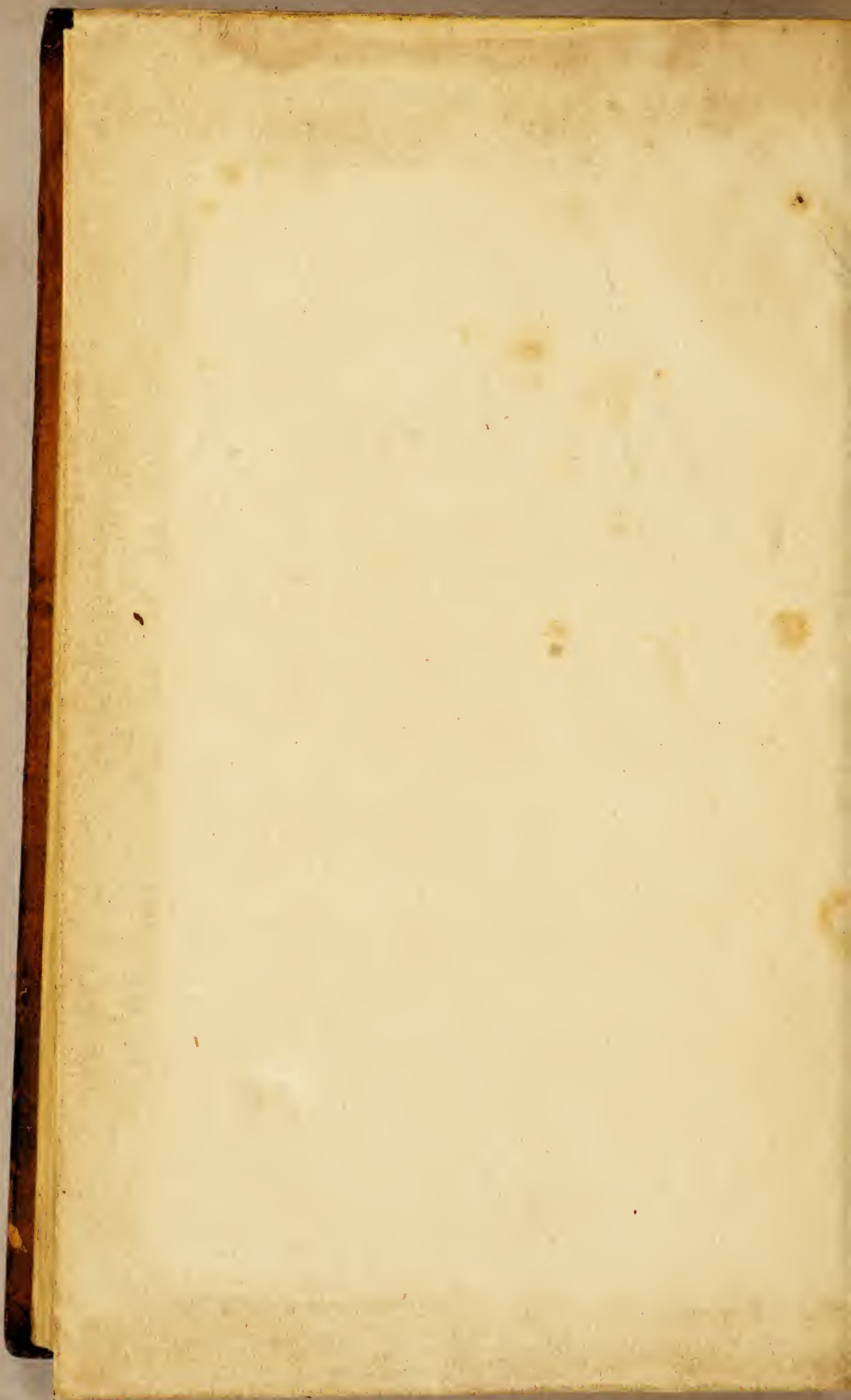














E787

S723L

V.2



